

T. TRILBY

Monique, poupée française



BeQ

T. Trilby

Monique, poupée française

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 357 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Le droit d'aimer

La transfuge

T. Trilby, pseudonyme de Thérèse de Marnyhac (1875-1962) est une femme de lettres française. Elle a aussi utilisé les pseudonymes M^{me} Louis Delhaye (nom d'alliance) et Mairaine Odette.

Elle a écrit des romans pour la jeunesse principalement, entre 1935 à 1961, illustrés par Manon Iessel, ainsi que des romans pour jeunes femmes.

Monique, poupée française

Édition de référence :
Flammarion, Éditeur, Paris.

I

– Mamie, c’est pour moi, pour toi aussi cette grande caisse. Si tu veux on pourrait s’arranger tous les deux. Ce côté, le plus petit pour tes robes, celui-là, qui est grand, pour mes joujoux. Mon cheval y sera bien. Tu ne réponds pas, Mamie, tu ne l’aimes plus ton petit garçon ?

Mamie te regarde mon amour et fait semblant de ne pas t’entendre parce que Mamie, aujourd’hui, doit être raisonnable et se rappeler qu’elle est la femme de Philippe Mauriac, le grand savant, et qu’ayant à préparer un départ, elle ne peut jouer avec toi, mon tout petit.

C’est dommage, nous nous serions bien amusés. Les malles sont des cachettes merveilleuses ! Mais papa veut partir dans deux jours avec Mamie et petit Jacques. Nous nous en allons tous les trois vers l’inconnu.

Autrefois, quand il voyageait seul, papa a

découvert un petit village perdu sur un rocher entre le ciel et l'eau, un coin de France que les étrangers n'ont pas encore envahi et où une centaine d'habitants achèvent leur vie. Papa est heureux de nous emmener, de nous enlever à Paris, au monde, aux amis, à la famille, il est heureux, bien qu'il ne le dise pas, parce qu'il nous aime, mon petit, plus que la science et ses découvertes. Maman, sa belle-mère, prétend que pour lui nous ne comptons pas, qu'il ne nous sacrifierait jamais une heure de son laboratoire. Ces petites méchancetés ne me font aucun mal, parce que je sais bien, moi, qu'il nous aime avec tout son cœur et que pas un homme, tu entends, petit Jacques, pas un homme n'est aussi bon que lui.

Je ne suis qu'une gosse, sa poupée comme il m'appelle, mais cette poupée, qui a l'air de ne savoir que rire et chanter, a compris Philippe Mauriac, et si elle n'est pour lui actuellement qu'une distraction, un délassement qu'il adore, elle saura, quand il le voudra, devenir la compagne sérieuse dont un jour il aura peut-être besoin.

J'ai vingt-deux ans, et j'en porte, hélas, dix-huit ; cheveux frisés, courts, et je ne les ai jamais coupés, blonds au soleil, bruns dans les maisons. Je ressemble à Jacques, mon bébé adoré, un petit homme de quatre ans passés qui bavarde toute la journée.

Nous avons les mêmes yeux bleus, bordés de grands cils noirs, des yeux rieurs, pleins de malice, qui ne sont pas faits pour les larmes. C'est que Jacques et moi nous ne pleurons jamais, tout nous plaît, tout nous amuse, nous nous arrangeons de la vie et nous cherchons toujours le bon côté des choses.

Il pleut, le soleil boude, cela fait plaisir aux parapluies et aux imperméables qui sortent si rarement ; grand-mère est de mauvaise humeur et vient gronder Mamie parce que son gendre, un homme illustre, n'a pas paru à ses réceptions depuis six mois. Mamie écoute sans répondre et petit Jacques se précipite à la cuisine pour commander le thé, un thé avec des sandwiches à la pimprenelle que grand-mère adore. La gronderie se termine délicieusement. Grand-mère devient

aimable, elle pardonne si Mamie promet que son mari viendra à la prochaine soirée.

Mamie promet toujours, elle est sincère, mais elle sait bien qu'il faut autre chose qu'une soirée chez sa belle-mère, pour arracher le savant de son laboratoire.

Heureux de voir grand-mère contente, Jacques donne à un lapin, qui a une mécanique dans le ventre, un des délicieux sandwiches, tout en lui racontant que grand-mère a des goûts de lapin de choux, c'est la cuisinière qui le dit. Elle n'est pas polie, cette femme, un lapin de garenne, c'est bien plus gentil ; ça court, ça saute. Jacques voudrait bien être lapin pendant quelques heures, mais lapin de forêt, et non de basse-cour.

Voilà comme maman et petit Jacques s'arrangent avec la vie.

Et nous sommes heureux, heureux.

Avant mon mariage, je ne savais pas ce que c'était que le bonheur. Au couvent, dix mois sur douze, je travaillais, ni bien ni mal, et je passais les vacances en Angleterre. Une jeune fille

moderne ne peut ignorer l'anglais.

Un jour ma vie s'éclaire, je rencontre chez la supérieure Philippe Mauriac, son neveu. Coup de foudre incompréhensible : ce savant, déjà célèbre à trente-cinq ans, veut épouser Monique Larrois qui n'a pas dix-sept ans.

La supérieure-tante essaie de raisonner son neveu, mais ce timide s'entête, devient violent et menace d'enlever la jeune élève si on ne la lui donne pas.

La directrice s'affole, craint un scandale, parle à M^{me} Larrois (papa est mort quand j'étais toute petite). Maman amusée et flattée me consulte, j'accepte avec enthousiasme, et trois mois après notre rencontre, je suis la femme légitime, la poupée adorée d'un homme illustre.

Un roman dans un siècle qui a les nouveaux riches pour maîtres !

Je ne m'étonne pas de ma chance étant, paraît-il, prédestinée. Dans ma main il y a un signe superbe et rare qui veut dire – c'est au couvent qu'une élève me l'a appris – amour éternel.

L'amour, bien que les philosophes en doutent, c'est toujours le bonheur. J'aime, on m'aime, je suis très heureuse.

– Mamie, à quoi tu penses, tu ne dis rien. Regarde, mon cheval fait dodo sur ta jolie robe rose, il est content, tu sais.

Je sors de mon rêve et je vois un désastre. Les robes bien pliées que je devais mettre dans la grande malle, sont emballées par un petit garçon qui n'a aucune idée de la délicatesse qu'il faut apporter à ce travail-là. Je fronce les sourcils, je secoue ma perruque, je vais me fâcher, mais petit Jacques me saute au cou.

– Remercie ton petit garçon, Mamie, il a bien travaillé pendant que tu dormais les yeux ouverts.

Je suis désarmée et je sonne la femme de chambre pour qu'elle emporte les robes, puis, presque sévèrement, je déclare :

– Nous ne serons jamais prêts, dans deux jours il faut être parti.

– Oui, papa l'a dit ce matin. Jeudi à huit heures, Monique, c'est toi Mamie, je t'enlève une

seconde fois avec ton page que nous n'avions pas au premier voyage. C'est moi le page, j'ai bien compris ; je me rappelle toujours ce que papa dit.

– Tu as raison, mon amour, moi aussi je me souviens, et c'est parce que je me suis souvenue que les malles ne sont pas faites. Rattrapons le temps perdu.

Nous travaillons tous les deux avec courage, les joujoux sont mis dans un panier et les vêtements dans la malle, jeunes, souples, vifs, cela va vite. Nous sommes presque sérieux, bien que de temps en temps petit Jacques fasse glisser le long de mon cou une paire de chaussettes ou s'amuse à mettre sur ma perruque en désordre un chapeau de son père.

En une demi-heure tout est fini ; maintenant nous allons ranger le salon, enfermer les bibelots, mettre des housses aux sièges, envelopper les coussins, ces amis des heures de lassitude.

C'est un peu triste d'ensevelir toutes ces choses.

Le salon, la pièce où je me tiens toujours, a

des coins que j'adore. Près d'une fenêtre deux vieilles bergères se regardent, une table ronde les sépare : d'un côté les revues sérieuses, scientifiques, de l'autre des romans modernes et des livres d'images. Vers la fin de la journée mon cher mari, fatigué des heures de laboratoire, vient se reposer près de nous. C'est l'heure où petit Jacques me fait raconter des histoires que l'entrée de papa n'interrompt pas, car il aime à m'entendre, et rit souvent, tout comme mon bébé, des contes que j'invente. Silencieux, il nous regarde, aucun mot tendre ne sort de ses lèvres minces, mais ses yeux sont si affectueux que souvent ensemble ses deux enfants, c'est ainsi qu'il nous appelle, se précipitent dans ses bras. Nous nous y blottissons, c'est l'appui, c'est le refuge ; là, on nous garde, on nous défend, on empêche la vie méchante de nous faire du mal. Toujours l'étreinte est longue, il faut qu'un événement survienne pour la faire cesser. Miss, le téléphone, le courrier, les élèves, des amis ; ce sont des fâcheux quand nous sommes ensemble. Aussi nous partons sans dire où nous allons, c'est le meilleur moyen pour que les disciples du

maître ne nous trouvent pas. Le Maître, Messieurs, a le droit d'être amoureux une fois par an.

Depuis notre mariage il n'a guère quitté son laboratoire, jamais de vacances, la science, les découvertes le réclamaient. Bien que je fusse très jeune, j'ai compris que Philippe Mauriac n'était pas un homme pareil aux autres et que je ne pouvais vivre comme les jeunes femmes qui m'entouraient. J'ai essayé d'être sérieuse, la compagne d'un savant, mais le cher mari ne l'a pas admis, j'étais jeune, je devais profiter de ma jeunesse. Je crois qu'il pensait, qu'il pense encore que je ne suis qu'une jolie poupée.

Monique, nom sévère, nom sage, porté par la mère d'un grand saint, ne va pas bien à mon visage agréable, mais sans lignes classiques ; nez impertinent, bouche rieuse, et des yeux moqueurs, toujours étonnés. Une poupée, oui, une poupée. Philippe a raison.

– Mamie, tu ne fais rien, regarde bébé, tout son coin est rangé.

– Je me dépêche, mon chéri. Tu vois les

bergères ont déjà mis leurs robes d'été, autrefois ces robes s'appelaient des housses. Les revues de papa, il faut les emporter, c'est pour la malle du travail, tu sais la malle que tu ne dois pas toucher ; mets-les bien sagement sur la table, à côté.

Petit Jacques ne répond pas, car la porte s'est ouverte, et Marraine entre. Jacques et Marraine sont de grands amis.

Je les regarde tous les deux, elle si grande, si mince, si fine, lui toute petite boule rose et blanche qui danse autour d'elle.

– Marraine, tu viens nous dire adieu. De cette voix chaude qui m'impressionne toujours, Marraine répond :

– Adieu, quel vilain mot, Monique, je viens vous embrasser avant le départ, vous souhaiter bon voyage et vous aider surtout, si rien n'est terminé.

Les deux mains dans ses poches, adorable, petit Jacques déclare :

– Nous avons fini. Mamie a dormi tout debout,

mais j'ai travaillé, et maintenant je vais jouer.

Un baiser à Marraine, à Mamie, et petit Jacques est parti. Il a envie de courir dans le jardin et de faire enrager Miss, puis il sait que Marraine étant là, Mamie ne s'occupera plus de lui ; très fier, il préfère s'en aller.

Marraine quitte son manteau et apparaît drapée dans une robe de crêpe souple, rouge, qui suit les lignes harmonieuses de son corps. Elle est très belle Marraine, et je la regarde avec un plaisir dont jamais je ne me lasse. Trente-deux ans, une fleur superbement épanouie, visage de madone et des yeux immenses, rêveurs et tristes.

Pour tous elle est une femme heureuse et on l'envie : jolie, comblée par un mari très riche, que peut-elle désirer ? Elle ne dit jamais rien ; mais je m'imagine qu'elle désire tout, car son mari, s'il est riche, n'est ni jeune, ni beau, ni intelligent, ni bon. Il pare sa femme, il la veut élégante : fourrures, colliers, rien n'est trop beau pour elle, mais son auto, son hôtel reçoivent les mêmes soins. Un vieux paon au moral, car il a tête de sapajou. Son luxe, son plaisir, c'est tout pour lui,

L'idéal, un mot qu'il ne connaît pas. Marraine doit souffrir, mais elle est trop fière pour se plaindre.

Pourquoi a-t-elle fait ce mariage, mystère dont personne n'a jamais osé lui demander l'explication, moi, moins que les autres, car Marraine, que j'adore et que je connais depuis mon enfance, m'a toujours intimidée.

– Monique, vraiment tout est fini, je ne peux t'aider, je ne suis venue que pour cela.

– Tout est prêt... ou presque, et tu es trop belle pour faire le déménageur.

Marraine hausse les épaules et répond :

– J'ai dû, avant de venir, paraître à l'exposition du cercle de mon mari. Madame Morland doit être la plus belle, la plus élégante, et on m'a priée de mettre la robe avec laquelle Damy a fait mon portrait. C'était ridicule, tout le monde m'a reconnue et on a presque trop admiré le tableau. Mon mari était content, moi furieuse, mais tu sais que je ne le montre pas et que j'obéis toujours sans discuter.

– Pauvre Marraine, j’aurais voulu être là et j’aurais admiré moi aussi. La robe, le chapeau et surtout la femme en valaient la peine. Tu conduirais les hommes où tu voudrais et je te vois très bien à la tête de quelques chevaliers d’aventures, dans le joli sens du mot, chevaliers qui se feraient tuer pour obtenir un de tes sourires ou pour obéir à un de tes ordres. Marraine, pardonne à ces admirateurs ; l’enthousiasme actuellement est si rare qu’il faut se réjouir quand quelque chose le fait naître. Tu es belle avec cette robe, plus belle que d’habitude, aussi je comprends que ton mari ait voulu t’emmener.

– Je t’en supplie, ma petite Monique, ne me parle pas de ma beauté, depuis mon enfance on m’ennuie avec cette histoire-là. J’étais belle, je pouvais être méchante, idiote, qu’importe, j’étais belle ! Voilà tout ce que des institutrices stupides voulaient me mettre dans la cervelle. Heureusement j’ai réagi et j’ai lutté contre ces éducatrices qui auraient fait de moi un être en perpétuelle extase devant sa propre beauté. Mais est-ce qu’une jolie figure compte en face d’une belle intelligence : un musicien, un peintre, un

savant, cela ne vaut-il pas mieux que les visages déclarés beaux par quelques centaines de désœuvrés trop bêtes pour faire quelque chose.

Marraine parle avec une violence qui n'est pas dans ses habitudes, aujourd'hui elle doit souffrir et le dissimule mal.

– Ma chérie, reprend-elle, parle-moi de ton voyage, de ces grandes vacances depuis si longtemps attendues. Je m'en réjouis pour toi.

Marraine douce, souriante, Marraine pensant aux autres, Marraine ayant repris son visage de madone, c'est toute mon enfance retrouvée. Mon aînée de dix ans, elle a toujours été pour moi, sa filleule, une petite maman très tendre qui venait me voir au couvent plus souvent que ma mère qui n'en avait jamais le temps. Avec quel plaisir je lui réponds.

– Les vacances, ce départ, ah ! Marraine, si tu savais ce que c'est pour moi. Pense que depuis mon mariage je n'ai jamais été seule avec Philippe. Les recherches passent avant toute autre chose. Les médecins, les chimistes, les préparateurs, les élèves sont toujours là. La

gloire, c'est certainement très beau, mais j'ajouterai, et ne te scandalise pas, c'est aussi très ennuyeux. Voyage de noces à Venise, appartement retenu d'avance. À notre arrivée dans le hall du Palace, savants et médecins attendaient Philippe Mauriac. Aucune retenue, aucun tact ; ils voulaient savoir si le sérum, je ne sais au juste lequel, était au point. Conversations, discours, lettres, malades, nous filons à Rome sous un faux nom. Nous n'y étions pas depuis douze heures que le patron de l'hôtel avait reconnu Philippe, prévenu je ne sais quelle académie... Discours, réception, mauvais dîner, et l'obligation d'écouter souriante, pendant des heures, des discussions passionnées.

À Milan, l'aventure recommence, nous sommes suivis par des fanatiques, ils veulent porter en triomphe le grand savant qui aurait préféré n'être qu'un mari amoureux. Revenus à Paris pour nous y cacher, le laboratoire réclame Philippe, pendant son absence des bêtises ont été faites, il lui faut huit jours et huit nuits de travail pour remettre tout au point. Depuis les expériences se sont succédé les unes après les

autres, on est toujours sur le point de réussir et à la dernière minute, quelque chose vous oblige à recommencer. C'est terrible et très beau, mais comme je te le disais, c'est parfois bien ennuyeux. Pourtant je ne me plains pas, car les rares instants que Philippe passe avec moi me font oublier toutes les heures de solitude. Maintenant que les vacances sont proches, je m'effraie. J'ai tant de joie dans le cœur, tant de rires sur les lèvres, que si au dernier moment quelque chose survenait, nous empêchant encore une fois de partir, je serais désolée.

– Folle, tout est prêt, et le laboratoire a besoin de réparations urgentes.

– C'est ce qui me tranquillise, les ouvriers prennent demain possession du local et Philippe ne pourra plus travailler.

– Et vous partirez pour votre petit village perdu dont nul ne connaît le nom. Dès que tu seras arrivée, tu m'écriras, et tu peux être sûre de ma discrétion, personne ne saura où vous vous cachez.

– Personne, tu me le promets. Maman est

furieuse car Philippe n'a pas voulu lui dire où il m'emmenait. Tu la connais, elle aurait raconté à toutes ses amies notre fugue d'amoureux. Et je voudrais tant que personne ne vînt se glisser entre nous. Je laisse Miss, le chauffeur sera abandonné en route, là-bas de braves gens du pays nous serviront. Nous allons habiter une vieille maison très simple, nous allons nous connaître, nous découvrir, car depuis cinq ans nous n'en avons pas eu le temps.

Je suis-sûre, tu entends, MARRAINE, que Philippe ne se doute pas avec quelle tendresse, quel respect, je l'aime. Il croit, c'est une impression que je donne, que je ne suis qu'une jolie petite femme, bonne, certes, mais à qui on ne doit demander que des sourires et des baisers. Eh bien, cette enveloppe banale cache un cœur passionné qui n'appartient qu'à Philippe, qui ne vit que pour lui. Mon mariage, une fantaisie de gamine, non, à la première rencontre, je m'étais donnée toute et pour toujours. Devenir la compagne de cet homme dont la renommée avait franchi les murs du couvent, c'était un rêve que l'imagination la plus folle ne pouvait concevoir.

J'ai vécu ce rêve, je le vis, et si je suis rieuse, si je parais légère et insouciante, c'est que j'ai compris que mon ramage d'oiseau repose un cerveau qui travaille trop. Mais pendant ces vacances, pendant ce mois d'intimité, je veux que Philippe comprenne mon amour. J'aime, Marraine, j'aime avec toutes les forces de mon être. Vois-tu, il faut vivre près de lui pour le connaître, c'est un génie dit le monde qui s'émerveille de tant de persévérance, moi je sais qu'il est, avant tout, un grand cœur.

Marraine me prend les mains et avec une émotion qu'elle ne cherche pas à cacher, elle me répond :

– Tu as raison, Monique, c'est un grand cœur. Il était mon ami avant d'être ton mari et, bien que nous ne nous voyions plus que très rarement, je sais que je peux compter sur son amitié. Mon mariage, qu'il n'a pas approuvé, nous a séparés.

Je suis très étonnée, Philippe ne m'a jamais parlé de Marraine que pour me vanter son caractère, son intelligence et sa bonté. Il est vrai que son mari ne peut lui plaire, mais il ne

s'occupe pas des gens de cette espèce. Je voudrais bien en savoir davantage, et je n'ose interroger. Je me rends compte que Marraine regrette déjà ce qu'elle m'a dit. Vivement, voulant empocher toute question, elle reprend :

– Alors vous partirez de grand matin ; pauvre petit Jacques, il finira sa nuit dans l'auto.

Je ne réponds pas à ces paroles qui cachent sa pensée. Elle est debout et remet son manteau.

– Tu t'en vas déjà, quelle courte visite.

– Il n'y a rien à faire chez toi, et puisque tu n'as pas besoin de mes services, j'ai des courses indispensables.

C'est une excuse, Marraine veut s'en aller parce qu'elle m'a dit que Philippe n'avait pas approuvé son mariage. Je la retiens par politesse, mais elle a un visage fermé, impénétrable, sourire indifférent et regard lointain. On dit qu'elle n'est qu'une orgueilleuse ; je crois que l'orgueil lui sert à cacher une grande souffrance.

Des baisers, quelques mots banals, et Marraine s'en va.

Dans le salon qui a son air d'été, je suis seule avec ma curiosité. Je m'assieds sur une des bergères vêtues de cretonne, à côté de moi, près de la table, un pantin oublié par petit Jacques, un pantin grimaçant qui me regarde. Je le prends dans mes mains et je m'amuse à en tirer les ficelles, il est ridicule et pourtant je joue avec lui, ses membres disloqués ont des attitudes qui me font sourire malgré moi.

Il fait chaud, je suis lasse, j'ai beaucoup travaillé, n'en déplaie à Jacques ; tout est prêt ou presque ; mes paupières sont lourdes, je crois que la chaleur m'endort un peu. Je ne vois plus les choses très distinctement, le pantin est sur mes genoux et grimace encore, ah, qu'il est vilain !

La tapisserie représentant un coin de forêt a l'air de bouger, les arbres dansent, mes yeux à demi fermés les distinguent mal. Derrière cette tapisserie la porte qui conduit au laboratoire. Philippe a-t-il fini de travailler, ce n'est guère probable, tant qu'il fait jour le savant n'abandonne pas ses recherches. Mon cœur bat très fort, je suis sûre qu'il vient. Je n'ouvrirai les

yeux que lorsqu'il sera tout près de moi. Il va croire que je dors, nous rions tous les deux.

C'est lui, il a des papiers à la main, lui, mon Philippe. Ah, que j'aime ce visage. Il est pourtant semblable à celui des autres hommes, mais aucun n'a ce grand front sous lequel se cachent des yeux clairs, calmes et purs, des yeux qui doivent ressembler à son âme. En regardant ces yeux on devient bon, on s'élève, les vilains sentiments qui parfois vous assaillent disparaissent, tout ce qui n'est pas profondément beau vous semble odieux, on a honte de certaines pensées, de certains désirs.

Philippe m'a vue, il s'approche doucement, il croit que je dors, mes cils cachent bien mes regards et mon immobilité est complète. Il est là, tout près de moi, avec quelle tendresse il m'observe. Il sourit, car il vient d'apercevoir le pantin oublié sur mes genoux, il s'appuie sur le dossier de la bergère, il se penche vers moi, je sens que mon cœur s'agite et qu'un flot de sang me monte au visage. Je vais jeter mes bras autour du cou du grand homme et lui parler de mon

amour...

Hélas, il est parti et je n'ai pas bougé, aucun geste, aucune parole ne m'ont trahie. Philippe, en m'embrassant, a murmuré avec une indulgence qui m'a froissée : « poupée ». Que pouvais-je répondre ? À ses yeux, aujourd'hui encore, je n'ai été qu'une petite fille. C'est la faute de ce pantin ; il a cru que, lasse de jouer, je m'étais endormie.

Injuste, je prends ce joujou à figure grimaçante et aux membres disloqués, affreux à voir, et furieuse je le jette à travers le salon. J'en veux à ce pantin, et c'est ridicule, de n'avoir pas su dire tous les mots d'amour qui étaient dans mon cœur.

II

Nous marchons vite, le ciel est bleu et rose, la journée sera superbe et la matinée est divine. Philippe a eu raison de vouloir partir d'aussi bonne heure. Dans l'auto, petit Jacques, bien couvert, achève sa nuit entre nous deux.

Nous deux, nous nous taisons, grisés par le grand air qui nous fouette le visage et nous étourdit, grisés aussi par cette liberté, cette solitude qui sera encore plus grande à Blois ; c'est dans cette ville que le chauffeur retrouvera sa femme et ses enfants.

Vacances pour lui, vacances pour nous, vacances, quel joli mot !

Cent à l'heure, cela vous donne un étrange vertige, on est encore sur la terre et on s'imagine s'enfuir vers le ciel ; c'est amusant, mais un peu fou. J'ai envie de crier à celui qui conduit d'aller moins vite. Je n'ai pas peur, mais Philippe,

Jacques, si on me les cassait, si on me les tuait et que j'échappasse au désastre ; ce serait tellement affreux que je ne veux pas y penser.

Chauffeur, allez moins vite, songez donc qu'un coup de volant trop violent, une distraction, que sais-je, pourrait anéantir Philippe Mauriac, ce savant qui a déjà tant fait pour l'humanité et qui fera peut-être plus encore. Et Jacques, mon tout petit, que de rêves autour de sa tête blonde, il sera un grand homme comme son papa.

Je me tais, je n'ose dire mon angoisse. Philippe, peut-être, se moquerait. Je ne vois plus rien, les champs, les arbres, les maisons, des ombres qui se succèdent.

Nous arrivons à Orléans, la ville sommeille, les passants y sont rares ; petit Jacques soulève les paupières et comme il est encore tout endormi, ne se souvient pas. Étonnés, ses yeux regardent son papa et moi, puis il voit le chauffeur, sa pensée s'éveille et il a un grand cri de joie :

– Papa, Mamie, c'est le voyage qui

commence.

Et se dressant en riant, il ajoute :

– On est content tous les trois.

Philippe le prend dans ses bras et répète :

– On est content tous les trois.

Ah ! oui, on est content, et comme je suis un peu sotte ce grand bonheur me fait peur.

Est-il permis sur la terre ? J'ai frissonné, le cent à l'heure vous détraque.

Blois. Philippe prend la direction de la voiture ; je me mets à côté de lui avec petit Jacques, et comme nous ne sommes pas bien gros tous les deux, une seule place nous suffit.

Enfin nous allons doucement, et l'on peut voir. C'est beau, nous longeons la Loire et ses sables blonds, des petites plages à mer basse, et les villes bâties sur les coteaux commencent à apparaître. Les vieux châteaux entourés de verdure, patinés par le temps, silhouettes grises se détachent très nettes sur le ciel bleu. Cette floraison gothique, miraculeusement conservée, semble faite pour le paysage. C'est grand, c'est

calme, tout cela appartient à un autre siècle, et il semble que les âmes des anciens propriétaires rôdent autour de nous. C'est le dernier châtelain d'Amboise qui me fait l'honneur de me montrer son château où naquit et mourut je ne sais plus quel roi. J'admire les hautes tours, les terrasses et cette lumière rose qui l'entoure. C'est joli, je souris, le châtelain doit être content car un vent léger, si doux, m'apporte un parfum de roses et de chèvrefeuille qu'aucun parfumeur n'imitera jamais : on n'est pas plus galant.

– Monique, ce début de voyage vous plaît-il ?

Amboise, le château, la Loire faiseuse de rêves, rien n'existe plus. Philippe m'a parlé, Philippe avec qui je suis seule pour un mois. Je veux répondre, être gaie, amusante, mais dès que Philippe m'adresse la parole, je perds la tête.

Timide, troublée, sotté comme une pensionnaire qu'on sort pour la première fois d'une pension de province ; voilà mon portrait exact. J'ai sur les lèvres des mots charmants, des mots qu'une femme aimante doit dire à son mari, et bien, c'est stupide, aujourd'hui encore, je ne

les dirai pas. Et pourtant nous sommes seuls près de cette eau bleue, seuls sous ce ciel de fête, car petit Jacques, bercé par la voiture, s'est de nouveau endormi. Je réponds naïvement :

– Il fait beau.

Il me semble que, déçu, Philippe soupire et que sa voix est moins tendre.

Il a raison, ce n'est qu'une pensionnaire stupide qu'il a emmenée, lui, le grand savant, que tous les pays nous envient.

Avec un sourire indifférent, il m'explique :

– Ce château d'Amboise est un ancien château fort, une conjuration l'a rendu célèbre, vous vous rappelez, Charles VII y naquit et y mourut, et du temps de vos grand-mères l'émir Abdel Kader y fut enfermé. C'était une jolie prison, ne trouvez-vous pas, petite fille ?

Petite fille, ces deux mots-là sont pour moi un coup de cravache. Je me redresse, j'enlève mon chapeau, immédiatement le vent éparpille mes boucles, et presque agressive, je réponds :

– Philippe, ne cherchez pas à compléter mon

instruction, le roi et l'émir me sont indifférents. J'aime ce château qui domine la Loire parce qu'il évoque pour moi un passé merveilleux : contes de fée, histoires de croisades où les dames attendaient près d'une fenêtre pendant des années celui qu'elles aimaient. C'était un prince charmant, un chevalier, je ne sais, ces deux récits se confondent dans ma mémoire, mais les filleules des fées ou les châtelaines étaient toutes des amoureuses belles et fidèles ; ce sont elles, bien plus que le roi ou l'émir, qui m'intéressent.

Tout à l'heure, un châtelain d'Amboise, je ne sais lequel, m'a fait admirer son château ; les terrasses, les tours, la chapelle, j'ai tout vu et, pour me remercier de ma visite, il m'a envoyé par quelque zéphyr un parfum, roses et chèvrefeuille, comme je n'en ai jamais senti. Je voyage à ma manière, mon Philippe, c'est peut-être celle d'une petite fille qui est pourtant une maman.

L'auto ne marche plus, le chauffeur ne range même pas sa voiture, il s'arrête tout simplement, ces savants sont terribles, et il me prend la main.

– Quelle imagination je vous découvre, et moi

qui vous croyais une voyageuse trop sage, traversant presque avec indifférence ce joli coin. Monique, si vous étiez gentille, vous me feriez voyager avec vous.

Ma timidité revient, je rattrape mes boucles, je les fourre en désordre sous mon chapeau, et honteuse d'avoir tant parlé, je baisse sottement la tête.

– Je n'oserai.

La réponse, c'est un long rire clair comme un chant d'alouette, un rire jeune qui me surprend.

– Je vous fais peur, vous qui ne fûtes au couvent où je vous découvris, qu'une rebelle, vous, Monique, qui tenez tête à ma belle-mère, je ne le crois pas.

Je bafouille.

– Peur, non, c'est autre chose... autre chose qui me paralyse : c'est un sentiment bizarre, sans nom... et que je ne peux vous expliquer ici.

Il me devine émue et il est si bon qu'il craint de m'avoir fait de la peine. Il se penche vers moi, un de ses bras m'entoure et m'attire.

– Chérie, nous soignerons cette paralysie et nous découvrirons le nom de ce sentiment bizarre.

Impitoyable, une corne d’auto nous rappelle que nous sommes sur la route, un camion est devant nous. Philippe a juste le temps de garer la voiture et reçoit avec un sourire les sottises du conducteur. Cet homme a raison, mais nous avons droit à son indulgence étant des amoureux.

Nous repartons, nous suivons la Loire, elle est toujours aussi belle, les vieux châteaux se succèdent imposants et orgueilleux, mais aucun châtelain ne vient plus me les faire visiter. Les mouches qui bourdonnent, le vent qui souffle me murmurent : « Chérie, nous soignerons cette paralysie, nous découvrirons le nom de ce sentiment. »

C’est un refrain qui me berce, qui me grise, et une femme amoureuse est une bête si étrange que je voudrais fermer les yeux pour mieux entendre les mouches et le vent.

Déjeuner à Richelieu, une ville d’un autre siècle. Bâtie au temps de Louis XIV, la volonté

souveraine d'un maître guidait les architectes. Les maisons sont toutes pareilles, bien alignées de chaque côté des rues et autour de la place carrée. Portes massives, balcon en fer forgé, toits cherchant à imiter ceux de Mansard.

Nous déjeunons très mal, dans un hôtel de dernier ordre, mais nous déjeunons dehors et nous rions des plats qu'on nous apporte et qui ont des noms prétentieux. Veau royal, nous approchons du midi, est un morceau de veau calciné qu'à Paris nous refuserions.

Mais nous avons faim et Jacques trouve que les petits charbons sont très bons. Nous scandalisons le garçon qui nous sert en lui demandant où nous pourrions nous laver les mains. Il nous désigne un tonneau plein d'eau croupie, c'est le cabinet de toilette ! Philippe, qui est gai comme je ne l'ai jamais vu, déclare qu'en cours de route nous nous arrêterons près d'un ruisseau : comme Robinson, s'écrie petit Jacques tout heureux de cette promesse.

Et nous repartons. Nous traversons un pays plat, très cultivé, intéressant pour les greniers de

la France, nous allons vite, Philippe veut arriver avant le coucher du soleil, et toute son attention est concentrée sur la route. Nous faisons peut-être du cent à l'heure, mais je n'ai pas peur. Jacques et moi nous nous laissons emporter vers la ville inconnue, et, comme il faut bien que je rêve, je pense que cet enlèvement moderne est très réussi et que j'adore celui qui m'enlève.

Nous approchons, les petites villes que nous traversons sont blanches et poussiéreuses, villes du midi si différentes. Peut-être ne sont-elles pas plus belles que celles du centre et du nord, mais la lumière y est si éclatante que la plus petite bicoque a des allures de palais. Un vieux puits envahi par les capucines, une fenêtre avec quelques pots de géranium, font un décor qui vous paraît inoubliable. Le soleil est le complice de ces enthousiasmes rapides qu'on évoque les jours où Paris est sombre, pluvieux, perdu dans le brouillard. Ce voyage, je sais bien que je ne l'oublierai jamais !

Saint-Jean-d'Angély, Saintes ; la cohue parce que la Comédie-Française y est de passage. Mon

tout petit veut des explications. La Comédie-Française, son âme d'enfant ne comprend pas. Et Philippe qui voudrait passer par-dessus autos et voitures s'impatiente.

Enfin de nouveau la route est libre, nous repartons à cent à l'heure. Jacques s'est endormi, j'en ferais bien autant. Je suis grise, grise d'air, de vitesse, qui me paraît à chaque moment augmenter.

Une ville blanche plus grande que les autres, il faut s'arrêter car elle est encombrée de bestiaux. Les bêtes sont superbes et les paysans qui les accompagnent semblent, à côté de ces beaux échantillons de race, des insectes à deux pattes dont on a presque pitié.

Les méridionaux sont petits, je le savais et le constate ; ici j'aurai l'illusion d'être une grande poupée ! Au début de notre mariage, Philippe m'appelait ainsi, je crois que ce surnom a influencé son jugement : visage de poupée, corps de poupée, âme de poupée.

Philippe, je vous montrerai qu'on peut être un grand savant et un mari aveugle, car vous ne vous

doutez pas de l'immense tendresse que la poupée a pour vous.

Je ferme les yeux pour ne pas voir les bêtes à cornes, elles ont l'air placide et indifférent, mais j'avoue que j'en ai peur. Elles entourent la voiture, elles vont où elles veulent, la route leur appartient et leurs conducteurs les laissent faire. Ici les paysans sont chez eux, les étrangers et leurs voitures n'ont qu'à céder la place aux bestiaux qui sont les maîtres du pays, la fortune de ceux à qui ils appartiennent. Ils ont presque l'air de le savoir, ce ne sont plus des bêtes de somme, mais des parvenus.

– Monique, nous approchons, encore quelques kilomètres et nous serons arrivés.

Nous traversons un pont, nous longeons des dunes où les pins se dressent parfaits de forme. La mer doit être proche, de l'autre côté de la route une plaine verte et riante, une plaine normande, débauche de fleurs, d'herbe verte, ruisseaux qui serpentent, c'est très joli, et voilà que tout à coup, sans que rien nous prépare, le décor change : le désert, des plaines arides, pas

un arbre ; malgré le soleil c'est presque triste.

Philippe me renseigne : « les salines » et nous passons.

Au bout de la route j'aperçois une masse blanche qui paraît entourée d'eau. Philippe me dit :

– Voilà le but de notre voyage, je vous présente Talmont. C'est un vieux petit village qui ne tient plus à la terre que par cette route. Je l'ai découvert il y a quelques années, et je l'ai tant aimé que j'ai voulu y revenir avec vous. J'espère que vous vous y plairez !

Sincère, je peux répondre :

– Je l'aime déjà.

Nous laissons la voiture à l'entrée du village, à Talmont les rues sont étroites et le garage est à quelques kilomètres. Philippe veut que je voie tout avec lui et ici les voleurs ne sont pas à craindre. Jacques, qui a dormi une bonne partie du voyage, n'est plus fatigué et saute autour de nous tant il est content.

Philippe m'a pris le bras, je marche tout près

de lui et je sais bien que rien ne me paraîtra laid.

Nous longeons de vieux remparts qui dominant l'estuaire de la Gironde, nous trouvons une place avec de gros hêtres, et, devant nous, se dressant sur le sommet d'un rocher, une vieille basilique qui est, je crois, suspendue au-dessus de l'eau.

En cicérone habile, ménageant ses effets, Philippe me dit :

– Nous verrons l'église demain, vous connaissez l'ensemble de Talmont, venez maintenant voir la maison où nous allons vivre tout un mois.

Nous prenons un sentier très étroit et nous tombons sur un petit rond-point ; là, je m'arrête saisie. De cette place partent des rues bordées de chaque côté de petites maisons blanches aux toits plats, mais au pied de ces maisons, le long des murs, se dressent épanouies, magnifiques, de hautes roses trémières, toutes de semblable couleur. Une rue est rose, l'autre jaune, l'autre rouge. C'est extraordinaire et ravissant. Je saute de joie, je bats des mains et pour finir, comme il

n'y a personne, je me jette au cou de Philippe.
Jacques m'imité...

Notre exubérance le saisit, il embrasse ses
deux enfants et les conduit à une des petites
maisons de la rue rose.

III

Le réveil, où sommes-nous ? Je ferme les yeux, ma chambre est inondée de soleil, clarté insoutenable, quand on sort de la nuit. Quelques minutes encore, j'hésite, puis je regarde de nouveau. Je me souviens, je fais mon vrai voyage de noces, l'autre était un voyage manqué. Je suis seule ; au pied de mon lit une botte de roses. J'y enfouis mon visage, ma perruque, l'odeur me pénètre toute, et je crois que j'embrasse ces fleurs ne pouvant embrasser celui qui me les a données.

Où est-il ? parti explorer Talmont avec petit Jacques qui s'éveille toujours de grand matin. Neuf heures sonnent, quelle paresseuse je suis, mais en vacances c'est permis. Pour les travailleurs, mes vacances durent toute l'année. Ce n'est pas juste, à Paris j'ai des devoirs qui ne sont pas toujours amusants. Une maison à mener, table, ordre, propreté, réceptions fréquentes et

maman, mondaine enragée, qui voudrait m'emmener chez toutes ses amies, et personne ne reçoit comme ses amies ! Ceci pour me prouver que j'ai droit aux vacances.

Je suis, je crois, un peu fâchée que Philippe n'ait pas attendu mon réveil, ils vont tout découvrir sans moi. J'entends un drôle de bruit, on dirait qu'on gratte dans la chambre à côté de la mienne, la chambre de Philippe. C'est une souris sans doute, dans ces vieilles maisons elles y sont reines et y installent toute leur famille. Je n'ai pas peur des souris et j'en suis fière.

Le petit bruit continue, elle travaille la souris, que ronge-t-elle ainsi, j'espère que ce n'est pas la malle où sont mes robes. Cette idée me jette à bas du lit, et, pieds nus, telle que je suis, je cours vers la chambre voisine. Je penche la tête, je regarde et ne bouge plus. Philippe est là, assis devant une table encombrée de papiers, il travaille. C'est sa plume qui grince et non pas la souris.

Je soupire, j'ai le cœur gros ; même en vacances un savant travaille ! Maman aurait-elle raison et n'aime-t-il vraiment que la science ; le

reste, un accessoire dans sa vie... Ce n'est pas vrai, je sais bien que ce n'est pas vrai, propos de belle-mère qui est furieuse d'avoir un gendre si parfait qu'elle ne peut en dire du mal. J'ai envie d'aller jusqu'à lui, de le surprendre, je mettrai mes bras autour de son cou, mes cheveux qui sentent le foin coupé chatouilleront son visage et tout bas, pour ne pas le troubler, je lui dirai bonjour, puis je lui rappellerai, oh ! bien gentiment, qu'il est défendu de travailler pendant les vacances.

J'hésite, je n'ose, j'ai toujours peur qu'il me trouve importune, une gamine qui s'amuse et qui ne comprend pas que l'homme qu'elle a épousé possède un cerveau qui appartient au monde. Je soupire malgré moi, j'aurais tant aimé ce bonjour si différent de celui de Paris. À Paris, quand je m'éveille, Philippe, depuis deux heures, travaille dans son laboratoire. Ce n'est pas ma faute, je suis une grande dormeuse.

Mon soupir est entendu, le Maître, j'aime qu'il soit aussi le mien, se retourne :

– Vous êtes là, poupée chérie, avez-vous bien

dormi dans votre petite chambre de retraité de marine. Notre propriétaire, que vous avez à peine entrevu hier, est un ancien quartier-maître, vingt ans de navigation dans tous les pays lui ont donné des goûts bizarres. Votre chambre, la mienne, celle de petit Jacques sont remplies de souvenirs que les nègres ont dû fabriquer. Bien entendu, votre fils admire, comme il n'admira jamais vos jolis bibelots, et lui et le retraité sont déjà une paire d'amis. Depuis ce matin ils explorent Talmont, nous ne les reverrons qu'au déjeuner : Quand la bête a faim elle revient au gîte.

Je me rapproche et mets les bras autour du cou de mon mari, ma perruque envahit sa figure, il ne se plaint pas. Je demande :

– Et nous, Philippe, nous n'explorons pas ?

– Mais je vous attends, ma chérie.

– En travaillant.

– On ne doit jamais perdre une minute, il y a tant de choses à découvrir, tant de mystères à percer, et vous savez bien que nos jours sont comptés.

Je ris, la mort c'est bon pour les vieux.

– Je ne pense jamais que nous cesserons de vivre ; nous sommes jeunes, Philippe, l'amour nous empêchera de vieillir.

– Enfant, pour nous comme pour les autres, les rides viendront. Regardez le front de votre mari.

Je regarde ce front sillonné par trois rides profondes, rides de la pensée, de l'intelligence, du génie, rides si différentes de celles des vieux visages. Je les embrasse avec respect, je suis presque sérieuse.

– Je voudrais avoir des rides comme les vôtres Philippe, alors on ne m'appellerait plus poupée.

– Ce serait dommage, ce nom vous va si bien. Allez vite vous habiller si vous voulez sortir.

Philippe se remet au travail, les jours sont comptés, et je rentre dans la chambre du retraité de la marine. Quelle clarté, le soleil est vraiment le plus habile des décorateurs. Ma chambre, plutôt laide, me paraît magnifique. Le lit d'acajou vaut qu'on s'en souvienne : style Louis-Philippe (les Français, à cette époque, avaient vraiment

perdu le sens du beau), il est agrémenté de coquillages aux formes bizarres, idée de vieux quartier-maître qui trouvait probablement ce lit affreux et qui a cherché à l'embellir. Je devine ce que petit Jacques doit penser d'un ameublement pareil. Il se croit, j'en suis certaine, chez quelque roi en exil. Nos tapisseries d'Aubusson, nos vieilles bergères, est-ce que cela existe à côté de cette coquille d'huître dans laquelle se cache un couple de pêcheurs. Et ce bateau dans une bouteille, et la pendule qu'on découvre au milieu d'un gros galet. C'est superbe ! Je ne puis regarder tout cela en détail, Philippe m'attend, mais dans cette chambre je pourrai m'amuser, et Jacques y sera sage pendant des heures.

Prête, vêtue d'une robe bleue très simple qui me rajeunit encore, nous partons ; Philippe me donne le bras, nous sommes bien un couple d'amoureux. Notre rue rose est encore plus jolie que la veille, les Méridionaux, dont on se moque à Paris, sont des artistes étonnants, ils savent mettre en valeur leurs villes et décorer leurs maisons. Ces hautes fleurs, toutes pareilles, qui se dressent le long des murs blancs semblent faire la

haie et attendre quelque magnifique cortège. Le cortège qui passe en ce moment dans la rue déserte se compose de deux personnes dont l'une vaut la peine qu'on lui rende un tel honneur. Celle qui l'accompagne est une toute petite créature qui ne sait qu'aimer et qui croit tout simplement que Dieu l'a mise sur la terre pour cela. Elle n'est ni compliquée, ni incomprise, toquade des femmes actuelles, elle aime son mari, rien que lui.

C'est bête comme tout : pas de problème d'âme, pas de cas psychologique intéressant à fouiller pour les romanciers et auteurs à la mode, une petite femme dont personne n'a besoin de s'occuper parce qu'elle est très heureuse.

Les fleurs continuent à faire la haie, je crois que je suis une souveraine très fêtée, je souris à droite, à gauche, je salue ; Philippe s'en aperçoit et s'arrête.

– Mais à qui dites-vous bonjour, Monique, il n'y a personne ?

– Je remercie. Regardez ces dames roses qui font la haie et ces demoiselles jaunes, elles vous

attendaient voulant toutes voir le grand savant qui leur fait l'honneur de descendre dans leur ville. Elles ont revêtu leurs plus belles toilettes. Ne trouvez-vous pas que cela vaut un sourire et un remerciement ?

Philippe me regarde tendrement.

– Vous avez une âme de poète, Monique, que je ne soupçonnais pas.

– Il y a bien autre chose que vous ne soupçonnez pas.

J'ai dit cela presque avec amertume, Philippe me regarde et je le devine inquiet.

– Vous me surprenez, Monique, et je voudrais que vous m'expliquiez...

Je n'expliquerai rien dans cette rue fleurie, il faut un coin intime et les yeux clairs près des miens, il faut beaucoup de choses pour que je me confesse.

Un rire arrange tout.

– L'heure n'est pas aux explications, nous explorons Talmont.

– Soit, mais il faudra me parler très tôt de ce que je ne soupçonne pas.

– Je vous en parlerai.

– Quand ?

– Aujourd’hui.

– Fixez l’heure.

– Ce soir.

Nous repartons, je suis un peu troublée, ce soir, c’est tout proche, oserai-je expliquer à Philippe que la poupée a une âme passionnée et tendre.

Nous voilà sur les anciens remparts, rongés par la mer, ils ont pris une forme étrange. Une arcade mince, qui tient je ne sais comment, est assaillie par l’eau, elle se défend, elle résiste, depuis combien d’années ? Nous nous asseyons sur un banc près de la haute falaise et nous regardons le large estuaire, la mer, l’infini ! Et je ne sais pourquoi je crois que des âmes rôdent autour de la mienne. Je voudrais savoir ce que fut Talmont, son passé, son histoire. Je ne le demande pas à Philippe, car Talmont a peut-être

été autrefois célèbre, et j'aurais l'air d'une ignorante.

Les âmes qui rôdent emportent nos pensées, Philippe rêve tout haut.

– Dans quelques années Talmont aura vécu. Monique, regardez l'eau méchante, sournoise, patiente, regardez les ravages qu'elle fait en s'amusant. Rien ne lui résiste, elle entre, elle mine lentement, elle détruit tout. Pouvez-vous penser que ce rocher ravagé fut autrefois une petite ville importante qui appartenait à des seigneurs aux noms bien français : Saint-Maur, Crussol, d'Uzès. Sièges, batailles, elle a tout vu. Les guerres de religion, ces affreuses guerres, ont été la cause des premières ruines, le temps et l'indifférence en ont fait ce rocher tragique où seule, au milieu des ruines, se dresse intacte, miraculeusement conservée, la basilique.

Les yeux vagues, pensant à tous ces seigneurs qui ont possédé Talmont, je demande :

– Que sont-ils devenus, Saint-Maur, Crussol, d'Uzès ?

Avec un geste large, en me montrant le ciel, Philippe me répond :

– L'éternité les a pris comme elle nous prendra.

– Ne croyez-vous pas que leurs âmes reviennent quelquefois sur la terre. Je ne sais comment vous expliquer ce que je ressens, mais ce calme, ce silence qui nous entoure me semble propice à ces visites furtives. Je m'imagine, c'est peut-être un peu ridicule, que les âmes voyagent avec la brise, avec les nuages. Tenez, ce parfum qui passe, venu je ne sais d'où, ce parfum si doux, c'est une âme qui n'était sur la terre que tendresse et bonté. Voilà un tout petit nuage qui arrive de très loin, il est rose, charmant, c'est quelque adolescent qui revient voir le pays où il est né, où il a vécu sa courte vie. Ne vous moquez pas de mes idées, mais il me semble que la terre est trop belle pour qu'on ne la revoie pas.

Philippe me prend la main.

– Me moquer de vos idées, mais ma chérie, je n'en ai aucune envie, je m'étonne seulement que dans cette petite tête il y ait place pour tant de

rêves.

Je ris et mon rire est clair, léger, comme l'air qui nous entoure.

– Des rêves, mais je n'en ai jamais fait qu'un seul !

Est-ce mon rire, ou Philippe pense-t-il à autre chose : tout à coup il laisse ma main et je le sens loin de moi. Pourtant, afin de continuer la conversation, poliment, il me demande :

– Et cet unique rêve a-t-il au moins été exaucé ?

Je sens que ma réponse lui est indifférente, il est parti pour un de ces mystérieux voyages qu'il fait toujours sans moi. Il est loin de ce rocher rongé par la mer, il est loin de la petite poupée qu'il dit tant chérir. Il n'a pas de papier, pas de crayon, mais il est tout de même dans son laboratoire, penché sur sa table de travail, il regarde ses alambics, ses tubes, ses ballons, son microscope : il est là-bas ! La science, la maudite science me l'a encore pris.

Il fait beau, le ciel, l'eau, tout est bleu et les

barques au loin sont de grands oiseaux blancs : quel décor ! Un couple d'amoureux y est bien à sa place. Hélas, j'ai peur que notre couple ne soit pas à l'unisson et qu'il n'y ait qu'une amoureuse. C'est triste de se croire seule.

Je n'ai pas répondu et Philippe ne s'en est même pas aperçu. Je le connais, il travaille, et si tout à l'heure je ne lui rappelle pas que l'heure du déjeuner est venue, il restera jusqu'à ce qu'il ait résolu le problème qu'il cherche. J'ai envie de lui jouer un tour, un tour de gamine. Qu'importe après tout, je ne suis qu'une gamine mal élevée.

Je me lève, Philippe ne s'en aperçoit pas. Je m'éloigne lentement, je marche le long des remparts, je me penche presque imprudemment, je suis furieuse et je m'en prendrais à n'importe qui de mon échec, car c'est un échec. Je suis jolie, ce matin la petite glace du retraité de la marine me l'a dit, ma robe me va bien et tout le bonheur que j'espérais était dans mes yeux. Je rayonnais, j'en suis certaine, et Philippe, au début de la promenade, s'en est bien aperçu. Avec quel empressement il m'a pris le bras, tendrement il

m'a dit que j'avais une âme de poète, à ce moment il était à moi, rien qu'à moi, personne ne me l'avait pris.

Je suis jalouse comme toutes les femmes, mais hélas ma jalousie ne porte aucun nom. J'aimerais mieux avoir une rivale vivante que je connaîtrais et que je pourrais combattre, tandis que celle qui me prend mon mari a cent visages. Un jour elle s'appelle culture, le lendemain microbe, le surlendemain vaccin, poudre, sérum : que sais-je ? La science est sa maîtresse, elle le dirige, elle le possède ; il lui obéit en élève aimant et attentif. Aucune lutte n'est possible, d'avance, je suis vaincue. Pourquoi m'avoir amenée dans cette solitude, qui sera pour moi un calvaire, j'aime trop pour me contenter de ce que l'autre voudra me laisser. J'ai honte de mon âme, de ces sentiments qui me possèdent, j'ai honte. Philippe a raison, je ne suis qu'une poupée faite pour distraire.

Je fuis la grève, cette eau bleue, ce murmure de la mer, éternelle chanson, si douce aujourd'hui. Je fuis cette tendresse qui est dans

l'air et qui doit émouvoir tous les cœurs, je fuis les rues fleuries où je passe seule. Je fuis parce que dehors il fait trop beau pour être malheureuse et que la maison, ma chambre, me donneront peut-être de sages conseils...

La faim ramène les bêtes au gîte. Les souvenirs nègres, fétiches bizarres, m'ont calmée, je reçois avec le même sourire mon grand et mon petit homme. Mon grand est rêveur, absent, mon petit fait à lui tout seul plus de bruit que ses parents. Il a déjà tout vu à Talmont, tout ce qui peut l'intéresser. L'église plantée au bord du gouffre, le petit cimetière avec ses tombes dont quelques-unes disparaissent chaque année, emportées par la mer. Le curé, parent de notre propriétaire, et un vilain monsieur blond, à lunettes, qui habite la rue jaune derrière nous. Cet après-midi il repart avec son ami voir des grottes creusées par la nature et que des familles entières ont autrefois habitées.

– Veux-tu venir avec nous, Mamie ?

L'invitation est faite, mais je devine que le petit homme n'a pas du tout envie de

m'emmener : le quartier-maître lui raconte ses voyages et si Mamie est là, peut-être qu'il ne raconterait plus. Philippe va travailler, j'en suis certaine, je resterai à Talmont, je visiterai l'église, le petit cimetière.

– Va, mon chéri, avec ton ami, il sait de bien plus belles histoires que Mamie.

Enchanté, Jacques s'apprête. Dans la rue, l'attendant, notre propriétaire se promène avec un touriste qui doit lui demander des renseignements. Un étranger, cheveux blonds, figure rouge, pommettes saillantes, lunettes noires, costume vert ; un Boche en voyage. Jacques s'écrie :

– Ah ! voilà le vilain monsieur de ce matin.

Je conduis petit Jacques jusque dans la rue, un baiser et le voilà parti. Le Boche me dévisage, puis me salue, quelle drôle d'idée ! Je réponds à peine.

Après-midi longue, Philippe travaille, je n'existe plus. J'erre seule dans Talmont. Je visite l'église consciencieusement, elle en vaut la peine,

basilique du XI^e siècle avec nef et transept intact. L'abside est élevée, élégante avec ses archivoltés. Réparé, le portail manque de patine, j'essaie de m'intéresser. Je regarde les ouvertures romanes, ogivales, qui accusent un remaniement fait au XII^e siècle, je me rappelle les leçons de notre professeur d'art, mais je m'ennuie, et après une prière que mes lèvres murmurent, mais qui ne vient pas de mon cœur, je m'en vais. Le petit cimetière est là tout fleuri : fleurs sauvages, fleurs cultivées, c'est un bouquet. Des pierres longues, étroites comme des cercueils, marquent l'emplacement des tombes, mais le rocher s'effrite, l'eau est si proche !

Je tourne autour de l'église, elle est bien au bord du gouffre, un parapet est là pour rappeler le danger. Je m'appuie sur la barre de fer et je regarde le large horizon qui est devant moi. C'est grand, immense, très beau. Ah ! qu'il faudrait peu de chose ! Un faux mouvement, un coup de vent trop violent et la poupée tomberait au pied de cette roche isolée, emportée très vite vers le large. La pleurerait-on ? Maman, n'en parlons pas, tout l'hiver, entre cinq et sept, elle se ferait consoler

par ses amis tout en prenant le thé, une saison d'eaux, nécessaire à sa santé superbe, lui ferait oublier son deuil. Petit Jacques réclamerait Mamie une huitaine de jours parce que Mamie sait mieux que Miss l'amuser, et puis il n'en parlerait plus. À quatre ans peut-on se souvenir davantage ?

Philippe, que dirait-il ? regretterait-il sa poupée découverte dans un couvent, épousée par coup de tête et qui certainement ne doit pas être la femme qu'il désirait, la camarade, l'associée : Philippe oublierait très vite la poupée.

L'eau qui entoure la roche est bleue comme le ciel, aucun nuage n'apparaît, la brise est douce. Ah ! qu'il fait beau, mais que c'est triste d'être seule, un jour où toute la nature est en fête. Je dois me résigner, il faut que mon amour m'élève et qu'il me rapproche de celui qui ne pense qu'au bien de l'humanité. J'ai épousé un être si différent des autres hommes que je dois essayer de devenir différente des autres femmes. La jalousie, c'est un vilain sentiment qui vous dessèche le cœur et vous diminue. Philippe ne

m'aimerait plus s'il connaissait toutes les pensées qui depuis ce matin m'assaillent. Ce n'est pas de ma faute, j'avais tant espéré que ce voyage nous rapprocherait, et je vois qu'ici comme à Paris, je serai loin de lui, et qu'il ne pensera à moi que lorsque son travail le lui permettra.

Ah ! quelqu'un a découvert ma retraite, des pas se rapprochent, un importun, à moins que ce soit Philippe qui me cherche.

Avec quel espoir je tourne la tête. Hélas, c'est le vilain monsieur de petit Jacques, celui que j'appelle le Boche. Il a l'aplomb de s'arrêter, de regarder comme moi le large horizon ; est-ce qu'il va rester, ne suis-je pas la première occupante ? Ici, dans ce petit sentier, au bord du rocher, il n'y a place que pour une personne. Je me cramponne à la barre de fer, je ne céderai pas, je suis française, j'ai envie de lui dire des sottises.

Il est là, tout près de moi. Sans avoir l'air de le regarder, je vois très bien la massive stature, sa tête ronde qui a dû porter le casque à pointe. J'étais bien petite pendant la guerre, pourtant je me souviens des horreurs commises, allez-vous-

en, votre place n'est pas ici.

Comprend-il, sent-il mon dédain, mon dégoût. Il passe tout près de moi, si près qu'il se croit encore obligé de me saluer, puis il s'en va. Je suis victorieuse.

Je reste là, un long temps, cette solitude m'apaise, puis lentement, résignée comme je voulais l'être, je reviens par le même chemin. Je traverse de nouveau le petit cimetière fleuri, je prends la rue rose où est notre maison, un livre que je lirai sur le seuil de notre porte pour jouir autant que je peux du soleil, me fera attendre l'heure du dîner, l'heure qui ramènera le voyageur et le travailleur.

Le soir est venu, petit Jacques fatigué dort déjà, content de son travail, Philippe a des yeux pleins de bonheur. Qu'allons-nous faire ? j'attends ses ordres, ce serait dommage de rester ici quand le ciel rose annonce une nuit magnifique. La vieille servante que le propriétaire nous a recommandée et qui me paraît une très brave personne, nous conseille d'aller

nous promener « pendant que le p'tiot dort, faut profiter des belles soirées que le bon Dieu nous donne ». Elle a raison, et Philippe gaiement me prend le bras.

– Monique, prenez une écharpe pour vous couvrir s'il fait froid. Imaginez-vous, vous qui avez tant d'imagination, que nous sommes les seigneurs de Talmont et que nous allons visiter notre domaine.

Nous parlons, bien serrés l'un contre l'autre, marchant du même pas. Je me tais, mon cœur est satisfait. Philippe reste silencieux, mais je sens bien qu'il est à moi et que rien, pour le moment, ne nous sépare. Ce soir, madame la Science, vous êtes vaincue !

Nous faisons le tour des remparts, l'eau clapote si doucement que je m'imagine avec peine qu'elle est parfois méchante, la lune éclaire la basilique et en fait un irréel monument qui, plus que jamais, semble être suspendu au-dessus des flots. C'est un paysage de rêve vu par des vivants. Nous passons devant le portail, nous prenons le petit sentier où cet après-midi je me

suis sentie abandonnée. Ce soir, je ris de ma détresse, je ris de ma colère contre ce boche qui voulait ma place. Si je n'avais pas peur de troubler le charme de l'heure, je raconterais à Philippe cette rencontre, mais la nuit est trop belle pour prononcer un si vilain mot. Pendant des siècles, dans tous les cerveaux français, le mot boche évoquera des souvenirs affreux.

Philippe ne s'arrête pas, il murmure pour lui, pour moi :

– Quelle paix, quel repos !

Je réponds à voix basse :

– Ici nous sommes loin de tout, rien que nous deux, Philippe.

Son étreinte se resserre, et il répète, d'une voix tendre :

– Nous deux, ma chérie.

Nous voilà dans le petit cimetière, il n'est pas triste ; éclairées par l'étrange lumière de la lune, les fleurs se dressent victorieuses, cachant les tombes. Sur un mur écroulé, dominant la mer, Philippe me fait asseoir, à mes pieds une grosse

pierre tombée lui sert de siège.

– Monique, le soir est venu, et c'est un beau soir, l'heure est propice aux confidences, il faut me parler des choses que je ne soupçonne pas.

Philippe se souvient, il m'aime plus que je ne le suppose, je vais tout lui dire. Je n'ai qu'à laisser parler mon cœur, il me semble que ce sera facile. Non, ce n'est pas facile, j'hésite, je ne sais par quoi commencer. Il aime tout ce qui est net et précis, et tout ce qui touche à l'amour n'est jamais net ni précis : un écheveau embrouillé, si difficile à démêler.

– Vous vous taisez, ma chérie, ces choses que je ne soupçonne pas sont donc de si vilaines choses ?

– Oh ! Philippe, au contraire, mais il y en a tant que je ne sais par lesquelles commencer.

– Voulez-vous que je vous aide, cherchons ensemble le sujet. De qui ou de quoi s'agit-il ?

– De mon cœur.

– Je le connais, du moins, je le crois.

– Vous vous trompez, vous ne le connaissez

pas.

– Est-il donc à ce point mystérieux ?

– Non, il est différent de celui que vous croyez connaître.

– Alors, présentez-moi le cœur inconnu de ma petite poupée.

La voix est douce, si tendre, qu'elle me donne le courage dont j'ai besoin, je vais dire peut-être des folies, mais il les comprendra et les pardonnera. Au-dessus de nous le ciel a des milliers de lumières, au pied du rempart l'eau clapote doucement, les morts qui nous entourent semblent veiller avec nous, et c'est pour eux, pour nous que les fleurs exhalent un parfum si grisant.

La nuit, les morts reviennent, tous les beaux seigneurs d'autrefois errent sur ce rocher tragique où ils ont vécu, aimé, souffert. Les mains de Philippe ont pris les miennes.

– Allons Monique, décidez-vous, s'il ne faisait pas si beau je vous dirais que je suis impatient.

– Philippe, je veux vous apprendre que je n'ai

pas un cœur de poupée.

J'ai parlé trop fort, il le fallait, j'avais peur, mais il me semble que ma voix claire a effrayé les inconnus, les invisibles qui nous entouraient. Une brise a fait frissonner les fleurs proches, une vague est venue heurter le rempart. L'heure est mystérieuse, il faut en respecter le mystère. Je continue plus doucement.

– Je sais que mon visage, mes cheveux, ma silhouette, expliquent le surnom que vous m'avez donné, mais là, s'arrête la ressemblance. Philippe, je vous aime comme une poupée ne serait jamais capable d'aimer. Vous croyez, et je ne vous en fais aucun reproche, que mon cœur ressemble à mon corps, eh bien, mon cher savant, il est tout différent. Vous l'avez trouvé dans un couvent où nul ne s'était jamais occupé de lui, je crois qu'il vous attendait pour naître et depuis le jour de sa naissance il vous a appartenu entièrement. Philippe, je n'ai été pour vous jusqu'à présent qu'une distraction à votre labeur écrasant, croyez-moi, je vaudrais mieux que cela. Je peux être aussi votre femme spirituelle, votre camarade,

l'associée de vos travaux. J'ai beaucoup étudié depuis notre mariage et si chez nous les romans traînent sur les tables, je vous assure que je ne les lis guère ; dans un coin de mon petit salon vous n'avez jamais découvert les livres de physique, de chimie, les cours de Philippe Mauriac. J'ai appris au hasard, sans méthode, sans professeur, mais j'ai appris avec l'espoir qu'un jour je pourrais comprendre vos travaux et peut-être vous aider. Je veux me rapprocher de vous, je veux suivre le même chemin, c'est mon seul désir.

Philippe ne croyez pas que les chiffons, les plaisirs occupent une place dans ma vie. Rien n'existe pour moi en dehors de vous et si parfois je vous parais futile, légère, c'est que j'ai peur que vous ne m'aimiez que pour la distraction que j'apporte dans votre vie de savant. Alors, j'essaie d'être distrayante, Philippe, me comprenez-vous ?

La tête énergique s'est redressée, je sens que les yeux clairs fouillent mon visage.

– Ma petite Monique, j'ai dû bien des fois

vous faire de la peine, pardonnez-moi, mais sur tout ce qu'il ne faut pas croire c'est que je ne vous aime que comme une distraction. Si je ne vous parle jamais de mes travaux, c'est que j'ignorais en effet que vous lisiez tous, ces gros livres de physique et de chimie, je les jugeais pour vous si ennuyeux. J'ai honte que vous ayez tant travaillé à côté de moi.

Je reprends joyeuse :

– Alors, à présent vous me parlerez de votre laboratoire, de tout ce que vous y faites, et je saurai, quand je vous verrai partir pour un voyage où vous ne m'emmenez pas, où vous allez.

Étonné, Philippe s'écrie :

– Depuis notre mariage nous ne nous sommes jamais quittés.

– Si j'osais, Monsieur, je vous dirais que vous oubliez très vite. Ce matin, vous voyez que c'est proche, alors que nous étions assis sous les tilleuls et que le soleil et la mer rivalisaient de beauté, vous êtes parti si loin, que j'ai pu disparaître, sans que vous vous en aperceviez.

D'une voix sourde, si grave qu'elle me fait frissonner, d'une voix que je n'ai jamais entendue, Philippe me dit :

– Monique, si vous saviez ce que j'espère trouver, si vous saviez quel problème je pense pouvoir résoudre, vous ne vous étonneriez plus de mes voyages.

Sérieuse, autant que lui, je demande :

– Pourquoi ne me parleriez-vous pas de ce problème ?

Les mains de mon mari serrent les miennes avec violence, je sens que l'être qui est à mes pieds hésite. Peut-il parler, cette femme, qu'il croyait une poupée, est-elle capable de le comprendre ? Presque brutalement il m'attire vers lui.

– Monique, dans toute vie humaine, et particulièrement dans une vie comme la mienne, il y a des heures de doute, de défaillance, et à ces heures-là, vous avez raison, il est bon d'avoir à côté de soi une affection sur laquelle on peut s'appuyer. Je viens de comprendre que Dieu a

permis que je trouvasse, au moment où j'en ai tant besoin, cette affection. Monique, je ne suis pas venu pour me reposer ; les vacances, un prétexte.

Je murmure à voix basse comprenant qu'il ne faut pas interrompre celui qui va se confier.

– Un prétexte !

– Je voulais travailler loin de tous, je voulais finir un travail commencé depuis des années et qui doit donner à mon pays la plus grande force. Je voulais être seul pour que rien ne vînt me troubler. Je suis sur le point de réussir, c'est une affaire de jours, d'heures. Je pourrai dire bientôt, du moins je l'espère, que la France est à l'abri de toute attaque. Mon travail, ma découverte, fera autour d'elle une barrière qui remplacera tous les canons du monde et qui empêchera toutes les guerres.

Je ne comprends pas très bien de quelle découverte il s'agit, mais j'affirme :

– Vous réussirez.

L'homme, le savant s'est dressé, et en face de

l'immensité il laisse parler son cœur si pitoyable.

– Plus de guerre, plus de corps déchirés par la mitraille, plus de ces agonies affreuses sur les champs de bataille. Tous ceux qui sont morts pour défendre notre terre, tous ceux-là m'ont aidé. Ils étaient là, dans mon laboratoire, ils me disaient : travaille, travaille, préserve les petits, les jeunes, de toutes les horreurs que nous avons connues. Nous aimions notre pays, ses printemps, ses automnes, nous aimions les moissons, les vendanges, tout ce qui fait la richesse de notre sol. Pour vous garder tout cela nous avons donné notre jeunesse, nos espoirs et nos rêves, mais nous demandons que ces sacrifices soient les derniers. Vous, les héritiers de nos suprêmes volontés, vous devez faire une France si belle, si forte, qu'on se souvienne toujours de sa victoire et que personne, jamais, ne songe plus à l'attaquer. La paix doit régner sur le monde, Dieu n'a pas créé les hommes pour se battre.

Je me suis levée, tout près de Philippe, je dis :

– Vous réussirez et nos petits seront protégés.

Il reprend avec force.

– Je suis sur le point de réussir. Encore une semaine de travail et ce sera fini. L'expérience dans deux mois, l'expérience concluante qui assurera à la France un avenir paisible. Après nous pourrons vivre quelques beaux jours.

Je suis tout près de Philippe et je répète, tendre et grave :

– Nous pourrons vivre quelques beaux jours.

Lentement, bien serrés l'un contre l'autre, ne faisant qu'un, corps et âme, nous songeons à regagner notre maison où dort petit Jacques qui rêve bateaux en coquillages pour faire la guerre aux poissons.

La guerre ! Un jour rayera-t-on ce mot du dictionnaire et nos enfants cesseront-ils d'y penser. Philippe l'espère, je veux le croire.

IV

Jours heureux, Philippe travaille dans la salle à manger de notre petite maison dont les fenêtres basses, larges ouvertes, sont envahies par les roses trémières. Je lis ou j'écris auprès de lui. De temps en temps un papier qu'il me donne à copier, une réflexion, un sourire me font comprendre qu'il est content que je sois là. La vie que j'avais rêvée.

Petit Jacques ne quitte plus son ami, et le vilain monsieur, Philippe m'a défendu de l'appeler boche, passe plusieurs fois devant nos fenêtres pour avoir, je crois, l'occasion de saluer le grand homme. C'est un alsacien, très bon médecin, paraît-il. À cause de petit Jacques je suis polie avec lui, mais tout de même cet alsacien a l'air d'un allemand.

Quelques courtes promenades délassent le travailleur. Le tour des remparts, la place que les

vieux tilleuls embaument nous voient chaque jour. Le soir nous retournons au petit cimetière, pèlerinage de reconnaissance et d'amour. C'est là que nos cœurs se sont compris, c'est là, que plus tard, quand je serai devenue une vieille dame, il faudra m'amener. Je veux dormir pour toujours près de la mer qui me bercera, entourée de ces morts, dont je connais les noms, et qui sont mes amis.

Quelquefois nous allons un peu plus loin, vers un bois qu'on appelle ici le Bois sacré. Les saules, les ormeaux, les trembles, de superbes chênes, cachent un petit ruisseau bordé de chaque côté par un fouillis de fleurs dont je ne connais pas les noms. Elles sont roses, blanches, jaunes, parfois aussi grandes que moi, elles s'enlacent les unes aux autres, grimpent autour des arbres vers la lumière. Les rayons du soleil pénètrent difficilement dans ce mystérieux bois, mais lorsqu'ils réussissent à passer, ils mettent par places des taches violentes qui surprennent.

Puis nous revenons par les dunes où nous respirons la brise de la mer, l'encens de

l'immortelle, et le poivre de l'œillet sauvage.

Je vis des heures que je n'oublierai jamais ;
aujourd'hui, encore plus qu'hier, mon bonheur
me fait peur.

V

Un petit nuage, tout à coup. Philippe part pour quarante-huit heures. Il lui manque un dossier dont il ne pensait pas avoir besoin, il est à Paris dans le coffre-fort, nul autre que lui ne peut aller le chercher.

Il part tout à l'heure. Je l'attends dans la salle à manger où nous avons passé des heures si douces.

Depuis plusieurs jours, je l'ai vraiment aidé, j'ai recopié des pages et des pages, travail abstrait, mais que j'ai fait avec plaisir. Il y a, paraît-il, des femmes qui recopient des lettres d'amour je ne sais combien de fois ; je ne crois pas qu'elles aient jamais éprouvé la joie, la fierté que j'ai ressenties, penchée sur les grandes pages où Philippe avait fait des calculs qu'il fallait comprendre.

Le voilà qui descend l'escalier, Jacques

l'accompagne, depuis que je lui ai appris le départ de son père il ne veut plus le quitter. Il bavarde, mais il n'a pas sa voix habituelle, sa voix gaie d'enfant qui n'a jamais eu la moindre peine.

– Tu as promis, tu seras là dans deux dîners.

Jacques compte par repas, une journée pour lui ce n'est pas vingt-quatre heures, c'est un déjeuner, un goûter, un dîner.

En entrant dans la salle où je les attends, souriante, je ne veux pas montrer que ce court voyage m'attriste, Philippe répond :

– Je serai là dans deux dîners, plus tôt si c'est possible.

– Et tu rapporteras mon grand bateau que j'ai laissé à Paris, tu sais, celui qui a des canons et un amiral tout en or.

– Oui, mon chéri, je chercherai l'amiral. Philippe a une serviette à la main, il la pose sur la table.

– Monique, j'avais songé à emporter ces papiers mais j'y renonce, je ne veux pas travailler

loin de vous, Monique je vous les confie. Vous savez qu'ils représentent des années de travail, vous savez les espoirs que j'ai, vous savez que tout est là et que la plus petite feuille égarée demanderait de nouveau des mois d'étude, de recherches qui ne réussiraient peut-être plus. Monique, je n'ai jamais laissé à qui que ce soit ces dossiers, je les emportais toujours avec moi ; Monique je vous répète que je vous les confie.

Je ne sais pourquoi mais je suis très émue. Philippe est grave, il me regarde avec des yeux presque sévères ; pourtant je comprends bien ce dont il s'agit.

Là, dans cette serviette qui a figure de bourgeoise honnête, est la découverte qui donnera au monde la paix et qui entourera la France d'une barrière remplaçant tous les canons du monde... Philippe peut être tranquille je serai une bonne gardienne. Il n'en doute pas puisqu'il me confie ce qu'il n'a jamais confié à personne.

Mon émotion m'empêche d'être fière, mais quand elle sera passée, je comprendrai que Philippe ne me considère plus comme une

poupée. Je ne peux pas sourire, mais je réponds :

– Philippe je garderai vos papiers, je serai un secrétaire fidèle.

– Je n'en doute pas, ma chérie.

– Et moi papa, tu ne me donnes rien.

Nous échangeons de longs baisers, on dirait que tous les trois nous ne pouvons nous séparer. Une absence de deux jours, est-ce que cela compte, nous nous aimons trop, voilà la vérité, et nous sommes des gens impressionnables, nerveux, si tendres !

Philippe s'arrache avec peine de mes bras qui voudraient le garder, petit Jacques s'agrippe après son père.

– Reste encore un peu, Mamie et moi on va pleurer si tu t'en vas.

Nous sommes ridicules, il faut brusquer le départ, Philippe se sauve en criant :

– Au revoir, mes enfants.

Sur le seuil de la petite maison, se donnant la main, très malheureux, les enfants regardent

partir celui qui emporte toute joie. Leurs cœurs sont douloureux, la même angoisse les étreint, ils voudraient se fâcher, dire des sottises, mais le ciel est bleu, les roses roses et personne ne passe.

Nous allons rentrer car Philippe a disparu, mais voilà que débouchant de la rue jaune paraît le vilain monsieur. Jacques le voit en même temps que moi et comme il a encore de la peine et qu'il faut bien qu'il se venge, il dit :

– Mamie, quand le vilain monsieur va passer tous les deux on lui tirera la langue.

Et pour qu'il ne soit pas mal élevé, je l'entraîne bien vite dans la maison, craignant que Mamie trouve quelque plaisir à imiter son petit garçon.

VI

Talmont n'est plus le Talmont ensoleillé de ces derniers jours. Un orage est venu, le ciel s'est obscurci, de gros nuages passent à une allure si vertigineuse que les yeux ont peine à les suivre. Où vont-ils, on dirait qu'ils parlent en guerre et qu'ils se hâtent vers l'ennemi.

Petit Jacques est de très mauvaise humeur, la salle à manger est sombre, il a froid, il a trop chaud, il est insupportable et je n'ai aucune patience. L'orage qui s'approche nous rend nerveux tous les deux, nous ne savons que faire : ouvrage, livres, jouets, rien ne nous intéresse, nous attendons l'éclair, le coup de tonnerre, la pluie qui nous apaisera. La journée est longue, les heures passent lentement, je ne sais qu'inventer pour distraire Jacques qui ne veut pas quitter mes genoux. J'ai chanté toutes les chansons que je sais, raconté bien des histoires.

L'orage paraît s'éloigner, le ciel est encore gris, et le vent rageur et méchant : tant pis, nous allons sortir pour nous changer les idées et que le soir vienne. Nous nous coucherons très tôt, nous dormirons aussi longtemps que possible et le temps s'écoulera ainsi plus vite. Quand on dort on ne s'ennuie pas, et je m'ennuie tant. La petite maison est triste, si vide !

Dehors, je traîne Jacques. Balayée par le vent et par les vagues Talmont n'est plus qu'un rocher perdu dans la mer. J'ai peur, je me sens abandonnée, perdue, je suis seule, les rares habitants se cachent dans leur demeure et n'essaient pas de lutter contre la tempête.

L'église se dresse grise, impressionnante, elle semble défier les éléments, son immobilité est rassurante. Le petit cimetière se plaint, les rosiers tordus, bousculés, se penchent sur les tombes, les roses s'effeuillent et les pétales sont emportés par la bourrasque vers le large. L'eau éclabousse le mur où était mon banc et la grosse pierre sur laquelle Philippe s'asseyait.

C'est triste, j'aimais tant ce coin fleuri, ce

jardin des morts. Ces morts nous avaient adoptés, nous étions leurs amis, que de jolies choses ils nous disaient quand tous les deux nous nous taisions pour les mieux écouter. Le bras autour de mon cou, sa tête tout contre la mienne, Philippe regardait la mer sombre ou le ciel plein d'étoiles. Le grand silence, le calme qui nous entourait, apaisait son cerveau fatigué par le travail de la journée ; tout se classait, s'éclairait, il préparait la tâche du lendemain et il sentait que de mystérieuses influences l'aidaient dans son rude labeur de savant.

Près de lui, les yeux presque fermés pour me recueillir, j'écoutais le murmure de la mer, un cri d'oiseau, le bruissement des feuilles agitées par quelque brise. Les âmes m'entouraient, me caressaient, me parlaient. Que de belles histoires elles m'ont conté. Il fallait que je fusse sage pour que le savant pût travailler en paix, et les braves marins, pilotes et capitaines, tous ceux de Talmont, les anciens, les disparus, venaient me tenir compagnie. J'ai fait avec eux de merveilleux voyages et j'ai connu l'histoire de leur petite ville. Je sais maintenant, mieux que Philippe, le

passé de ce rocher que la mer n'a pas encore pu détruire. Talmont a soutenu des sièges, défendue par de puissants seigneurs ; avant la révolution c'était une petite cité florissante qui ne demandait qu'à grandir. Aujourd'hui on pourrait en faire un merveilleux port, mais quelques députés, fléaux de leur pays, ont promis à une ville rivale que Talmont mourrait et Talmont meurt. Les anciens, les disparus, tous ces vieux marins d'autrefois errent désespérés sur ce rocher où chaque année la mer emporte une maison, une tombe, les derniers remparts.

Quelles heures graves et heureuses nous avons passées dans ce cimetière que la tempête bouleverse, des heures où nos cœurs purifiés par le grand souffle du large, oubliant les vilains sentiments qui rôdent sur la terre, s'élevaient, dégagés de tout lien, vers le créateur.

Petit Jacques qui ne cherche pas comme moi des souvenirs est las et veut rentrer.

– Mamie, tu entends comme la mer gronde, elle dit qu'il ne fait pas un temps pour se promener.

Il a raison et nous prenons le chemin du retour.

Notre rue, notre jolie rue fleurie, n'est que ruines ; brisées par la tempête les passeroles sont couchées sur la terre, flétries, déjà presque mortes. Petit Jacques est désolé et avec un soin qui m'étonne, un soin presque pieux, il évite de marcher sur les fleurs.

Nous voilà chez nous, la maison est toujours aussi vide ; fatigué, triste autant que moi, Jacques se blottit sur mes genoux et s'endort...

Enfin le soir est venu et la nuit est proche, mon enfant rêve. Le grand et le petit lit sont à côté l'un de l'autre, nous étions trop malheureux pour nous séparer. Après avoir tant désiré que la nuit vînt, elle me fait peur. Ici il n'y a rien à craindre, la servante dort dans une pièce voisine, je n'ai jamais été peureuse, et voilà qu'une angoisse m'étreint et me fait écouter le moindre bruit.

Le vent continue son tapage, il en a pour trois jours, m'a dit notre propriétaire, un vieux marin.

Trois jours de tempête ! Philippe sera revenu avant qu'elle soit finie. Il verra Talmont assailli par l'ennemi le plus redoutable, l'ennemi que rien ne peut faire reculer. Il verra notre cimetière ravagé et les passeroses mortes, il verra, j'en suis certaine, que j'ai pleuré. Oui, j'ai pleuré sottement, sans cause, mais la maison, bien qu'elle soit toute petite, est trop grande sans lui, je m'y sens perdue, abandonnée.

Ah ! on marche dans la rue, je suis tout près de la fenêtre, il est naturel que je regarde. Il fait sombre, je distingue une grande silhouette, ce doit être le vilain monsieur qui rentre chez lui. D'où vient-il à cette heure, peut-on se promener par un temps pareil si on n'est pas en quête de mauvais coups.

Je devrais me coucher, je suis comme Jacques, j'ai besoin de repos, mais j'hésite, tant mes nerfs sont exaspérés. Tout est en ordre autour de moi, la serviette de Philippe, la serviette qu'il m'a confiée, est là sur une table, près de mon lit, à portée de la main ; s'il arrive quelque chose, je ne sais quoi, je n'aurai qu'à la prendre. J'ai tout

prévu, feu, vol. Je défendrai ces papiers contre tout, contre tous ; le revolver que nous emportons toujours en voyage est dans le tiroir de la table, je sais m'en servir.

Quelle imagination ridicule, dirait Philippe, comme il se moquerait de cette poupée qui prétend défendre un bien que personne ne songe à lui prendre. Le feu, le vol, un roman, un film. Monique, comme tu portes mal ton nom paisible.

Si je n'avais pas les papiers de Philippe à garder, je prendrais un soporifique qui m'empêcherait de penser. Je ne veux plus entendre ce vent, il est lugubre, il menace, il fait entrer, malgré la fenêtre bien close, des fantômes méchants, des fantômes qui m'affolent. Je suis seule, j'ai peur.

Onze heures.

Lents, calmes, clairs, les onze coups résonnent. Je regarde une dernière fois la rue déserte, silencieuse, et pour plaire au maître absent qui m'aime raisonnable, je vais imiter petit Jacques et essayer de dormir. Un cri, un aboiement tout proche, me fait tressaillir, on

dirait que ce cri vient de notre chambre ou de la chambre voisine ; c'est un chien qui errait sous ma fenêtre et que la lumière a fait aboyer.

Quelques minutes passent, je regarde dans la rue pour apercevoir la bête invisible, un second cri tout semblable au premier, mais ce cri a été poussé par quelqu'un qui est dans la chambre, j'en suis certaine. Je me précipite vers le petit lit, comme si mon enfant était en danger. J'écarte les rideaux de mousseline avec des mains qui tremblent. Jacques ne dort pas, il est rouge, brûlant et ses grands yeux ont une expression d'inquiétude affreuse.

– Mon chéri, qu'est-ce qu'il y a, tu m'appelles, tu as du mal, non, tu n'as pas peur.

Je ris pour avoir du courage, pour rassurer Jacques qui a peut-être éprouvé la même angoisse que moi.

Il ne me répond pas, mais l'aboiement, le cri que j'attribuais à un chien, sort de sa petite gorge et tout son corps est secoué par un spasme.

– Mon chéri, qu'est-ce qu'il y a, tu as mal,

réponds à Mamie, tu me fais de la peine. Réponds, je t'en supplie.

La réponse, c'est un cri rauque. Je devine qu'il essaie de dire ce nom de tendresse que tout bébé il m'a donné : Mamie. C'est horrible à entendre. Jacques est malade, il ne faut pas perdre la tête, ce n'est rien peut-être. Un mot que je ne veux pas prononcer, un mot, terreur de toutes les mamans, est sur mes lèvres. Non, ce n'est pas possible, ici, loin de tout, si seule, si perdue, Dieu ne permettrait pas.

Je cours vers l'escalier, j'appelle la servante, c'est une brave femme qui a eu quatre enfants.

– Marie, Marie, venez vite. Ma voix est déjà un cri de douleur. Je reviens près du lit, j'entoure Jacques de mes bras.

– Ce n'est rien, il ne faut pas te découvrir, Marie va te donner une tisane bien chaude et demain, quand papa reviendra, ce sera passé. Jacques n'aura plus de bobo, non, plus de bobo.

Mon petit se calme, mais l'affreuse toux, ce râle rauque qui secoue son corps ne s'apaise pas,

ses mains s'agrippent après mes épaules, il souffre.

Marie entre dans la chambre, je guette son visage, j'attends son premier mot dont j'ai si peur.

Tout endormie, elle demande :

– Qu'est-ce qu'il y a, Madame, le petit est-il malade ?

L'horrible toux lui répond.

Elle s'approche de Jacques, il me semble que son vieux visage se contracte.

– Ma pauvre dame, fait-elle, il faudrait tout de suite un médecin.

J'ai compris, je réponds, mais je ne sais au juste ce que je dis :

– Un médecin, Marie, mais ne sommes-nous pas à quinze kilomètres d'un village, y a-t-il moyen de trouver ici une voiture, quelqu'un pourra-t-il aller le chercher. Je ne voudrais pas rester seule, vous comprenez, je ne sais ce qu'il faut faire. Vous avez de l'expérience, je ne sais rien, rien.

Marie a pitié de moi.

– On trouvera bien quelqu'un, je vais aller jusqu'au presbytère, c'est pas bien loin, M. le Curé partira au besoin, c'est un si brave homme.

Une silhouette que j'ai vu passer tout à l'heure se dresse devant mes yeux, j'ai presque un cri de joie.

– Marie, dans la rue jaune, dans la rue des soleils, le vilain monsieur de Jacques, celui que j'appelais le Boche, vous savez bien, c'est un médecin, il faut aller le chercher tout de suite, il sera là dans quelques instants.

La servante a compris.

– C'est y possible que je n'y pensais pas, et pourtant Monsieur nous avait bien dit que c'était un médecin.

L'horrible toux qui fait étouffer mon petit, ses mains qui se crispent dans un geste de douleur et de rage, cet affreux spectacle me fait crier à Marie qui s'en va.

– Courez, je vous en prie.

Aussi rapidement qu'elle le peut, elle descend

l'escalier, je l'entends ouvrir la porte, le vent s'engouffre dans la maison qui gémit ; elle est partie. Je suis sûre qu'elle ira vite et qu'elle ramènera le docteur. Il connaît Jacques, il viendra tout de suite, depuis que nous sommes ici nous le rencontrons deux ou trois fois par jour. Il sera bon, pitoyable pour ce petit qui souffre, il le guérira, et demain, demain, ce cauchemar sera terminé.

– Mon chéri, n'aie pas peur, Mamie est là, ce n'est rien, Marie est partie chercher le docteur, il va venir, et tout à l'heure tu n'auras plus de bobo. Alors Mamie te chantera sa plus belle chanson, celle que tu aimes le mieux, celle qui ne finit jamais.

Des yeux agrandis par la souffrance, des yeux que je ne reconnais pas, tombent de grosses larmes, la tête blonde se dresse et a un geste de négation.

Mon petit déjà ne croit plus que le médecin l'empêchera d'avoir mal.

Il étouffe, sa poitrine se contracte pour essayer de faire entrer de l'air dans ses poumons. Je me

rends bien compte que l'air passe avec peine, sa figure violacée me l'indique, quand l'air ne passera plus du tout, qu'arrivera-t-il ?

C'est une maladie terrible qui s'abat sans que rien ne vous prévienne sur les enfants les plus forts, les plus beaux, et cette maladie les emporte si vite qu'on n'a même pas le temps de les défendre. Je déraisonne, depuis des années cette maladie ne fait plus de victime, un savant, un être d'élite comme mon mari, a trouvé le sérum qui préserve les tout petits : en quelques heures on les soulage, on les guérit, on les sauve.

Voilà l'affreuse toux qui recommence, elle me déchire le cœur, je voudrais ne plus l'entendre, je voudrais ne pas voir le cher petit corps se tordre dans un spasme qui m'épouvante. Philippe, pourquoi n'es-tu pas là, pourquoi es-tu parti, tes papiers, ta découverte, est-ce que cela compte à côté de la vie de notre enfant. Si tu étais là, tu saurais ce qu'il faut faire, tu me calmerais, je serais forte, je pourrais lutter, tandis que je me sens impuissante près de ce lit où, j'en suis certaine, la mort déjà rôde.

Non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible, ce matin, il riait, il chantait... il est fort, il n'a jamais été malade, il se défendra. Mamie sera vaillante, Mamie, mon amour ne permettra pas, non, ne permettra pas qu'on t'emporte : tu es à elle, rien qu'à elle.

Je veux être vaillante comme si Philippe était près de moi.

La crise est passée encore une fois, mon pauvre petit me semble plus calme, Marie ne peut tarder et sûrement elle ramènera le docteur. La tempête continue, le vent souffle de tous les côtés, ce rocher est perdu au milieu de la mer, un bateau sans gouvernail, un bateau dont l'équipage a fui. Je suis seule, seule avec mon enfant qui se meurt... Je divague de nouveau, je n'arrive pas à empêcher mon cerveau de penser.

Ah ! il me semble que j'entends des pas, des voix, c'est le salut qui arrive, c'est le sauveur. Mon Dieu, mon Dieu, il était temps. Je devenais folle, je crois. Jacques n'est peut-être que souffrant, un accident nerveux, un cas connu, banal, et j'ai cru que c'était l'atroce maladie.

Demain je me moquerai de mes angoisses et de mon imagination qui me fait tout exagérer.

On monte l'escalier, Marie dit :

– C'est ici, monsieur le docteur.

Il entre le vilain monsieur, le boche ! Je ne vois plus ces lunettes teintées qui cachent si bien son regard, ni sa tête ronde qui me semblait faite pour le casque à pointe, il est celui qui va me rassurer, qui va guérir mon petit. Je suis prête à toutes les bassesses, j'embrasserais ses mains s'il l'exigeait !

– Madame, cette servante m'a dit que votre enfant était malade et que vous étiez seule, je suis venu.

La voix est rude, l'accent étrange, cet homme s'applique en parlant, le français ne doit pas être sa langue habituelle. Qu'importe !

– Merci, Monsieur. Je suis seule, en effet, et si craintive que je pense m'être affolée sans cause. Mon fils, très bien portant ce matin, a été pris tout à l'heure, subitement, d'une toux rauque, affreuse, et il paraît étouffer. C'est un petit

nerveux, qui n'a peut-être qu'un rhume... sans gravité... et le changement de temps, cette tempête... le départ de son père qu'il adore, tout a contribué, je crois, à le rendre malade. Je voudrais que vous l'examiniez et que vous me disiez ce qu'il en est... Maintenant que vous êtes là... je suis déjà moins inquiète. Vous allez le guérir, Monsieur, j'en suis sûre.

Pendant que je parle ainsi, pour me rassurer moi-même, le docteur s'est rapproché du petit lit, et, grave, silencieux, ce silence est terrible, il examine Jacques. Il tâte la tête, le cou, et se tournant vers moi, commande :

– Une cuiller, donnez-moi la lampe, maintenez votre enfant.

Il examine la gorge, Jacques se débat, étouffe, tousse, je crois que mon cœur ne bat plus.

– Recouchez-le, maintenez-le presque assis, car il respire difficilement !

Marie prend les oreillers de mon lit, et, adroite, arrange le petit malade ; moi, je ne sais plus.

Je balbutie :

– C’est...

– Ce que vous craignez Madame, la diphtérie, le croup comme m’a dit votre servante, cela ne m’étonne guère, il y a déjà plusieurs cas dans les environs.

Mes jambes se dérobent, un siège est heureusement près de moi. J’ai la force de dire :

– Alors...

– Il faut le piquer tout de suite, demain ce serait trop tard.

– Le sérum !

– J’ai un flacon, nous autres nous sommes gens prudents et nous ne voyageons jamais sans quelques médicaments.

Je suis incapable d’avoir une idée et de l’exprimer, pourtant je veux une précision.

– Vous avez le sérum, la seringue, tout ce qu’il faut. Il se lève et d’une voix brutale me répond :

– Non, tout est chez moi.

Je supplie :

– Il faut envoyer Marie, le temps presse...
Vous l'avez dit.

L'affreuse toux de mon pauvre petit
accompagne mes paroles.

Il me semble que le docteur m'examine avec
une insistance qui m'effraie.

De cette même voix si rude, il me répond :

– J'irai moi-même.

Il va partir, reviendra-t-il ? Je ne sais pourquoi
son attitude m'inquiète. Je crois qu'il ne ressent
aucune pitié. Il a l'air d'un ennemi. Je ne sais
plus, je suis incapable de raisonner, tout m'affole.

Les mains jointes, j'ai presque envie de me
mettre à genoux, je supplie cet homme.

– Monsieur, ne nous laissez pas seules,
revenez vite, il me semble que les minutes sont
comptées. Je vous en prie, faites tout ce qu'il faut
pour sauver mon enfant, c'est le seul que j'ai,
nous l'aimons tant, tant, il est si bon, si gentil,
c'est mon petit, mon petit !

Il me regarde une dernière fois sans daigner
me répondre et quitte la chambre.

Furieuse, Marie murmure :

– Quel particulier, c’est t’y pas malheureux d’avoir besoin de gens pareils !

Et moi debout, près de la table, je ne sais que demander :

– Il va revenir, il reviendra ! ce n’est pas possible qu’il nous laisse là, ce serait un crime qui relèverait des tribunaux, un crime !

– Faut pas vous en faire, Madame, il reviendra sûrement, c’est un genre, voilà tout.

Debout, de chaque côté du lit, nous attendons, les yeux fixés sur le petit malade qui semble s’épuiser, écoutant le moindre bruit. Le vent, toujours aussi fort, souffle de tous les côtés, on entend, venant de la terre et du ciel, des frémissements. Partout on pleure, on se plaint, la souffrance nous entoure.

Ce ne sont plus des minutes que je vis, ce sont des heures, des jours ; depuis combien de temps cet homme est-il parti ?

Pour nous rassurer Marie dit :

– C’est plus loin qu’on ne le pense la rue des

soleils, et puis on ne peut pas courir, on a le vent dans la figure... il se pourrait aussi que le médicament ne soit pas à la bonne place, tout ça retarde, et nous on n'a guère de patience, rapport au petit.

– Il me semble qu'il y a longtemps qu'il est parti.

– Mais non, ma pauvre dame, c'est une idée comme ça, on n'a pas autre chose dans la tête, alors le temps vous dure. Il faut bien un quart d'heure pour aller, chercher, et revenir.

Elle a raison, rien n'était prêt chez ce médecin qui ne pouvait prévoir qu'on réclamerait ses soins. Certainement il prépare tout chez lui. Il s'est rendu compte qu'ici il avait à faire à deux femmes affolées, bonnes à rien. Quand il reviendra, j'aurai du courage, je l'aiderai, je serai forte, puisqu'il apporte le salut.

Jacques est très fatigué, il ne se défend plus, ses yeux sont pleins de douleur, il a l'air de me demander ce qu'on attend pour le guérir.

– Mon chéri, le vilain monsieur, qu'il ne

faudra plus jamais appeler comme cela, va revenir, il a été chercher tout ce qu'il faut pour enlever le bobo qui est dans ta gorge et qui te fait tant souffrir, mon enfant adoré.

Tout à coup Marie qui est penchée vers Jacques se redresse, elle a l'habitude de la tempête et connaît mieux que moi tous les bruits de Talmont.

Un sourire éclaire son vieux visage ridé et elle s'écrie :

– Le voilà, ma petite dame, le voilà !

Je n'entends rien, pourtant je répète confiante :

– Le voilà !

J'écoute, avec quelle angoisse ! Marie a raison, malgré le vent je distingue des pas dans la rue. On ouvre la porte de la maison, on monte l'escalier, c'est lui.

– Docteur, Jacques est très fatigué, il tousse peut-être moins, mais le râle est plus fort. Regardez sa petite figure, ah ! comme il est changé !

Le docteur ne va pas vers mon enfant, il passe

indifférent devant son lit et calme pose sa serviette sur la table, cette serviette où il doit y avoir le sérum, la seringue, tout ce qu'il a été chercher, puis il se tourne vers moi.

– Madame, me dit-il de sa voix rude qui me fait frissonner, avant d'injecter à votre enfant le sérum qui j'espère arrêtera la maladie, je dois vous parler... je veux qu'on me laisse seul avec vous.

Je me redresse, le ton plus encore que les paroles m'offense. En face de moi, j'en suis sûre maintenant, j'ai un ennemi et je vais lui dire ce que je pense de son attitude et de son désir.

La toux, l'affreux râle, un cri de mon petit Jacques me rappelle que cet homme, actuellement, est ici le maître.

Je baisse la tête et, honteuse, je murmure :

– Marie, allez en bas faire bouillir de l'eau, je vous appellerai quand il faudra la monter.

Un sourire que j'aperçois sur les lèvres minces, un sourire, vite dissimulé, me fait comprendre que je ne suis plus qu'une victime

dont on aura facilement raison. Que veut-il donc ? Pour sauver mon enfant je donnerais tout ce que nous possédons et je suis certaine que Philippe m'approuvera.

Marie partie, réfugiée près du lit de Jacques, face à l'ennemi, j'attends.

– Madame, dit-il, très correct, je vous remercie d'avoir compris mon désir, qui n'est pas, croyez-le, une offense pour vous.

Il se tait et je sens que derrière ses lunettes, ses yeux, si bien cachés, m'observent.

– Il s'agit Madame, d'un cas de conscience que vous et moi, seuls, pouvons juger et que personne ne doit connaître. Tout à l'heure, en rentrant chez moi pour prendre le sérum, j'ai trouvé à ma porte une paysanne habitant les marais voisins, cette femme venait me chercher pour son enfant atteint lui aussi, du moins je le suppose, de la diphtérie. Je connais le petit garçon dont il s'agit, c'est un fils d'alcoolique, si la diphtérie ne l'emporte pas, la méningite le guette.

Je n'ai qu'une ampoule de sérum, je ne peux essayer de guérir qu'un enfant. Je n'ai pas hésité à venir ici. Je crois que pour la France, et pour l'humanité ensuite, il vaut mieux sauver le fils de Philippe Mauriac que celui d'un alcoolique... On ne sait jamais ce que la douleur peut produire sur un cerveau humain, et celui de votre mari vaut qu'on le respecte. Voilà, pourquoi, quand même, je suis venu. Mais, au moment de faire l'injection, au moment où je vais essayer d'arrêter l'œuvre de la maladie, d'empêcher la mort, Madame, j'ai une suprême hésitation. Ai-je le droit de faire ce que je vais faire, ai-je le droit de choisir et de condamner l'autre enfant ?

Répondre, je ne pourrais pas, le cas de conscience est une torture et pourtant, mon Dieu, pardonnez-moi, dans mon cœur l'horrible choix est déjà fait. Il a dit : un fils d'alcoolique guetté par la méningite. Le mien, un beau petit, bien sain et qui sera élevé dans des principes qui lui permettront d'être un homme comme son père, un bienfaiteur de l'humanité.

Mon silence est interprété.

– Vous voyez, Madame, vous n’osez pas choisir, et vous me laissez toute la responsabilité de mes actes.

Cramponnée au lit de Jacques, je crie :

– Non, non, Monsieur, sauvez mon fils, l’autre vous l’avez dit est condamné de toutes façons.

– Ce n’est pas une raison.

Cette hésitation m’affole, demain, je le sais, il sera trop tard. Les moments sont comptés.

– Monsieur (je balbutie, je ne sais plus ce que je veux dire ni ce que je dis), Monsieur, tout à l’heure, vous m’avez parlé de mon mari, de Philippe Mauriac, de son génie. Il adore son enfant, et sa mort, car il va mourir si vous n’intervenez pas, peut, vous me l’avez dit, anéantir cette belle intelligence, ce cerveau qui cherche toujours le bien de tous. Il est à la veille, Monsieur, d’achever sa plus belle découverte, celle qui donnera la paix au monde, la paix universelle.

Un haussement d’épaules me répond :

– Des mots, Madame, des mots d’une femme,

presque encore une enfant, qui ne connaît rien à la science. La découverte qui donnerait la paix universelle, un rêve de fillette !

Je bondis sous l'outrage : je me précipite sur la serviette qu'il m'a confiée et je crie :

— Non, Monsieur, ce n'est pas un rêve, j'ai là tous les documents de mon mari. Ces papiers représentent des années de travail, des années où, inlassablement, il a cherché le problème qu'il voulait résoudre. Tout est fini, dans quelques jours, si aucune douleur ne vient arrêter son effort, il fera connaître au monde sa découverte.

– Je voudrais vous croire, Madame, mais je ne peux... sur des paroles, me décider.

Après un silence où j'étouffe presque autant que mon pauvre petit, le docteur se lève. Va-t-il s'en aller le misérable ? Il prend sa serviette et ajoute :

– Il faudrait, Madame, pour que ma conscience fût en paix, que je puisse juger par moi-même de l'importance de cette découverte... Je suis ingénieur... chimiste, autant que médecin,

il me suffirait de jeter un coup d'œil sur ces documents pour me rendre compte, très rapidement, si pour sauver votre enfant, vous n'avez pas exagéré.

Montrer à un inconnu les papiers que mon mari m'a confiés, le trahir en quelque sorte, il est fou cet homme !

Révoltée, je crie :

– Monsieur, vous me proposez un ignoble marché.

– Libre à vous, Madame, d'appeler cela un marché... libre à vous de le refuser.

D'une voix rauque, j'interroge :

– Alors...

Toujours aussi calme, et en face de lui il n'a plus qu'une femme à moitié folle, il répond :

– Je vais me retirer, Madame, puisque nous n'avons pas pu nous mettre d'accord sur mon cas de conscience.

Et comme il se dirige vers la porte, vaincue, je tombe à genoux et tendant mes mains vers lui, je

crie :

– Mon petit !

Il s'arrête, et se retournant vers moi, sans aucune pitié, il dit :

– Vous connaissez mes conditions. Je refuse encore et je sens bien que c'est la dernière fois.

– C'est impossible, impossible...

Il a compris, il ne s'en va pas, il attend, il sait bien maintenant, que pour sauver mon fils je trahirai mon mari. Et pour m'absoudre je pense qu'une découverte, si importante soit-elle, n'existe pas à côté de la vie d'un enfant.

À genoux, la tête dans mes mains, le corps envahi par une sueur d'agonie, je balbutie :

– La serviette jaune, là, sur la table, ouvrez de haut en bas, puis appuyez sur le bouton, c'est difficile. Ouvrez, regardez... faites vite... Mon Dieu, pardonnez-moi !

J'entends des pas précipités, il doit être près de la table. La serviette est ouverte, il sort les papiers, le bruit me l'indique. Ma souffrance grandit de minute en minute, j'oublie mon petit,

son rôle ne vient plus jusqu'à mes oreilles, d'autres me parlent.

Quels sont donc ces malheureux qui m'entourent ? Je vois du sang, j'entends des cris, on m'a transportée sur un champ de bataille. Voilà des soldats, les nôtres, ils gémissent, ils crient, ils sont seuls, loin de tout et de tous. Philippe ne m'avez-vous pas dit qu'il n'y aurait plus de guerre, plus de corps déchirés par la mitraille, plus de ces agonies affreuses sur les champs de bataille, Philippe, vous m'avez donc menti ?

Non., non, ce n'est pas lui le coupable, c'est toi, tu trahis, c'est toi qui livres à un inconnu, qui est sûrement un ennemi, le secret d'un Français, c'est toi qui condamnes, c'est toi qui tues.

Ceux qui sont morts en pleine jeunesse, ceux qui ont tout donné, ceux-là te maudissent, et les aveugles, les mutilés, te montreront au doigt, Monique, mauvaise poupée.

Poupée, poupée ! Ah ! que ce nom de tendresse est affreux, poupée peut-être, mais poupée française, ces papiers, l'autre ne les aura

pas.

Titubante, je me relève et regarde :

Penché sur les dossiers de Philippe, l'ennemi les lit avec une attention qui ne lui fera rien entendre, il prend des notes, il est si sûr de la victoire.

Je m'élançe, j'arrache la serviette, je veux reprendre les papiers, les notes. Une courte lutte s'engage, il est le plus fort, je tape, je mords, je crie, j'appelle : Marie, Marie, et je tombe.

VII

J'ouvre les yeux, mes paupières sont lourdes, il doit y avoir très longtemps que je dors. Où suis-je, je ne connais pas cette chambre. Sur les murs de grosses roses, exagérées par le dessinateur, les rideaux de cretonne sont pareils au papier, sur la commode des vases où des glaïeuls aux tons vifs se mélangent avec les tamaris.

Devant moi une large baie, les stores sont baissés et empêchent le soleil d'entrer, à gauche de mon lit une autre fenêtre, ouverte celle-là. Je regarde et j'aperçois la mer qui se confond avec le ciel. Où suis-je ? Mes yeux font le tour de la chambre et découvrent dans un fauteuil une femme tout de blanc habillée et que je ne connais pas.

Qui donc est-elle ?

J'ai fait un mouvement, l'inconnue se lève et

s'approche de moi. Elle me prend la main, cherche mon pouls, arrange mes oreillers et va se rasseoir. Je suis malade, très malade, et cette femme est une infirmière. Je voudrais me souvenir, et je ne puis, le vide en moi, autour de moi...

Philippe, Jacques, où sont-ils ?

Pourquoi suis-je dans cette chambre inconnue, sans un des miens, m'ont-ils abandonnée ? Je vais interroger celle qu'on a mise près de moi.

– Mademoiselle.

Ah ! comme ma voix est étrange, si faible, je ne la reconnais pas.

– Mademoiselle, où suis-je ?

L'infirmière s'est levée, elle s'approche de mon lit, me regarde, et sa physionomie banale s'éclaire.

– Vous allez mieux Madame, mais il ne faut pas vous fatiguer, le médecin a recommandé le plus grand calme.

Je répète et ma voix est impérieuse :

– Où suis-je ?

L'infirmière comprend qu'il faut céder.

– À Pontaillac, villa des Capucines, une des plus jolies villas de la côte.

– J'ai été très malade.

– Oui, Madame, il y a un mois que je suis près de vous. Mais ne parlez plus, ne cherchez pas à vous souvenir, vous vous fatigueriez et la fièvre remonterait.

Cette fois j'obéis car les forces me manquent, cette courte conversation m'a épuisée. Je ferme les yeux, j'essaie de ne plus penser, je ne puis, toute la foule des souvenirs se presse dans mon cerveau qui devait être inactif depuis de longues semaines.

Philippe ! Ce nom s'impose, mon corps a pu être malade, mon cœur est resté le même. Philippe, je vous aime comme avant... Et Jacques, mon petit... Nous étions partis tous les trois, un voyage d'amoureux avec un joli page. Je revois la route blanche, poudreuse, la Loire, le fleuve tranquille, l'eau miroitant sous le soleil et les

grèves sablonneuses. Sur les coteaux se dressent les vieux châteaux, bijoux précieux et rares, toute la Renaissance s'est donné rendez-vous. Les hautes cheminées, les tourelles, les gargouilles se découpent sur le ciel bleu. C'est là que nous avons commencé à nous comprendre, c'est là que j'ai osé parler, et si un gros camion indiscret n'était pas venu nous troubler, je crois bien que toute la Renaissance nous aurait vus nous embrasser.

Talmont, petit village blanc aux rues fleuries, Talmont, l'église qui semble suspendue au-dessus de la mer, Talmont, le cimetière où les rosiers recouvrent les tombes.

Je vois notre petite maison du retraité de la marine, Philippe travaille, je suis près de lui, nous ne nous sommes jamais tant aimés. Un départ, Philippe s'en va pour quelques jours à Paris. La tempête et puis je ne me souviens plus. Je suis fatiguée, pourtant je veux que mon cerveau travaille, je veux que le passé revive. Ah ! voilà que de nouveau tout s'éclaire, Jacques est grognon, la nuit il est malade, très malade.

Marie... un médecin... il vient, il dit que Jacques va mourir... un marché... les papiers de Philippe pour sauver mon petit... Je les donne, non... ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai, mais Jacques alors... C'est terrible de ne pas se souvenir.

– Mademoiselle ?

Cette fois ma voix est forte, c'est presque un cri. L'infirmière se dresse et s'approche de moi.

– Madame, calmez-vous, ne vous agitez pas ainsi. Je suis sûre que vous cherchez à vous rappeler tout ce qui vous a fait du mal. La fièvre va revenir, le délire aussi et cela vous épuise. Chère Madame, fermez les yeux et essayez de dormir.

Je repousse les mains qui veulent prendre les miennes et j'essaie de me soulever sur mes oreillers. Je veux sonner, appeler, cette femme au visage paisible ne peut comprendre mon angoisse.

– Allez me chercher mon mari, la servante, celle qui était avec nous là-bas, je veux qu'on me dise la vérité.

Avec le plus grand calme, en femme qui a l'habitude des malades, l'infirmière me répond :

– Chère Madame, Monsieur Mauriac est sorti, il reviendra dans une heure avec le médecin ; ils vous diront tout ce que vous voulez savoir, jusque-là, il faut vous reposer.

Je m'agrippe à mes draps et malgré ma faiblesse je réussis à me soulever.

– Une heure, vous ne savez pas ce que c'est...

Je veux savoir tout de suite si on l'a guéri, le sérum a-t-il agi, l'a-t-on piqué ?... et l'autre.

– Madame, je vous répète que je ne sais rien. Je suis venue il y a un mois de Bordeaux pour remplacer une de mes camarades. Vous étiez très malade, depuis quelque temps déjà, je vous ai soignée le mieux que j'ai pu, j'ai obéi aux prescriptions médicales...

Elle peut continuer à parler, je ne l'écoute plus, elle ne sait rien, que m'importe ce qu'elle raconte. Jacques... Jacques... Ah ! je devine, on ne lui a pas dit ce qui s'était passé de peur que je l'interroge... à moins qu'elle ne soit arrivée quand

tout était fini.

Mon petit, mon petit, mais qu'est-ce qu'ils en ont fait. Ce n'est pas possible qu'il ait quitté sa maman, non, on ne l'a pas mis dans la terre... on n'a pas caché pour toujours ses yeux bleus si purs et ses jolis cheveux blonds qui frisaient autour de son visage.

Jacques... j'ai pu hésiter à te sauver, ce n'est pas vrai. J'ai tout donné, tout donné, tu entends... il le fallait bien, les conditions étaient posées, j'ai accepté le marché, je l'ai... accepté. J'ai voulu te garder, malgré tout, malgré tous. Une vie, la vie de mon petit, mais on ne discute pas cette chose-là... Et pourtant... je me souviens à présent, les autres, les enfants de toutes les mères en deuil n'ont pas voulu, j'ai repris ce que j'avais donné... alors... toi, mon petit... où donc es-tu !... Ah ! je deviens folle, ou bien c'est le délire qui me reprend. Et cette femme en blanc qui me regarde de temps à autre en pensant, j'en suis certaine, que c'est l'heure de la fièvre et que je divague comme les autres jours.

Pourquoi m'a-t-on sauvée, je veux mourir, je

ne veux pas que tout à l'heure on m'apprenne, avec des ménagements, que dans le cimetière de Talmont il y a une tombe de plus. Je ne peux pas pleurer et pourtant les larmes me soulageraient.

Philippe, comme tu as dû souffrir, si, seul, il t'a fallu faire enfermer dans une de ces boîtes qu'on ne rouvre jamais le cher petit corps. Jacques... mon chéri, où es-tu ? Je ne peux plus penser, la fièvre me fait frissonner, que le mal revienne et m'emporte. Philippe, non... pour toi, j'essaierai de vivre sans lui... mais je ne pourrai pas... non, je ne pourrai pas ne plus entendre la petite voix si claire me dire : « Mamie, veux-tu qu'on joue, raconte-moi une histoire, celle du gros ogre qui fut si bon. Chante la chanson de la mer, tu sais le petit marin qui s'en va tout seul sur son bateau, Mamie... Mamie...

Philippe va revenir, il vaut mieux qu'il n'entre pas. Je suis fatiguée, s'il me dit l'horrible vérité, je ne pourrai m'empêcher de lui crier que c'est sa science, la superbe découverte qui a tué mon enfant. Et je la hais cette science, je la hais, elle m'a tout pris, mon mari, puis mon petit Jacques...

Jacques...

Je crie, c'est malgré moi, et au pied de mon lit l'infirmière me regarde désolée. Le délire, la fièvre, recommencent, elle n'en aura jamais fini avec cette malade.

Elle se trompe, mon cerveau pense, se souvient et souffre. Je me rends compte de toutes choses, mais la douleur anéantit mes forces morales et physiques, je ne suis plus rien qu'une pauvre maman qui ne pourra vivre sans son enfant.

Résignation, courage, des mots... pour moi ils n'ont aucun sens. J'ai mal à en mourir, j'ai mal...

– Mademoiselle, je suis fatiguée... je vais dormir... personne ne doit entrer... personne, vous me comprenez ?

Ma voix est tremblante et mes mains se dressent pour repousser ceux qui voudraient venir. Je répète :

– Personne, personne.

L'infirmière ne discute pas, il ne faut jamais contrarier une malade, je ferme les yeux mais je

la guette, et comme j'ai l'air calmé, elle quitte la chambre.

Enfin je suis seule, on ne surveille plus mes gestes, mes cris, mes larmes. Je peux pleurer, sans qu'on me juge folle !

Et lourdes, chaudes, douloureuses, les larmes envahissent mon visage.

Des pas légers (on croit que je dors) s'approchent de la porte de ma chambre, une main frôle, cherche, il doit faire sombre de l'autre côté. Le bouton est enfin trouvé, je ne pourrai pas dissimuler mes larmes. L'infirmière dira faiblesse et expliquera au médecin cette défaillance.

La porte s'ouvre si doucement qu'il faut que mon oreille soit bien attentive pour l'entendre, la porte est à droite de mon lit, mes yeux clos feront croire que je dors. Qu'elle comprenne donc cette infirmière qu'il y a des douleurs qui ne veulent pas de témoin. Les pas se sont arrêtés près de mon lit, j'ai l'impression qu'on m'observe. Malgré moi je continue à pleurer alors que je voudrais tant cacher ma peine à une étrangère qui ne peut la comprendre.

Une main se pose sur mes doigts et j'entends la petite voix que je croyais ne plus jamais entendre.

– Mamie, tu as donc encore du bobo que tu pleures ?

Suis-je folle, est-ce le délire qui me reprend. Non, mes yeux bien ouverts voient mon petit, mon beau petit, mes mains tremblantes ont saisi les siennes, c'est lui qui est là, lui, bien vivant. J'en suis sûre, ce n'est pas un rêve.

– Parle, Jacques, dis-moi, c'est toi, tu es venu voir Mamie. Embrasse-la, serre-la fort, elle a si peur que tu t'en ailles et que tu ne sois qu'une ombre venue du paradis. Mais parle, parle, on dirait que tu as peur.

Le petit visage se crispe, et dans les yeux si purs il y a des larmes.

– Mamie, tais-toi, si on t'entend, je serai puni car la dame blanche m'a défendu de venir. Demain on me permettra de t'embrasser longtemps, c'est promis, tu sais.

Et plus vite qu'il n'est venu, petit Jacques se

sauve.

Douleur... joie... mon cœur a bien du mal à supporter la joie, il s'arrête, il bat si doucement que mes mains n'ont même plus la force de se soulever... je suis heureuse... heureuse... mais ce bonheur, quel en est le prix ?

VIII

Ma chambre est envahie par le soleil, un soleil triomphant de toutes les ombres. L'infirmière a traîné ma chaise longue sur la terrasse et je suis éblouie. Devant moi, autour de moi, la mer, une étendue bleue qui bouge à peine, au-dessus, le ciel sans nuages. Un beau jour d'été, une nature en fête, un temps qui doit guérir tous les malades.

Je ne suis plus malade, le médecin m'a dit au revoir, j'ai la permission de recevoir, demain j'irai me promener. Une fièvre cérébrale a failli m'emporter, la mort m'a frôlée, il m'en reste une lassitude que je ne puis vaincre. Je reviens d'un grand voyage, j'en reviens si fatiguée, si différente que je ne reconnais plus les choses et les gens qui m'entourent.

Transportée de Talmont à Pontailac, dans la villa de marraine, soignée avec dévouement et tendresse, je devrais n'éprouver que de la

reconnaissance et j'en veux, je crois, à ceux qui m'ont empêchée de mourir. La vie que j'aimais tant, me fait peur, l'avenir, je m'imagine qu'il sera terrible !

Maman est arrivée, son gendre lui a « permis » de venir, je l'attends. Je serai contente de la revoir, mais je sais d'avance ce qu'elle me dira. Ce voyage était une folie, ma maladie en est la conséquence, tout sera de la faute de Philippe, et je suis chez marraine, marraine qu'elle n'aime guère, un grief de plus !

C'est triste d'être malheureux quand autour de vous tout vous invite à la joie.

Bâtie sur un coin de la côte qui s'avance dans la mer, cette villa a été si habilement construite que de ma terrasse je ne vois ni route, ni maison, rien que la mer. Je puis presque croire que je suis en bateau. Si un bateau pouvait m'emmener dans un pays nouveau où je ne me souviendrais plus !

Un rire, une voix gaie, tapage, bruit ; c'est maman. Je vois la réception : Philippe est correct, Jacques délicieux, il adore cette grand-mère qui vient toujours les mains vides.

La porte s'ouvre, et charmante encore, bien qu'elle ait près de cinquante ans, maman paraît très élégante dans une robe de jeune fille.

– Ma chérie, enfin on me permet de te voir. La chose est incroyable, mais pour venir embrasser ma fille il faut que je demande à M. Mauriac, ton mari, la permission. C'est insensé !

Discuter avec maman, inutile, et quand il s'agit de son gendre la discussion ne se termine jamais.

– Embrasse-moi, puis mets-toi là, près de la chaise longue, cela me fait plaisir de te revoir.

Une minute d'émotion, dans les jolis yeux gris un peu travaillés il y a de toutes petites larmes. Je dois être très changée, mais les larmes sont choses défendues, elles enlaidissent, vieillissent, elles abîment le teint dû à de bons fards : les larmes disparaissent. Je reçois un baiser qui doit laisser sur ma joue pâle une petite marque rouge.

– Moi aussi je suis contente d'être près de toi, mais, ma petite Monique, je veux que tu saches que j'ai beaucoup souffert depuis deux mois.

Quel été il m'a fait passer, quel été, j'ai cru que je devenais folle ! Ce départ mystérieux, ce Monsieur qui interdit à ma fille, mon unique enfant, de me dire où elle va. Ah ! cela lui a bien réussi. Tu es tombée malade dans un pays de sauvages, dans un pays où tu n'avais même pas un lit convenable, il paraît que tu couchais dans une grange, et, qu'il te faisait travailler comme un de ses élèves. Ah ! ma petite fille, si j'avais su qu'un savant est toujours plus ou moins toqué, je ne t'aurais pas donnée à un de ces messieurs-là.

L'orage étant, je crois, à peu près passé, je demande gentiment :

– Qu'es-tu devenue pendant ces deux mois ?

– Ah ! ne m'en parle pas, un été perdu, gâché. J'apprends ta maladie, je télégraphie que je pars, on me répond qu'on te transporte chez ta marraine avec laquelle je suis presque brouillée.

– Mais Marraine n'est pas ici, elle voyage avec son mari dans le nord de l'Europe.

– Je sais, mais cela n'empêche pas que cette villa est à elle, et que je suis forcée d'y venir.

– Forcée, maman !...

– Je répète forcée, puisque je veux te voir et que tu ne peux sortir. Ta marraine n’a jamais été correcte avec moi, une visite par an avec son air de princesse ennuyée.

– Elle ne peut pas en changer.

– Parfaitement, je l’ai vue chez toi jouant avec Jacques, elle était toute différente. J’ai conclu qu’en venant me voir elle faisait une corvée, et j’ai cessé de l’inviter.

Pauvre marraine, ce qu’elle a dû être contente ! (Réflexion faite à voix basse.)

– Maintenant que je suis venue chez elle, les relations sont reprises, et quand tu lui écriras tu lui parleras de la reconnaissance de ta mère. Elle t’a ouvert sa maison alors qu’on te croyait atteinte d’une de ces maladies contagieuses qui font reculer les plus braves. Encéphalite, typhus. Je sais, bien que M. Mauriac, ton mari, ne me l’ait pas dit, tout ce qu’on a craint. Ah ! je n’ai pas vécu pendant ces deux mois. Les nuits surtout étaient affreuses, je ne dormais plus. Mon docteur

a voulu me faire changer d'air, je suis partie pour Deauville, j'y avais tous mes amis : eux comprenaient mes angoisses et s'efforçaient de me distraire. Ils ne me quittaient pas, ils m'entraînaient aux bains, aux courses, au casino, mais je ne me suis pas amusée comme les autres années. Ah ! tu as été malade à une bien mauvaise époque, et puis nous avons eu très mauvais temps.

Je souris heureuse de retrouver maman telle que je l'ai laissée. Elle n'a pas changé, aucun souci, aucun souvenir. La vie lui a été douce, la mort de mon père, survenue deux ans après ma naissance, un incident. Beauté et fortune suffisaient à son bonheur, une âme qui savait se contenter de ce qu'elle avait. C'est la sagesse : j'ai voulu monter, m'élever... et je suis tombée si bas que jamais je ne pourrai retrouver la paix.

Maman parle, que de choses elle me raconte, tout l'amuse, à Royan, comme à Deauville, elle a des amis. À quatre heures on vient la chercher pour aller manger des crevettes dans un petit restaurant bâti sur la falaise, les tables sont au

bord du gouffre, c'est imprudent, mais les crevettes et la vue valent qu'on se dérange.

À quatre heures, Marie, la vieille servante que nous avons à Talmont, sera là. J'ai voulu la voir. Philippe lui a écrit, elle vient aujourd'hui. Avec quelle angoisse j'attends cette visite. Elle seule était là, elle seule est restée près de moi jusqu'à l'arrivée de Philippe, par elle je saurai tout ce qui s'est passé, tout...

– Alors, Monique, c'est convenu.

Qu'est-ce qui est convenu, j'étais si loin du petit restaurant où l'on mange des crevettes au bord de la mer. Il faut que j'avoue mon inattention.

– Répète maman, depuis ma maladie je n'entends pas très bien.

C'est un gentil mensonge.

– Distracte, comme tu l'as toujours été, ton père était ainsi, il revenait d'un voyage dans la lune chaque fois que je lui demandais une réponse précise. Je répète, je te disais que demain je viendrai te chercher, nous irons en auto, très

doucement, faire une petite promenade. Tu n'es plus malade, il faut que tu reprennes une vie active. La chaise longue, la terrasse, aucune visite : je mourrais s'il me fallait subir pendant quelques jours cette existence. Et en se levant, heureuse de s'échapper, maman conclut : à demain.

– Je ne sais pas, je ne puis te promettre, il faut en parler à Philippe.

Ma réponse est maladroite, maman se fâche.

– Philippe, Philippe, j'en ai assez : tu es ma fille avant d'être sa femme et j'ai autant que lui des droits sur toi. Je veux, tu m'entends, t'avoir à moi toute seule, ici, je suis épiée, surveillée. Il a eu le tact de ne pas assister à ma visite, mais je le sens en bas et je suis sûre qu'il regarde à chaque instant sa montre afin de voir si je ne reste pas trop longtemps. Il m'a recommandé, avec son air de savant, de ne pas te fatiguer : défense de te parler de ta maladie et de celle de Jacques que j'ai apprise en arrivant ici. Défense ! Est-ce que Monsieur Mauriac, ton mari, a quelque chose à me défendre ?

Je suis désolée de cet incident, maman parle très fort, si Philippe est dans le jardin il doit l'entendre.

– Maman, je t'en prie, ne dis pas toutes ces méchantes choses, Philippe est un bon gendre, il t'aime beaucoup.

– Ne me parle pas de l'affection que ton mari a pour moi, je suis fixée depuis longtemps, mais il n'a pas le droit de m'enlever ma fille, et je le lui dirai.

– Ne lui dis rien du tout, c'est convenu ; viens me chercher demain, si je ne suis pas fatiguée, j'irai.

– Alors pourquoi toutes ces histoires, il eut été plus simple d'accepter tout de suite.

Maman a raison, avec elle il ne faut rien compliquer. Elle s'en va souriante et je suis certaine qu'avec son gendre, elle sera parfaitement correcte. Elle a beau s'en défendre, Philippe avec son air de savant, ou peut-être à cause de cet air, lui en impose : en son absence elle se fâche, mais quand il est là, elle sourit.

Maman, votre bavardage était doux à entendre, votre figure de femme heureuse, vos yeux si naïfs, malgré vos cinquante ans, sont bons à regarder. Maman, bien que j'aie été la petite fille toujours en pension, la petite fille qui n'a pas près de vous ses souvenirs, maman je vous aime beaucoup et comme je voudrais que vous soyiez une maman, un peu vieille, qui me prendrait dans ses bras pour me consoler d'un chagrin que je ne lui dirais pas...

– Monique, comment vous sentez-vous ? Marie est en bas, pouvez-vous la recevoir. Je crains que vous ne soyez déjà fatiguée.

Marie, le nom seul me fait tressaillir. Philippe me regarde attentivement, il a des yeux tristes, des yeux que je n'aime pas lui voir. Maman a dû lui dire que j'étais très changée et qu'on me soignait mal. Elle a un certain plaisir à laisser derrière elle de l'inquiétude.

Je m'efforce de sourire, je veux qu'il me croie gaie, heureuse d'être guérie.

– Mais Philippe, je ne suis plus qu'une paresseuse, c'est très différent. Demain je sortirai

et la semaine prochaine j'irai à la plage avec Jacques. Envoyez-moi Marie et allez vous promener, il fait si beau. Les jours d'été, mon Philippe, sont les meilleurs à vivre.

Le voilà rassuré, son visage s'éclaire, il me prend dans ses bras et me serre avec une tendresse passionnée.

– Tous les jours sont beaux puisque je vous ai gardée.

Il me quitte sur ces paroles, il me quitte avec regret, je le sens, il eût voulu rester et que Marie revînt un autre jour. Je ne veux plus attendre, je veux savoir ; ma guérison, la vraie, c'est peut-être cette femme qui me l'apporte.

Je ferme les yeux, je me recueille, je serai forte, précise, il faut éclairer ce mystère devenu un cauchemar qui ne me quitte plus.

Marie entre, elle marche sur la pointe des pieds comme si j'étais encore une grande malade, Philippe a dû lui faire des recommandations auxquelles elle n'aura rien compris. La revoir, c'est tout le passé qui ressuscite.

Je tends une main maigre, diaphane, malgré ma volonté cette main tremble, je dis d'une voix sourde comme si je craignais qu'on ne m'entendît :

– Marie, vous êtes bonne d'être venue, je vous ai demandé de faire ce petit voyage, car avant de partir je voulais vous remercier... Monsieur Mauriac m'a dit votre dévouement et...

La vieille femme m'interrompt, je sens que son cœur qui, comme elle m'expliquait à Talmont, chavire facilement, est tout chaviré.

– Madame, ma pauvre dame, j'ai tant regretté de ne pouvoir faire plus. On vous a emmenée et les infirmières ça soigne mieux qu'une vieille comme moi. Mais j'ai pensé à vous tous les jours et toutes les nuits, je peux dire. On a passé ensemble de si mauvais moments que ça ne s'oublie jamais.

Marie baisse la tête toute confuse, son vieux visage ridé, plein de petits chemins, disait Jacques, est rouge comme si le soleil couchant l'éclairait. Je devine, Philippe a dû lui défendre de me parler de ma maladie, c'est le mot d'ordre :

deux mois j'ai divagué et Talmont et la nuit sinistre ont été les cauchemars de toutes mes heures. J'aurai du mal à savoir la vérité, cette femme est bonne, si on lui a dit que certaines choses pouvaient me fatiguer, elle ne m'en parlera pas...

– Marie, asseyez-vous tout près de ma chaise longue, que je vous voie bien, enlevez vos gants et votre manteau qui doit être chaud. Vous avez fait toilette pour venir me voir.

Le visage qui ne sait pas dissimuler se rassérène, la phrase imprudente, jaillie d'un cœur qui a souffert et qui se souvient, ne m'a pas fait mal, je n'y ai attaché aucune importance.

Tout en enlevant gants et manteau elle me répond :

– Ah ! ma chère dame, rien n'est trop beau pour vous faire visite, ce sont mes affaires d'hiver, celles que je mets pour les processions. J'ai sorti tout du poivre hier, car avec les mites on n'est jamais tranquille. Alors ça commence à aller mieux. Ah ! vous avez changé, mais on vous retrouve bien ; pourtant vous n'avez plus l'air de

toujours rire, l'air que vous aviez en arrivant là-bas.

Là-bas, c'est Talmont, le petit village aux rues fleuries, le petit village perdu au milieu de la mer d'où on m'a emmenée mourante.

– J'ai été très malade.

– Ah ! ma pauvre dame, je m'en souviens, je vous assure. Vivrais-je cent ans que jamais je n'oublierai la nuit et le jour passés près de vous en attendant le retour de M. Mauriac.

Marie ne se souvient plus des recommandations que Philippe lui a faites, Marie est toute prête à parler d'un passé qui a bouleversé son existence paisible. Je suis faible, la certitude de savoir m'épouvante, une sueur d'angoisse m'envahit, il me semble que je n'aurai pas la force de l'interroger. Mes mains se crispent et saisissent les bras de la chaise-longue, je me raccroche où je peux, tout tourne autour de moi ; pourtant je réussis à dire :

– Je vous ai donné bien de la peine, et il y a longtemps que je voulais vous remercier.

– Ah, ma chère dame, ne parlez pas de peine. J’aurais tant voulu faire plus, mais je ne savais rien, jamais chez nous on n’avait vu une maladie pareille. Heureusement que nous avons le docteur, le vilain monsieur de Jacques, qu’est-ce qu’on serait devenu sans lui. Vous ne seriez pas là à cette heure, ni le petit non plus.

Je ferme les yeux, je voudrais être sourde afin de ne pas entendre l’éloge de cet homme que je crois avoir le droit de haïr. Mais je veux savoir, je le veux.

D’une voix faible, je demande :

– Alors, il a été bon, racontez-moi ce qui s’est passé, je ne me souviens plus très bien. La maladie, la fièvre m’ont enlevé la mémoire.

Marie se redresse, elle est bavarde, et puis elle a dû raconter cette histoire vécue tant de fois qu’elle n’est pas embarrassée pour la répéter.

– Ma chère dame, ç’a été une chose terrible, j’ai encore froid quand j’y pense. Vous vous souvenez de la tempête et Jacques qui étouffait à cause de cette maladie des petits qui les emporte

sans qu'on sache comment. Le médecin arrive, vous vous rappelez, il promet de le sauver par des piqûres, une de ces nouvelles choses qu'on n'apprend pas à l'école. Il est là, avec son visage qu'on n'aimait guère, un vilain visage, il demande de l'eau chaude, vous m'envoyez en bas. J'y reste pas longtemps, vous criez, vous m'appellez avec une voix qui est plus forte que la tempête, une voix qui me paralyse. J'ai les jambes cassées, je monte avec peine et je vous trouve par terre, quasi morte. Le docteur à ce moment-là ne s'occupait pas de vous, avec une grande aiguille il piquait le petit qui criait, étouffait, râlait. J'ai cru qu'on m'avait transportée en enfer, je n'ai été bonne à rien.

Le docteur lui, n'avait pas perdu la tête, quand il a eu fini avec Jacques il vous a ramassée, on vous a couchée, et nous avons essayé de vous faire revenir de je ne sais pas où. Ça a été long, vous étiez aussi froide que quelqu'un qui vient de passer, et enfin quand vous vous êtes décidée à revenir sur la terre, vos yeux ne reconnaissaient plus personne. Vous poussiez des cris affreux, le docteur m'a dit : « c'est le délire », une maladie

que je ne connaissais pas, et ça a duré, vous ne vouliez pas vous taire, rien ne vous calmait. On ne pouvait pas vous laisser une minute, vous n'aviez plus votre bon sens, c'était affreux. Alors pour vous garder on s'est relayé, le docteur et moi, il ne vous a guère quittée jusqu'au retour de M. Mauriac. Ah ! on peut dire que malgré sa vilaine figure, il a été très bon.

Soulevée sur ma chaise-longue, suspendue aux lèvres de cette femme, je demande :

– Marie, dites-moi, quand je criais ainsi compreniez-vous ce que je voulais... est-ce que je ne réclamaï pas quelque chose, quelqu'un...

– Ma chère dame, c'était toujours le même refrain. Les papiers, les papiers. Et puis vous appeliez Philippe, Philippe, des heures entières. Vous parliez aussi de la guerre, des soldats, et puis vous recommenciez à dire : les papiers, Philippe. Le docteur et moi nous ne comprenions pas, mais Monsieur nous a expliqué que cela se rapportait à une des dernières conversations qu'il avait eues avec vous.

Je saisis les mains rouges, ridées, ces mains de

travailleuse :

– Marie, quand vous êtes entrée dans la chambre et que j'étais par terre, sans connaissance, n'avez-vous rien remarqué... d'anormal.

Le vieux visage est tout effrayé, je me suis trahie, j'ai peur de ne plus rien savoir, mon geste, ma voix crient mon inquiétude. Je lâche les mains et regardant la mer, j'ajoute, jouant l'indifférence :

– La pièce devait être en désordre. Je me souviens que le docteur m'avait réclamé du papier, un stylo, ce qu'il fallait pour faire une ordonnance et comme, moi aussi, j'avais perdu la tête, ne pouvant rien trouver j'avais ouvert la serviette de Monsieur, une grande serviette en cuir jaune...

C'est malgré moi, mais il faut que je regarde cette femme, que je lise la vérité sur son visage : j'ajoute avec difficulté :

– Et les dossiers, de grandes feuilles de papier bleu, devaient être étalés sur la table, pêle-mêle.

Vous rappelez-vous, Marie ?

– Ah ! oui je me rappelle. Ils étaient sur la table les papiers bleus et je me rappelle aussi avec quel soin M. le Docteur les a rangés. C'était donc ces papiers-là que vous réclamiez ! Si on avait su, ma pauvre chère dame, on vous les aurait donnés et peut-être bien que vous n'auriez pas été si malade. Mais le docteur et moi on ne pouvait savoir ce qui se passait dans votre tête. C'était le délire, c'est tout dire, paraît-il.

C'est fini, je sais, le doute n'est plus possible, j'ai donné ce que Philippe m'avait confié, je l'ai trompé, j'ai trahi. Voilà la vérité.

Marie continue à parler, elle me raconte que le docteur n'a pu me soigner que deux jours, dès le retour de M. Mauriac il est parti appelé près d'un des siens gravement malade. C'est normal, le coup réussi, le malfaiteur disparaît.

Je n'ai plus la force de répondre, il me semble que le soleil tout d'un coup s'en est allé, l'ombre m'entoure. J'ai froid jusqu'au cœur.

La vieille femme s'aperçoit de ma fatigue, elle

pense que sa visite a assez duré, avec des gestes lents elle remet son manteau, ses gants, puis, debout, près de ma chaise-longue, embarrassée, elle reste là. Que désire-t-elle, je ne sais que lui offrir, enfin elle se décide à parler.

– Madame, je voudrais vous demander la permission de vous dire au revoir, et de vous embrasser. J’ai eu avec vous de la peine, vous avez été ma malade, je vous ai bien aimée et je ne vous reverrai peut-être jamais, je suis vieille, je ne sais quand le bon Dieu me prendra.

Je tends mon visage, je murmure merci, et j’ai honte de voir que dans les yeux de cette femme il y a des larmes.

Elle m’a aimée... si elle savait !

IX

Après la visite de Marie, deux jours de fièvre. Philippe accuse sa belle-mère de m'avoir fatiguée et ne permet plus à personne de m'approcher. L'infirmière est partie, c'est lui qui me surveille, qui me soigne, je ne suis jamais seule, c'est terrible !

Aujourd'hui je fais ma première sortie, Philippe m'emmène en forêt, une forêt toute proche, où j'essaierai de faire quelques pas.

Enveloppée dans un manteau de laine blanche, je suis si pâle que j'ai l'air d'être prête à partir pour le grand voyage, et, mon Dieu, pardonnez-moi, je crois que ce serait la meilleure solution. Je ne pourrai vivre auprès de Philippe en lui cachant toutes mes pensées, je ne pourrai à chaque heure composer mon visage, afin qu'il ne s'aperçoive pas de ma peine. Depuis deux jours, malgré ma fièvre, j'ai pu mentir et expliquer

pourquoi, si souvent, il y a des larmes dans mes yeux : faiblesse, nervosité, mais si je guéris, si mes forces physiques reviennent, qu'inventerai-je. Mensonge sur mensonge, comédie pour éviter le drame ; voilà mon avenir.

Des pas précipités, des pas joyeux, c'est lui, il ouvre la porte, et la chambre s'emplit de lumière.

– Ma chérie, l'auto est en bas, tout est prêt, nous partons seuls, je suis heureux de vous emporter.

Et avant que j'aie fait un mouvement deux bras m'enlèvent. Je me blottis comme autrefois contre cette poitrine, je suis bien, si je pouvais oublier.

– Là, vous êtes installée confortablement, à côté de vous, votre mari surveillera votre cher petit visage, et dès que vous vous sentirez un peu fatiguée, Madame, nous nous arrêterons. Regardez le beau temps, le chaud soleil, vous serez tout à fait guérie quand nous reviendrons.

Je réussis à sourire, nous partons.

Aujourd'hui, Philippe est un chauffeur très

prudent, il va doucement, il évite les secousses, il promène un objet qu'il sait fragile. Nous entrons dans la forêt, le grand air m'étourdit et me fait du bien ; odeur des pins, brise marine, c'est bon à respirer.

– Monique, nous laissons la voiture et nous allons prendre ce petit sentier qui nous conduira à la mer. C'est un coin charmant que j'ai découvert avec Jacques, alors que vous étiez si malade, et qu'il fallait occuper ce gamin qui vous réclamait à chaque instant.

Un bras qui est un soutien se glisse sous le mien, je me laisse conduire. Après les pins, les yeuses, inclinés par les vents du large du côté de la terre ; la mer est proche. Elle paraît derrière cette végétation sombre, voilà les falaises, percées de failles et d'anfractuosités, et puis, tout à coup, devant soi, le large, l'immensité !

Un arbre tombé nous sert de banc, les yeuses nous préservent du soleil et la brise est si douce qu'elle semble vous caresser. Nous nous asseyons, je suis émue, Philippe n'est que tendresse.

– Ma chérie, c’est bon de vous voir là. Je suis ridicule, mais l’homme le plus sérieux a des faiblesses, et ma faiblesse c’est vous. Votre précieuse petite personne m’est si chère. Avant que vous soyez malade, je vous aimais déjà passionnément, mais je vous aimais avec sécurité, vous êtes beaucoup plus jeune que moi, votre santé était superbe, je ne pouvais m’imaginer que la maladie rôdait autour de vous. J’ai failli vous perdre Monique, et j’en reste affreusement inquiet ; la vie sans vous... ce serait affreux !

Je proteste, je ne suis plus jalouse et ce grand amour maintenant me fait peur.

– Philippe, votre travail, votre science, le bien que vous avez fait et que vous ferez encore, tout cela doit passer avant moi.

– Ma chérie, je ne sais ce que je serais devenu si je vous avais perdu, mais il me semble que vous auriez emporté non seulement mon cœur, mais mon intelligence, mon désir, pourtant si impérieux, de soulager toutes les souffrances. Vous êtes ma femme, ma compagne, celle que j’ai choisie, celle qui a voulu être mon associée.

Rappelez-vous les jours passés à Talmont, les jours qui ont précédé votre maladie, avec quelle tendresse vous avez réclamé la place qui vous appartenait et que je n'avais donnée à personne. Rappelez-vous nos heures de travail dans la petite salle à manger dont les fenêtres s'ouvraient sur des fleurs, rappelez-vous qu'entre deux calculs nous échangeons un regard, un sourire, qui valaient les meilleurs baisers. Ah ! quelle union était la nôtre, nous n'avions vraiment qu'une âme.

Philippe a passé son bras autour de mes épaules, il m'attire à lui et je trouve que c'est très doux de m'appuyer contre son cœur. Je murmure, un peu grisée, par le grand air et les tendres paroles :

– Parlez encore, dites-moi de ces choses qui font tout oublier.

– Oui, ma chérie, il faut tout oublier : les mauvais jours, la souffrance qui vous a laissé une lassitude contre laquelle vous luttez mal. Depuis que j'ai remplacé l'infirmière, j'ai surpris sur votre petit visage, dans vos yeux, des expressions

qui m'inquiètent : parfois vous avez l'air triste, désespéré, et à d'autres moments quelque chose vous tourmente, vous affole, vous demandez secours à n'importe qui. Ma chérie, vous n'êtes plus malade. Avant d'être un vilain savant qui passe sa vie dans un laboratoire, j'ai été médecin, j'ai soigné, et je puis dire avec toute ma conscience que votre état physique ne m'inspire plus aucune inquiétude. La maladie de Jacques, très exagérée, je crois, la nuit terrible que vous avez passée ont ébranlé votre équilibre et fatigué votre cœur, maintenant, tout est fini, ce n'est plus qu'une question de jours.

Je répète lentement :

– Tout est fini...

Et puis je ne sais que dire, je ne veux pas penser, je suis là, près de lui, heureuse, il ne sait rien, il croit seulement que je m'inquiète de ma santé.

Gaiement, Philippe reprend :

– Avec quelle voix grave vous venez de répéter mes paroles, mais oui, ma chérie, tout est

fini, il faut croire que les mauvais jours sont terminés... Dès que vous serez plus forte nous reprendrons le chemin du retour. Je voudrais vous ramener en auto, refaire avec vous ce voyage dont j'ai gardé un tel souvenir. Vous souvenez-vous des châteaux qui nous regardaient et de la Loire, si calme, qui nous prodiguait ses sourires.

D'une voix claire, joyeuse, d'une voix que je n'ai pas entendue depuis des semaines, je m'écrie :

– Et du gros camion qui a failli nous écraser quand vous avez voulu, devant un superbe château renaissance, essayer de m'embrasser.

– Et notre petit page qui dormait entre nous deux.

– Et toutes les roses fleuries, et le ciel bleu et la grande route blanche, ah ! comme il faisait beau !

Maintenant je suis dans les bras de Philippe, il me serre contre lui, son visage est si près du mien que c'est presque à voix basse qu'il parle.

– Ma chérie, ma petite joie retrouvée, nous

ferons encore de semblables voyages, et nous serons heureux comme nous l'avons été parce que nous emporterons avec nous le même bagage : notre affection, notre amour qui ne se terminera qu'avec notre vie.

Grisée, je répète :

– Notre amour !

Et nous laissons nos cœurs battre si près l'un de l'autre qu'ils ne peuvent rien se cacher. J'ai fermé les yeux pour me recueillir et ne penser qu'à Philippe.

Alanguie, mystérieuse, au bas de la falaise, la mer murmure, la brise agite les yeuses, tout nous berce et nous console...

Hélas, le passé n'est pas mort, il faut si peu de chose pour qu'il ressuscite et qu'il me rappelle que je n'ai plus droit au bonheur. Le remords est là, il me guette, je suis maintenant sa proie. La mer peut continuer sa chanson, les yeuses se laisser bercer par la brise, un geste, un mot, il n'en faut pas plus pour que je me souviene.

Philippe reprend :

– À Paris, nous travaillerons ensemble comme nous l’avons fait à Talmont, nous ne nous quitterons plus, et j’ai déjà choisi votre place dans le laboratoire, non pas à côté de moi, mais en face, afin que je puisse voir votre visage. Vous mettrez une blouse blanche comme les élèves, et c’est vous qui serez, Madame, la gardienne de tous nos secrets.

Je me redresse, je quitte brusquement les bras où j’étais si bien et, pour expliquer ce mouvement de révolte dont je n’ai pas été maîtresse, je dis :

– Philippe, je crois que le temps se rafraîchit, il me semble que j’ai froid.

Mon cher mari s’inquiète.

– Quelle mauvaise infirmière je suis, j’avais oublié que c’est votre première sortie. Vite, regagnons l’auto, et dans un hôtel que je connais nous allons goûter.

Nous quittons la falaise, nous reprenons le petit sentier, je suis très lasse ; tout à l’heure je me croyais guérie, et voilà que mon mal m’a

repris. Je m'accroche à Philippe, si je pouvais lui dire ma souffrance elle serait moins douloureuse, mais lui, lui ne doit pas savoir, ne jamais se douter. Il m'aime trop, je mourrais de honte s'il savait ce que j'ai fait. Mon excuse, si j'en ai une, c'était l'affolement, mais il a dit tout à l'heure que la maladie de Jacques avait été exagérée. Alors j'ai trahi mon mari pour une exagération !

Avec le même soin, en mettant de la tendresse dans chaque geste, Philippe m'installe de nouveau.

Nous repartons à travers la forêt, devant nous des dunes où une végétation sombre a poussé, elles se succèdent les unes aux autres à perte de vue, elles ont l'air de vous barrer le chemin, de vous interdire l'entrée de ces montagnes de sable séparées par des gorges profondes où poussent les jeunes pins et l'immortelle au parfum pénétrant. La route nous conduit à une petite ville construite au milieu d'un parc. Nous quittons la voiture et nous entrons dans une maison de bien simple apparence. Nous traversons un couloir et voilà le jardin qui donne sur la falaise, une

terrasse domine la mer, à gauche une plage où les enfants jouent. L'endroit est charmant et nous y sommes seuls.

J'ai faim. Philippe s'empresse. J'ai honte d'être si choyée, si aimée.

– Buvez votre thé bien chaud, les couleurs reviennent, vous êtes mieux. J'ai eu peur tout à l'heure, vous aviez repris votre mauvais visage, celui que je veux oublier. Nous allons goûter sérieusement, il faut prendre des forces pour nos grands travaux de cet hiver, encore cette tartine, vous la mangerez bien. Souriez un peu et faites-moi entendre votre voix claire, si jeune, si gaie. Là-haut, sous les yeuses, je l'ai entendue de nouveau. Depuis des jours elle s'était tue, j'avais peur que la maladie ne l'ait changée, mais je l'ai retrouvée telle qu'elle était, et elle a remué en moi des tas de souvenirs. Monique, vous ne mangez plus, vous êtes émue, quelle sensitive !

Voyons, je veux vous distraire, vous faire rire, voulez-vous que je vous raconte la dernière histoire de ma belle-mère. Vous souriez, finissez votre tartine, c'est parfait.

Ce matin je travaillais, on toque, entrez : ma belle-mère en toilette blanche, merveilleusement fardée, trente ans pour les myopes ; en résumé, charmante, chapeau en bataille, attitude menaçante :

– Monsieur, je viens voir quand j’aurai le droit de me promener avec ma fille.

– Bonjour, chère Madame, prenez donc la peine de vous asseoir, ce fauteuil est excellent.

Visage fermé, aucun sourire, elle s’assied :

– Je répète, reprend-elle, quand aurai-je le droit de me promener avec ma fille ?

Très aimable, je répons :

– De droit, chère Madame, il n’en est pas question ; Monique se promènera avec vous dès qu’elle pourra se promener.

La réponse manque de franchise, mais je voulais éviter une scène ; elle se lève, furieuse.

– Expliquons-nous, Monsieur, cette comédie a assez duré. Depuis son mariage, ma pauvre fille, c’est vous, ma chérie, a une vie épouvantable. Mariée par erreur, j’accepte avec un sourire, à un

mari trop âgé pour elle, elle mène à vingt ans (c'est l'âge qu'elle vous donne et dont elle bénéficie) la vie d'une vieille femme. C'est affreux, Monsieur, c'est horrible, c'est d'un égoïsme révoltant. Vous ne comprenez pas, c'est normal, les savants ne comprennent jamais rien, mais cela ne peut durer, cela ne durera pas. Votre femme, ma pauvre fille, se meurt d'ennui, Monsieur, c'est une des causes de sa maladie, et si je n'y veille pas, elle retombera malade. Est-ce une existence, je vous le demande, que celle de Monique, jamais un plaisir, une distraction, ou les rares fois où elle réussit à s'échapper de sa prison, elle ne s'occupe que d'une chose : l'heure ! Philippe sort de son laboratoire, Philippe aime à me trouver à la maison, Philippe par-ci, Philippe par-là. Vous l'avez envoûtée, Monsieur, avec votre science et vos inventions ce n'est pas difficile, ma pauvre fille est une victime. Mais comme le médecin vous le dira demain, il faut que cette vie cesse, Monique a besoin de distractions, la neurasthénie la guette et croyez mon expérience, Monsieur, il n'y a que le monde et ses plaisirs qui achèveront sa guérison. Cet

hiver je reprends ma fille et j'espère que vous ne me la disputerez pas. Vous l'avez rendue malade, moi je la guérirai.

Et, sans me dire au revoir, ma belle-mère a quitté la place, craignant peut-être aussi d'être envoûtée. Vous riez, c'est un succès dont ma belle-mère ne se doute pas.

– Pauvre maman, je suis certaine qu'elle croit ce qu'elle dit, pour elle une vie sans plaisir est une vie épouvantable, elle aime le monde passionnément. Si je ne vous avais pas rencontré, si j'avais fait un mariage de raison, j'aurais peut-être mené la même vie qu'elle, c'est parce que j'ai vécu près de vous, c'est votre exemple de tous les jours qui m'a changée. J'ai voulu me rapprocher de mon mari, j'ai voulu m'élever...

À travers la table, la main de Philippe a rejoint la mienne, il la prend et la garde. Nous nous regardons, nos cœurs sont pleins d'amour et voilà qu'une fois encore j'oublie...

Le temps passe, le ciel devient rose, et doucement, avec regret, la mer se retire, découvrant les roches sombres où le varech est

resté accroché. C'est l'heure où tout se calme, où tout s'apaise.

Philippe se lève et s'appuie à la balustrade, je le rejoins. Il me montre un superbe globe d'or qui descend vers la mer.

– Ma chérie, regardez ce coucher de soleil, il y a longtemps que je n'en ai vu un si beau. Ce soir, mon vieux cœur de savant est tout rajeuni. J'admire en croyant. Il me semble qu'aujourd'hui c'est un jour de fête, nous sommes dans une grande église et la cérémonie est à peine terminée ; ne sentez-vous pas qu'autour de nous il y a encore un peu d'encens ?

D'où vient que ce soir le ciel est plus rose, plus beau, plus profond, plus mystérieux. Je devine que toutes les âmes sont émues, je sens que les choses prient, et je suis certain qu'avec ces derniers rayons Dieu envoie sur la terre un immense pardon.

Je sanglote.

– Philippe, Philippe, emmenez-moi.

X

Je suis guérie, nous partons demain, je n'ai pas voulu revenir en auto, je n'ai pas voulu refaire un voyage d'amoureux.

Avec quelle énergie j'ai refusé. Ma maladie m'a changée, je suis fantasque, nerveuse, je hais tout ce que j'aimais. Philippe pardonne et dit : neurasthénie.

Maman, qui est encore à Royan, repart avec moi, son bavardage me distrait, m'apaise. Je peux la regarder sans honte, je n'ai pas près d'elle l'impression que je la trompe, que je lui mens. Si elle savait, elle n'attacherait aucune importance à un geste qui a fait de moi la plus méprisable des femmes.

Ivre de liberté, Jacques n'est plus l'enfant timide que j'ai amené avec nous, pendant près de trois mois, soigné par une étrangère, il est devenu très indépendant. Mamie, on l'aime encore, mais

on lui préfère une journée de pêche avec des petits amis. C'est la vie, nos cœurs sont ainsi faits, dès qu'ils vieillissent ils deviennent ingrats.

Marraine est arrivée hier de son interminable voyage. Marraine a pleuré en m'embrassant. Toute confuse elle s'est excusée et a avoué qu'elle ne croyait pas me revoir. Le médecin qui me soignait, un de ses amis, lui télégraphiait chaque jour, et pendant plusieurs semaines il ne lui a pas caché la gravité de mon état. Pauvre Marraine, je n'aurais pas cru qu'elle m'aimait autant. Je lui rends sa tendresse, mais je la fuis. Elle est très clairvoyante et s'apercevrait bien vite que ce n'est pas la maladie qui m'a changée ainsi. Elle voulait passer ce dernier après-midi avec moi, bavarder sur la terrasse qui domine la mer, cœurs ouverts.

J'ai refusé, courses indispensables, visites de remerciements, tout le monde a été si bon pour moi.

J'ai menti encore une fois, l'habitude en est prise. Je veux être seule, et pour que personne ne me retrouve, j'ai pris une voiture et me voilà à la

Grande-Côte.

Une solitude immense, un désert tragique, l'océan formidable, voilà ce que j'ai devant moi.

Assise sur une dune où poussent innombrables les immortelles, le visage mouillé par l'embrun, je regarde les flots se précipiter sur une barre faite par les hommes. Rien ne doit leur résister, ils emporteraient avec autant de facilité qu'ils emportent les petits coquillages la personne assez imprudente pour s'avancer. Où irait-elle, vers quel pays lointain son corps serait-il emmené ? Mystère, et puis l'âme ne meurt pas. On m'a appris, je le crois, qu'elle est immortelle, je ne sais quand elle cesse de souffrir. Pourquoi cette idée de la mort s'impose-t-elle à ma pensée, pourquoi ? Ici, c'est le désert, l'immensité ! Le vent du large roule les sables et fait avec le bruit des vagues une étrange musique. Rien ne vous rappelle la vie, et tout vous parle de la mort. On est abandonné, perdu, seule en face de soi-même.

J'ai eu tort de venir, j'ai eu tort de fuir Morraine, là-bas, j'aurais été moins malheureuse. Ici on a le désir d'en finir avec tout ce qui est si

lourd à porter, ici le courage vous abandonne parce que sans pitié on se juge.

Je me lève, je veux quitter cette côte sauvage que je trouvais si belle et qui maintenant me fait peur, je veux voir des visages, entendre des voix humaines, ce silence est celui du tombeau.

Le sable est mou, je marche avec peine, si je trouvais une de ces fondrières dont on parlait autrefois et qui engloutissait en quelques minutes l'homme le plus solide, si je mourais, loin de tous, sans revoir Philippe, Jacques, ce serait affreux : non, je ne veux pas mourir.

La voiture est là, sans se douter de quel voyage je reviens, le chauffeur m'attend.

– C'est beau, hein Madame, dommage que la mer ne soit pas méchante !

Je répète :

– C'est beau, et nous repartons vers la forêt.

Bordée de pins, la route est charmante, les promeneurs nombreux, je leur souris tant je suis heureuse de revoir des visages.

Le désert, la solitude, quelle folie, ce n'est pas là que je trouverai l'oubli, maman a raison, le monde avec ses plaisirs doit vous étourdir. Ne plus penser, ne pas se souvenir, c'est maintenant tout ce que je souhaite.

XI

Prête, d'une élégance raffinée qui m'a obligée à passer des heures chez le couturier et la modiste, j'attends maman. Je vais montrer ma robe au thé d'une de ses amies, puis nous irons danser jusqu'au dîner.

Je mène la vie que maman aime, celle qui a été la sienne depuis des années. Je m'amuse, ah ! je m'amuse beaucoup !

Ma figure, mes toilettes, le nom que je porte, font que je suis pour les salons un ornement qu'une maîtresse de maison aime à avoir. Et cet ornement va partout où on le réclame ; nous ne sommes plus à une époque où on choisit ses relations. Anciens, nouveaux riches aux noms bizarres et aux nationalités douteuses, qu'importe, Maman m'accompagne, les méchantes langues ne peuvent rien inventer. Dommage pour les méchantes langues !

Naturellement maman est en retard, et dès que je suis à la maison je m'ennuie, je ne sais que faire. Jacques a une nouvelle gouvernante, cette femme qui n'est plus jeune et qui a beaucoup d'expérience a compris que j'étais trop mondaine pour m'occuper de mon enfant. Jacques voit Mamie matin et soir, en courant, mais finies les parties à deux, jeux, histoires, chansons. J'ai vieilli, nous ne jouons plus.

Repris par sa vie de travailleur, Philippe ne quitte pas son laboratoire : les recherches, les élèves l'ont de nouveau accaparé. C'est bien, il a oublié, les savants sont distraits, les jours de Talmont, les jours où j'étais une secrétaire consciencieuse et heureuse ! C'est si loin déjà... Je ne veux pas penser à Talmont, je veux oublier ce rêve terminé par un affreux cauchemar.

Maman tarde, je feuillette un journal de modes, je cherche la nouvelle robe que je vais me faire faire, malgré cela je m'ennuie, les souvenirs m'assaillent.

Le passé est mort, je suis une autre femme, une poupée bien habillée qui rit, danse et

s'amuse !

Voilà maman, elle est éblouissante, tout habillée de gris, charmante et heureuse de sa toilette très réussie ; son bavardage commence, les souvenirs s'enfuient.

– Vite, ma chérie, nous sommes en retard, quatre heures déjà. J'ai dû passer chez la couturière avant de venir ; elle m'avait livré ce matin une robe déformant ma silhouette. Trop d'ampleur, cela me grossissait, trop longue, j'avais l'air d'une vieille dame. Tout à refaire.

Nous partons, l'auto nous emporte, vite, vite.

Je regarde les rues encombrées, les passants, et j'écoute maman.

– La semaine est très chargée, nous n'avons plus un jour de libre, j'ai dû refuser deux places pour la générale des Français. C'est dommage, bien que l'après-midi la salle ne soit jamais élégante, nous irons à la première, grande toilette, c'est plus intéressant.

Pauvres auteurs, qui vous imaginez qu'on va au théâtre pour entendre vos pièces, quelle

désillusion si l'un de vous nous écoutait. Je demande :

– Tu mettras ta robe blanche ou ta robe noire ?

– Blanche certainement, toi tu mettras ta noire, cela fait très bien dans une loge.

Nous arrivons, maison moderne, dernier confort, pâtisseries blanches à tous les étages. Dès l'antichambre les voix, les rires nous annoncent que les salons sont pleins. Nous entrons, la maîtresse de maison, une jeune veuve affranchie de tous préjugés, se précipite vers nous.

– Mes belles amies, vous vous faites désirer, je ne vous présente personne, vous connaissez tout le monde. Madame Mauriac, vous êtes très attendue.

Un groupe de jeunes femmes m'accueillent, elles sont en train d'organiser une surprise partie pour la semaine prochaine. Une noce villageoise envahira l'hôtel d'une amie qui habite Versailles et que personne n'aura prévenue. C'est la mode ! À minuit, chahut à la porte, dans certains cas,

quand les gens dorment trop profondément, un passe-partout a raison des serrures les plus difficiles, mœurs de cambrioleur, et, vision charmante, têtes ahuries, visages bouffis, chemises de nuit, et réception peu engageante. On m'a désignée pour faire la mariée, je refuse.

– Monique, vous avez tort, vous serez délicieuse, le tulle blanc et vos cheveux blonds, une merveille !

– Monique, vous allez manquer la soirée la plus réussie de l'année. Le départ en auto, la côte de Picardie en pleine nuit, notre arrivée dans Versailles endormi, ce sont des émotions nouvelles.

– Je ne recherche pas les émotions.

Un gros monsieur, le mari d'une de ces folles jeunes femmes, me demande avec un sourire qui veut être spirituel et qui n'est qu'insolent :

– Que recherchez-vous donc, chère Madame ?

– Des gens intelligents, cher Monsieur.

La réplique vaut le sourire, mais elle met un malaise dans ce coin de salon où quand je suis

arrivée on bavardait gaiement.

Je m'en vais du côté des dames mûres qui ont les mêmes toilettes, à peu de chose près, que les jeunes femmes. À Paris, il n'y a plus de vieilles dames.

La conversation y est différente. Soucis de ménage, vie chère, crise de personnel, couturière dénichée dans un quartier excentrique et qui fait des merveilles à des prix abordables. Je m'ennuie.

Le thé nous réunit autour d'une grande table surchargée d'argenterie et de pâtisseries, nous nous servons nous-mêmes. C'est un vrai repas, et c'est peut-être le seul un peu copieux que toutes les jeunes femmes qui sont là se permettent. Il faut avant tout être minces, les robes actuelles l'exigent.

Maman rayonne, ses amies lui ont fait compliment de sa toilette avec des airs vexés qui ne trompent pas : la voilà heureuse pour toute la journée. Elle bavarde, elle dit des tas de choses inutiles, on n'entend qu'elle, mais la maîtresse de maison se repose, n'ayant pas besoin de

s'occuper de la conversation : maman, pour un salon, est une femme précieuse. Sa fille, aujourd'hui, ne joue pas bien son rôle, pourtant depuis des mois elle l'apprend, et il y a des jours où elle y est très bonne.

Silencieuse, entre deux jeunes femmes qui rient à chaque mot qu'elles disent, tout en buvant mon thé et en mangeant des sandwiches, je regarde, j'observe. Résultat de mes observations, je ne suis pas fière d'être là. Une trentaine de personnes se pressent dans ce salon et je suis certaine que la jeune veuve qui les reçoit ne les connaît guère. Relations de villes d'eaux, de dancings, d'affaires ; car la jeune veuve fait des affaires, comme tout le monde.

De quelles affaires s'agit-il ? maman ne me l'a jamais dit, elle l'ignore peut-être, mais elle sait qu'elle fait des affaires, ce qui explique et permet son luxe.

Mes voisines rieuses et agaçantes sont parties, le gros monsieur de tout à l'heure vient se mettre près de moi.

– Peut-on vous offrir un porto ? J'hésite, mais

j'accepte, et la conversation s'engage.

– Vous dansez toujours ?

– Oui.

– Ce soir ?

– Peut-être.

– Voulez-vous que je vous accompagne, j'ai une heure à perdre avant d'aller signer le courrier.

– Merci pour l'heure à perdre.

– Aujourd'hui vous n'êtes pas de bonne humeur, je tombe mal.

– Est-ce que vous tombez quelquefois bien ?

– J'ai beaucoup de patience et je sais recevoir avec un sourire les choses les plus désagréables, de cette façon je m'impose.

Je me lève et je dis en m'en allant :

– À qui ?

Le pauvre gros est tout déconfit. Je suis venue rejoindre maman et, amusée, je le regarde ; il ne sait que faire, il a une heure à perdre ! Le porto,

mes petites méchancetés ont chassé mon humeur sombre :

– Maman, si nous allions danser ?

Maman est toujours prête à changer de place, nous partons sans même saluer la maîtresse de maison, à l'anglaise, dernières mœurs.

Un thé dansant avec professionnels pour les dames qui n'amènent pas leurs danseurs. Une musique qui vous déchire les oreilles et vous fait grincer des dents, une cacophonie qui n'a de musical que le rythme, voilà ce que nous sommes venu chercher. Le temps d'enlever nos manteaux, et comme nous sommes des habituées les professionnels s'empressent. Entre chaque danse un peu de champagne nécessaire pour vous donner de la gaieté et ainsi nous passons l'heure que le gros monsieur avait à perdre.

Nous nous séparons hâtivement, maman dîne en ville, elle a peu de temps pour se refaire une beauté. Journée délicieuse pour elle... et pour moi...

XII

Comme chaque soir après le dîner Philippe lit ses journaux scientifiques, une demi-heure de repos, puis il reprendra le chemin de son laboratoire. Je tricote pour m'occuper, la soirée sera longue. Je regarde Philippe, comme son visage est reposant. Quelle paix il doit y avoir en lui pour qu'elle rayonne ainsi. La vie intérieure, quelle blague, dit maman.

Philippe a fini de lire, il va partir et je serai seule dans cette pièce où rôdent tant de souvenirs. Il me regarde longuement, attentivement, et comme je sens cet examen, je tricote avec une attention que cet ouvrage ne réclame pas.

– Monique, laissez votre tricot et regardez-moi.

Je n'ai jamais résisté à Philippe, son intelligence, son caractère le mettent tellement au dessus de tous que je l'ai accepté avec joie pour

maître. Je pose sur la table aiguilles et laine et je le regarde.

– Vous avez un pauvre petit visage qui me rappelle celui de la villa des Capucines, qu’avez-vous donc fait aujourd’hui ?

– Je suis sortie avec maman.

– Conférences, couturier, thé ou danses ?

– Thé et danses.

Une ombre passe sur le beau visage, une ombre que je regrette, car je suis certaine d’en être la cause.

– Monique, cela vous amuse beaucoup de danser ?

J’hésite, et je réponds sottement :

– C’est une distraction, un passe-temps.

Étonné, Philippe s’écrie :

– Comment vous, Monique, vous ne savez pas comment occuper votre temps ?

Honteuse, j’avoue :

– Je ne sais plus.

Ma réponse est maladroite, elle va inquiéter Philippe.

– Depuis quand ?

Toute précision m'est pénible, je dis, ne pouvant m'expliquer :

– La maladie que j'ai faite a changé mon caractère, maintenant j'aime le monde, les distractions, vous comprenez je n'ai pas encore vingt-trois ans, il faut bien que je m'amuse.

– Ma petite Monique, ce n'est pas vous qui venez de me répondre, c'est votre mère, pourquoi ? On dirait que vous voulez me cacher quelque chose, vous n'avez donc plus confiance en moi et croyez-vous que je ne sois pas capable de comprendre tout ce qui peut se passer dans un petit cœur de vingt-trois ans. Monique, ne baissez pas la tête ainsi, je veux voir votre visage, un visage qui a de la peine... Vous ne voulez pas me dire ce qui vous a changée ainsi. La maladie, ma chérie, un prétexte, il y a autre chose de plus grave.

J'ai peur, qu'est-ce que Philippe croit, que va-t-il imaginer. Il faut mentir.

Je ris, et mon rire est aussi faux que mes paroles.

– Quelque chose de grave, Monique, la poupée, vous vous moquez.

Les yeux clairs me regardent tristement, pleins de reproches.

– Avez-vous oublié que la poupée un jour m'a parlé de son cœur.

Je baisse la tête et je ne sais que répondre, je voudrais m'en aller, fuir, je n'ose, et pourtant je ne veux pas que Philippe m'interroge. Tout être humain a le droit d'avoir un secret et le mien m'appartient. Je veux être seule à souffrir, je ne veux pas faire partager à personne ma misère.

– Monique, vous vous taisez et vous me cachez votre visage, ce qui m'autorise à vous répéter les paroles que je vous ai dites tout à l'heure. Monique, quelque chose de grave vous a changée. Ne protestez plus, n'essayez pas de

mentir, à quoi bon ! Écoutez-moi ; plus tard, demain, si vous le voulez, vous me répondrez.

Ma chérie, depuis quelque temps déjà je sais que vous avez de la peine, et la vie que vous menez actuellement, cette vie qui ne peut vous plaire, est un dérivatif à la grande détresse qu'il y a en vous. Je suis un savant, toujours penché sur un microscope et qui a l'air de ne s'occuper que de ce qui se passe dans son laboratoire, mais ce savant, ma petite Monique, s'est aussi penché sur ce cœur qu'il aime et il s'est aperçu que ce cœur était troublé. Ce que je ne sais pas encore c'est la cause de ce trouble, vous me la direz, si vous voulez. Ce que je veux que vous sachiez, ma chérie, pour ne jamais l'oublier, c'est que je suis avant tout votre ami et qu'à un ami on peut faire n'importe quelle confiance. Il suffit de dire quelques mots, pour que l'ami, qui est bien plus âgé que vous, comprenne. Toutes les défaillances sont avouables et rien ne préserve les cœurs des tentations. Vous êtes jeune et si jolie !... Il y a toujours de vilains gens qui rôdent autour des femmes sans expérience, des gens qui essaient de

voler le bien des autres, des gens qui font le mal en lui mettant une étiquette merveilleuse.

– Philippe, qu’allez-vous penser, croire, non, pas cela, je ne veux pas.

Malgré moi, avec violence j’ai protesté. Tout ce qu’il y a de tendresse dans mon cœur pour Philippe s’est révolté. Je n’aime que lui, je n’ai jamais aimé que lui. Hélas ! je l’ai trompé et j’ai failli en mourir. Mais je ne veux plus qu’il m’aime comme autrefois, je suis une femme qui ne pense qu’au plaisir. Je mentirai encore, oui je mentirai parce que je n’ai pas le courage que ce soit le mépris qui tue notre amour. Le temps passera et Philippe oubliera les jours de Talmont, ces jours où nous avons connu un bonheur trop beau pour la terre.

Et voilà que Philippe se rapproche du grand fauteuil où je voudrais disparaître, il me prend les mains, il me regarde, et tout doucement, avec tendresse, il me parle.

– Ma chérie, vous venez d’avoir un cri, un geste qui m’ont rassuré. J’étais inquiet depuis quelque temps, j’avais si peur qu’on vous fît du

mal, et que vous n'osiez pas me le dire. Mais maintenant que cette inquiétude n'existe plus, rien ne doit vous empêcher de m'expliquer pourquoi vous recherchez les distractions, ne disons pas plaisirs, inventés par des gens qui ne sachant quoi faire de leur vie, demandent aux autres de l'occuper. Pourquoi cet hiver, Madame, avez-vous prétendu aimer tout ce qui vous ennuyait l'an passé, pourquoi accompagnez-vous votre mère chez des amis qu'elle ne connaît guère et auxquels elle ne demande jamais leurs permis de séjour. Pourquoi allez-vous dans ces dancings qui ne sont faits que pour les femmes qui cherchent des aventures. Pourquoi voulez-vous cet hiver n'être pour votre mari qu'une coquette occupée seulement de ses toilettes et de ses plaisirs. Monique, si je vous ai bien comprise, et je vous aime trop pour ne pas vous comprendre, c'est bien ce rôle-là que pour moi vous essayez de jouer.

J'ai enlevé mes mains de celles de Philippe, elles étaient nerveuses, elles disaient mon inquiétude, je les ai posées sur mes genoux l'une contre l'autre, j'ai baissé mes paupières pour

cachez des yeux qui devaient montrer mon angoisse, et les lèvres bien serrées je me tais, décidée à ne pas répondre.

– Ma chérie, vous avez un visage fermé et comme vous me cachez vos yeux je ne vois plus votre âme, je pense, je crois que vous ne voulez pas me dire... aujourd'hui, ce qui s'est passé dans votre petite tête. N'en parlons plus, l'heure des confidences viendra. Monique, je vais vous demander un service, certain que vous ne me le refuserez pas. Je suis surchargé, pendant votre maladie je n'ai pu travailler, rien n'est à jour, un de mes meilleurs élèves est malade, mon secrétaire se marie ; au laboratoire c'est le gâchis, le désordre. Voulez-vous prendre la place que vous aviez réclamée à Talmont. Je n'ai pas besoin de vous dire, vous le savez, avec quelle joie j'accueillerai ce nouvel élève qui, mieux qu'aucun autre, peut m'aider dans une besogne parfois si ingrate. À cet élève-là, ma chérie, je pourrai parler de mes doutes, de mes inquiétudes, je pourrai lui montrer mes défaillances, sans craindre que sa jeunesse se décourage. Monique, j'ai besoin de vous.

Je veux refuser, je n'ai pas droit au bonheur, et malgré moi mes lèvres murmurent :

– Je viendrai.

XIII

Je viendrai, j'ai dit cela hier soir, j'ai promis, et pourtant ce matin je n'ai pas osé entrer dans le laboratoire. Je n'ai pas osé ouvrir la porte derrière laquelle j'aurais trouvé Philippe travaillant au milieu de ses élèves. M'introduire parmi eux, être bien accueillie, respectée, aimée, c'est prendre une place à laquelle je n'ai pas droit, c'est tromper, mentir, voler... et pourtant Philippe m'attend.

Je ne sais plus que faire, je suis plus désorientée que je ne l'ai jamais été. Toute la matinée j'ai erré dans la maison ayant peur d'être appelée. Un déjeuner pris rapidement avec Jacques, Philippe présidait je ne sais quelle réunion, me laisse une après-midi longue devant moi. Que vais-je faire ? Maman m'attend, tournée de couturières, puis achats dans les magasins, achats qu'elle rendra demain. Je pars la

rejoindre, je ne veux pas rester ici. Philippe rentre de bonne heure et pourrait me demander. J'ai dit : je viendrai, mais je n'ai pas précisé le jour. Aujourd'hui, je ne peux pas, non, je ne peux pas.

Avec quelle hâte je quitte la maison, cet hôtel qu'un jardin entoure et que de grands arbres font mystérieux, cet hôtel que j'aimais tant me semble triste, je m'y sens seule. Il est bâti au bord du bois et l'hiver, ce bois noir me fait peur. Je préfère la rue animée, bruyante, avec les passants, les boutiques, les voitures. Maman habite un quartier qui, même la nuit, n'est jamais silencieux.

Chapeau sur la tête, prête à partir, elle me reçoit peu aimablement.

– En retard de dix minutes, Monique, et quand on a une journée aussi chargée que la nôtre, c'est regrettable.

Bien qu'elle ne me le propose pas je m'assieds, et subitement, très lasse, la journée chargée m'effraie, je demande :

– Beaucoup de courses ?

– Une vingtaine, et puis nous devons passer chez M^{me} Ligreska qui désire te voir ; en Pologne, on parle beaucoup de ton mari.

– Je n’aurai aucun plaisir à aller voir cette dame, tu la connais peu et toutes ces étrangères finissent par m’ennuyer.

Maman est furieuse, une relation nouvelle, c’est toujours pour elle une aventure amusante.

– Comment, je connais peu M^{me} Ligreska, tu déraisonnes. Cet été pendant un mois je l’ai vue tous les jours, elle avait à Deauville une des plus belles villas, au casino elle était entourée d’amis, enfin elle a un superbe Rolls-Royce.

Avec ironie, presque méchamment, je m’écrie :

– Villa, amis, Rolls-Royce, servent souvent de passeport.

Cette réponse ne plaît pas à maman.

– Monique, je te rappelle que tu parles d’une de mes amies ; M. Mauriac, ton mari, m’aurait répondu comme tu viens de le faire. Les savants n’aiment que les gens susceptibles de s’intéresser

à leur science. Ne les imite pas, ce sont de pauvres fous qui ennuient tout le monde. Combien je regrette que tu sois la femme d'un de ces insensés.

J'ai bien envie de répondre, mais je suis trop lasse pour discuter, et puis c'est inutile, maman dès qu'elle a dit quelque chose n'y pense plus.

Pressée de partir, elle se dirige vers la porte.

– Voilà des paroles bien inutiles et qui nous font perdre un temps précieux.

De mon fauteuil, je lui réponds :

– Je suis très fatiguée, je n'ai aucune envie de faire des courses, m'autorises-tu à rester une heure ici pour me reposer ?

Méfiant, maman se retourne et me regarde attentivement.

– C'est une excuse vraie ou une lubie de... ton mari. Je pense qu'il ne va pas vouloir de nouveau te séquestrer. Je ne le permettrai plus. Je tiens à garder ma fille dont il m'a séparée pendant des années.

Je réponds, excédée :

– Aucune lubie, une affreuse fatigue qui m'enlève tout courage. En ouvrant la porte maman conclut :

– C'est bien, repose-toi, à demain...

Enfin je suis seule.

J'enlève mon manteau, puis mon chapeau, j'ai le front pris dans un étau, je m'appuie contre le dossier du fauteuil, et je regarde tous les bibelots de maman, il faut bien regarder quelque chose.

Ce petit salon où elle passe les quelques heures que sa vie mondaine laisse libres, est encombré et ressemble à une arrière-boutique de marchand de meubles. Sur une table des livres pris à un abonnement de lecture qu'elle feuillettera pour être au courant des nouveautés dont on parle ; à côté des journaux de modes, des cigarettes, un ouvrage commencé qui ne sera jamais fini. Sur le bureau Louis XVI qu'elle croit ancien, son buvard et un fouillis de lettres : invitations, factures, catalogues, tout est pêle-mêle. Pour maman, un beau désordre est artistique, moi, il m'attriste. Je ne pourrais pas vivre ici. Les rideaux drapés doivent être pleins

de poussière et tous ces coussins qui encombrant les meubles ne changent pas souvent de place. Maman n'est jamais là, le ménage est fait en amateur, les fenêtres fermées afin que le froid ne pénètre pas dans cet appartement surchauffé. Mon savant, cet insensé, m'a appris que l'air et le soleil sont nos meilleurs amis. Je ne resterai pas ici et je me demande même pourquoi j'ai voulu y rester. Je me lève, je mets manteau et chapeau, il n'est que trois heures, que vais-je faire ? Si j'allais chez Marraine, je la rencontrerais peut-être, depuis des mois je l'ai délaissée.

Avec quelle rapidité je quitte l'appartement de maman, un taxi me conduit rue Vaneau, une rue tranquille de petite ville de province.

Marraine est là, et pendant que je monte je me demande si je suis heureuse de cette rencontre que j'ai désirée et que je ne désire plus. Me voici dans le salon, la pièce où marraine vit, et où j'ai passé avec elle de si bonnes heures. Quelle différence avec le fouillis de maman ! Fauteuils anciens et modernes, bois sculpté et tapisseries dont quelques-unes sont l'œuvre de la maîtresse

de maison, bibliothèque pleine de livres, table ronde sur laquelle il y a un ouvrage, un livre ouvert, un vase de cristal où s'épanouissent deux roses blanches.

Ici, tout est calme, reposant, je suis contente d'être venue.

En face de moi la porte s'ouvre, c'est Marraine, je vais être grondée très tendrement.

– Monique, ma chérie, que cela me fait plaisir de te voir. Rien à faire aujourd'hui que tu es là.

Nous nous asseyons autour de la table ronde, je réponds :

– Vingt courses, une visite, je n'ai pas eu le courage d'accompagner maman.

– Et maman t'a permis de venir ?

– Je ne lui ai pas demandé la permission.

– Tu as bien fait, car elle t'en aurait empêchée.

– Quelle idée, marraine.

– Juste, tu le sais bien. N'en parlons plus. Philippe, Jacques, en bonne santé ?

– Excellente.

– Les inventions, les découvertes du père, le travail du fils ?

– Tout va bien.

– Et toi, ma petite Monique, toi, comment vas-tu ?

En disant cela marraine a posé ses mains sur la table, ses belles mains qui ont l’air de m’appeler, et elle me regarde avec un sourire si plein de tendresse qu’il m’émeut.

– Je vais bien, très bien, ne trouves-tu pas que j’ai bonne mine ?

– On a la mine qu’on se fait, Monique, les fards sont à la mode. Laissons le côté physique, tu es très jolie, mais il y a une autre santé qui s’appelle la santé morale, est-elle bonne celle-là ?

J’hésite un peu, c’est si difficile de mentir à marraine...

– Mais... oui.

– Alors vraiment tu aimes ta nouvelle vie et tu te plais avec ces étrangères qui sont devenues tes amies.

Je réponds brusquement :

– On ne se fait pas des amies de ces femmes-là, ce sont des relations, c'est différent.

– Tu dances beaucoup, il paraît que tu es une des meilleures danseuses des dancings, les professionnels te recherchent et t'admirent.

– C'est une manière agréable d'occuper le temps.

Étonnée, marraine s'écrie :

– Tu es obligée d'occuper ton temps, autrefois, il me semble que pour toi comme pour moi les journées étaient trop courtes, il y a tant de choses à faire sur la terre ! Monique, tes vingt-trois ans doivent se souvenir que nous y passons bien peu de temps. L'existence la plus longue est terriblement courte.

Je baisse la tête, honteuse, j'avoue :

– Je me laisse entraîner, c'est la vie de tant de femmes qui y trouvent le bonheur.

– Ton âme ne se contentera pas de ce bonheur-là.

– Qu'en sais-tu ?

– Ma chérie, tu oublies qu'il y a bien longtemps que je te connais. J'ai été la confidente de tes rêves de jeune fille et de femme.

– On change.

– Non, pas toi.

– Pourtant, je le prouve.

– Tu essaies de le prouver, c'est différent.

– Que crois-tu, que penses-tu ?

– Je ne sais, je cherche.

Avec inquiétude et d'une voix triste je dis :

– Ne cherche pas trop marraine.

– Pourquoi ?

J'hésite, mais les yeux qui me regardent sont si aimants que je réponds :

– Suppose, veux-tu, qu'en cherchant tu trouves dans ma vie un mystère... que... je ne puis dire. Ce n'est qu'une supposition, mais tu découvres que j'ai commis une faute, une de ces fautes, marraine, si terrible que pour celle qui l'a

commise il n'y a pas de pardon possible. Et en détournant la tête, j'ajoute : que ferais-tu, que dirais-tu ?

Un silence succède à mes paroles, un silence qui est douloureux. Je fixe les roses merveilleuses et voilà que lentement une d'elles s'effeuille.

J'ai peur.

Les mains de marraine qui se tendaient vers moi, ces mains qui m'appelaient prennent les miennes et la voix grave, si tendre, dit :

– Monique, toute faute se pardonne. J'admets, c'est toujours une supposition, que tu sois coupable, que tu aies oublié dans un jour de lassitude ou de folie, un de ces devoirs qui sont la base de la morale chrétienne. Faut-il te rappeler que Jésus a pardonné à toute l'humanité. Crois-tu qu'aucun de nous ait le droit de te juger ? Crois-tu qu'aujourd'hui, demain, nous ne rencontrerons pas sur notre route une de ces tentations contre lesquelles nous sommes tous si mal armés. Pouvons-nous être sûrs de résister ?... Ma chérie, si je croyais que tu as besoin d'être consolée, guidée, je te dirais : Monique, le monde et ses

plaisirs détruiront tout ce qu'il y a de joli en toi et tu n'oublieras pas. Monique, le travail, être utile, se dévouer, aimer jusqu'au sacrifice, tout cela a été mis sur la terre pour permettre à ceux qui sont coupables de se relever. Monique, donne ta jeunesse, ton intelligence, ton énergie, donne tout ce qu'il y a de bon en toi, donne, et tu seras pardonnée. J'ai les yeux pleins de larmes, je murmure :

– Marraine.

Elle ne veut pas s'en apercevoir et continue :

– Je crois, ma chérie, que si tu avais commis quelque faute, ce n'est toujours qu'une supposition, tu souffrirais horriblement de cacher à celui que tu aimes, ta faiblesse, ta défaillance d'un mauvais jour. Tu aurais le désir de tout lui dire, certaine que c'est ton devoir et puis parce que cela serait pour toi un soulagement immense, de ne plus être obligée de toujours mentir. Monique, ne fais jamais cela. Supporte seule ta peine, que ton honnêteté ne s'exagère pas la nécessité de ne rien cacher à celui qui est ton compagnon. Il y a des chagrins qu'on doit garder

pour soi seule, c'est le châtiment.

Vois-tu, il ne faut jamais causer une inutile souffrance, une souffrance qu'un homme comme Philippe ressentirait si profondément. Respecte le cerveau de ce travailleur, laisse-lui tous ses moyens d'action, entoure-le de ton affection, aide-le dans la rude vie qu'il a choisie. Pense aux fatigues de sa journée, aux préoccupations de ses recherches, aux surprises désagréables, aux critiques de ses contemporains, pense que rien ne le décourage et que depuis des années il poursuit son but avec une énergie qui fait l'admiration de toute une génération. Personne, crois-moi, n'a le droit de troubler cet esprit et de faire souffrir cet homme, nos misères humaines sont si laides à côté de ses espérances.

Ne vis que pour lui, pénètre-toi de ses idées, partage son labeur, subordonne ton existence au succès de ses recherches. Oublie ta jeunesse, tes désirs, pour être complètement unie avec cet homme dont tu as l'immense bonheur d'être la compagne. Ne sois plus qu'une élève, un disciple, qui ayant à se faire pardonner sera le plus aimant

et le plus humble de tous, un disciple que le Maître choisit pour les tâches pénibles parce qu'il sait que son dévouement est sans limites.

– Marraine !

– Pleure, ma chérie, pleure, personne ne te demandera la raison de tes larmes et elles t'apaiseront. Pleure, parce que toute rédemption se fait par la souffrance, pleure et ne te cache pas. Nous connaissons ces larmes qui viennent du plus profond de notre être, si déchirantes que nous nous étonnons qu'elles ne soient pas des larmes de sang. Pleure, pour que ton compagnon ne connaisse jamais une douleur pareille, pleure parce que les larmes purifient. Pleure pour la dernière fois, puis relève la tête, reprends ta route, et ne regarde pas ce que tu laisses derrière toi. L'avenir rachètera le passé, tu le feras si beau qu'il effacera pour toujours la défaillance d'une mauvaise heure. Monique, ma toute petite, je t'aime infiniment.

XIV

Sept heures, je suis prête, blouse de toile blanche, qui me fait paraître plus jeune que je ne suis. Je prends une nouvelle route, je quitte sans regret celle où maman m'avait entraînée. Les heures longues, les journées qui n'en finissent plus et qu'on ne sait comment employer, joies factices, rires faux, potins, médisances, conversations équivoques, je quitte tout, sans regret.

En sortant de ma chambre, j'entre dans celle de petit Jacques. Il vient à peine de s'éveiller, ses yeux regardent vaguement autour de lui, il aperçoit Mamie, et c'est Miss qu'il attendait.

– Bonjour mon chéri.

– Bonjour Mamie, pourquoi es-tu déguisée ?

– Je ne suis pas déguisée, je vais aider papa et tu sais bien qu'il faut être habillée de blanc pour

entrer dans le laboratoire.

D'un air suffisant, Jacques répond :

– Oui, papa et les élèves, mais toi ce n'est pas la même chose.

– Et qui te dit que je ne veux pas devenir un élève ?

Cette réponse le surprend, il s'assied dans son lit, me regarde sérieusement, puis il conclut d'un air grave.

– Tu as trop de cheveux.

Je suis vexée, un coup d'œil à la glace montre une tête frisée qui ressemble plutôt à une tête de page qu'à celle d'un élève en chimie ; pourtant je proteste et discute avec ce gamin.

– Ce n'est pas l'avis de papa.

Et lui, pratique, ajoute :

– Tu pourras toujours mettre une calotte comme le préparateur, tu sais, celui qui est vieux et laid...

J'embrasse Jacques et je m'en vais.

En descendant l'escalier, inquiète de ma

perruque si indisciplinée, je répète : « Je pourrai toujours mettre une calotte comme le préparateur, celui qui est vieux et laid. » Et l'âme des femmes étant malgré tout une petite âme, cette histoire de calotte occupe ma pensée et m'empêche d'avoir peur. Je traverse le salon presque vaillante et ma main qui soulève la tapisserie dissimulant la porte du laboratoire ne tremble pas.

Je frappe, personne ne me répond, pourtant Philippe doit travailler. Je frappe encore et comme le silence continue j'ouvre la porte. La grande lumière me saisit, elle entre par les larges fenêtres, les murs blancs l'exagèrent, elle est la souveraine de cette salle carrée où de grandes tables s'alignent couvertes d'instruments qui me sont tous inconnus.

Philippe écrit, j'avance doucement pour ne pas interrompre son travail. Mes pas, si légers qu'ils soient, sont entendus, le Maître relève la tête, les plis de fatigue qui sillonnaient son front s'effacent, il me sourit très tendrement.

– Vous êtes bien matinale, Monique.

– Je voulais arriver avant vos élèves, il faut me

mettre au courant, que puis-je faire ?

– Le même travail qu'à Talmont, vous classerez mes papiers, vous recopierez les pages trop embrouillées, vous serez la secrétaire dévouée et aimée.

Je me cramponne à la table devant laquelle je suis, je ferme une seconde les yeux afin que Philippe ne voie pas le trouble de mon être. Le Maître est de nouveau penché sur son microscope, ici, il n'est plus que le savant qui travaille. Je m'assieds, je prends les grandes feuilles et je commence à classer, à recopier. Les élèves arrivent, sans bruit, chacun se met à sa place, nul ne dérange celui qui cherche.

Nous travaillons en silence.

Tout à coup le Maître se lève, il se met à marcher de long en large, il a les yeux presque fermés et son beau visage aux lèvres autoritaires est bouleversé par l'effort. Tout à coup, il s'arrête et, regardant ses élèves l'un après l'autre, il leur dit :

– Mes enfants, je tiens à vous communiquer

une heureuse nouvelle, les expériences seront faites dans un mois, j'ai la promesse formelle du ministre de la guerre. Vous m'avez aidé dans mes recherches, vous avez été des disciples convaincus, des assistants intelligents qui n'ont pas traité de fous les espoirs de leur Maître. Si nous réussissons, nous aurons sauvé des millions d'hommes car nous aurons rendu la guerre impossible. Rappelez-vous, Messieurs, que la nation qui pourra à son gré détruire en quelques secondes une armée, une ville, sera la plus forte du monde. Rappelez-vous cela pour comprendre combien votre aide et votre dévouement m'ont été précieux ; sans toutes vos affections qui m'entouraient, peut-être ne serais-je pas arrivé au but. Messieurs, dans un mois nous serons récompensés car nous aurons rendu à l'humanité tout entière un service qui méritera la reconnaissance des générations actuelles et futures, Messieurs, je vous remercie.

Mon stylo tremble dans ma main, je ne veux pas me souvenir du passé, pourtant il est là, visiteur impitoyable, il est là devant moi. Je vois la petite chambre du retraité de la marine,

Jacques étouffe et l'étranger penché sur les papiers de Philippe, sur ces papiers qui m'ont été confiés, fouille, pille, prend des notes. Et Philippe vient de dire : La nation qui pourra à son gré détruire en quelques secondes une armée, une ville sera la plus forte du monde. J'ai donné à l'ennemi cette puissance, j'ai donné ce qui appartenait à la France.

Un élève, le plus âgé, s'approche du Maître, il a des yeux clairs qui brillent de joie.

– Maître, voulez-vous me permettre de vous dire en mon nom et au nom de mes camarades notre admiration, notre affection et notre reconnaissance. Dans ce laboratoire où depuis bientôt dix ans vous travaillez sans répit, sont nés des travaux dont déjà toute l'humanité a bénéficié, vous donnez toute votre vie à la science, vous donnez toute votre science à vos élèves qui n'oublieront jamais votre bonté et quel exemple vous êtes pour eux. Maître, c'est nous qui vous remercions.

Les yeux embrumés, Philippe proteste de la main, il veut arrêter ces paroles de

reconnaissance et conclut.

– Messieurs, ne perdons pas notre temps, travaillons, cherchons, découvrons, j’ai des projets en tête, il me faut des années pour les réaliser ; vous m’aidez et vous continuerez.

Tout le monde se remet au travail, le Maître s’approche des élèves, regarde leurs travaux, discute avec eux, juge, critique, encourage, avec une bonté qui m’émeut. Dans son laboratoire, Philippe est un homme que je ne connaissais pas : son visage même est transformé. Il est possédé par une idée fixe qui l’absorbe entièrement. Tout lui est étranger. Penché sur son microscope, examinant des ballons, maniant de minces tubes de verre, il est le savant qui cherche tous les côtés d’un problème. On sent qu’il aime passionnément le travail ; s’il avait jamais une grande douleur, cet amour-là pourrait le consoler.

En écrivant je l’observe et son regard profond, si loin des choses de la terre, m’intimide. Philippe est un homme, dont plus tard toute l’humanité honorera la mémoire. Je l’aime depuis le jour où je l’ai connu, je lui ai voué un culte ardent, je

sacrifierais ma vie pour lui s'il le fallait et
pourtant...

XV

Dimanche, Philippe est à Rouen, il préside un congrès, Jacques est sorti avec Miss, maman boude, je suis libre, et comme j'ai beaucoup de documents à classer, je m'installe dans le laboratoire. Il y fait clair et chaud. Deux mois de travail me permettent d'aider Philippe efficacement, il me confie maintenant des notes à rédiger. Je classe avec ordre et, dit-il, avec intelligence. Rien ne m'ennuie, ne me lasse, je ne suis contente que lorsque je sens que j'ai été jusqu'à l'effort. Je fais tout ce que je peux, je donne, comme dit marraine, afin de réparer. J'oublie, j'ai les premiers enthousiasmes des élèves qui approchent d'un Maître, je ne vis maintenant que pour les travaux, les recherches, les découvertes.

Le laboratoire donne sur un coin de jardin que de grands arbres entourent de mystère et de

silence. Philippe n'aime pas qu'on le dérange au milieu de ses expériences et quand il me dicte des notes, les élèves savent qu'il ne faut pas bouger. Il a le respect de son travail et de celui des autres, personne n'a le droit, sans motif grave, d'ouvrir la porte vitrée. Les heures passées dans le laboratoire sont des heures recueillies où les esprits, dégagés de tout lien, n'ont qu'une seule préoccupation.

Aujourd'hui dimanche, bien installée devant la table blanche sur laquelle dansent des rayons de soleil, je ne suis plus si sévère pour moi, jour de vacances, entre qui veut. C'est d'abord un moineau qui vient me rendre visite : gros, gras, indiscret, il sautille sur la pierre devant la fenêtre ouverte, puis, tout à coup, il entre. Il est ébouriffé, ses plumes le coiffent à la mode, celui-là est bien de Paris. Il regarde les instruments avec méfiance, il tourne autour, cherche sur la table la miette de pain ou la graine qu'il pourrait picorer, puis, sautant plus haut, il se perche sur un microscope. Petit savant, vous êtes charmant, mais vous m'empêchez de travailler, j'ai bien envie de vous renvoyer.

Un autre visiteur, un coup de vent ouvre la fenêtre toute grande et ce vent m'apporte les senteurs du jardin : jacinthes, giroflées, mousse humide, parfums nés au printemps et qui éveillent des souvenirs, des désirs, des regrets. Courir dans le jardin avec un élan de tout l'être, muscles tendus, bouche ouverte, cheveux au vent, comme une petite fille qui n'a pour souci que de traverser, aussi vite qu'elle le peut, des allées fleuries et ensoleillées. Être jeune, insouciante pendant quelques instants : tentation.

Je pose mon stylo, je repousse les dossiers, et, lentement, ayant un peu honte de ma fantaisie, je traverse le laboratoire, et j'ouvre la porte vitrée. Ah ! qu'il fait beau ! Je descends les quelques marches et me voilà au milieu d'une allée que le soleil illumine. Les jacinthes mauves et roses, les giroflées m'envoient leur parfum, le ciel est bleu et les arbres commencent à verdir. Une journée de printemps : la première de l'année. C'est naturel qu'elle grise un peu tous les cœurs et qu'elle fasse faire aux élèves, les plus studieuses, l'école buissonnière.

Une courte promenade me délasse, c'est en courant, j'en avais une telle envie, que je rentre dans le laboratoire. Hélas, je n'y suis plus seule, Fronsac, l'élève préféré du Maître, est là. Il regarde avec le microscope je ne sais quelle poudre et le moineau s'en est allé. Fronsac et le moineau ne peuvent pas être des amis. Fronsac, c'est le jeune savant uniquement préoccupé des expériences du Maître, il travaille avec une ardeur intérieure qu'aucune parole ne trahit jamais, seuls ses yeux sombres ont des éclairs qui surprennent. Philippe a en lui une confiance absolue et l'aime comme un frère plus jeune ; depuis deux ans, il est son premier assistant et il sera son successeur. Fronsac m'intimide un peu, il est toujours grave et triste, je ne l'ai jamais vu sourire. Le moineau en a eu peur.

Un rapide bonjour avec le minimum de mots et Fronsac ne s'occupe pas plus de moi qu'il ne s'occupe de tout ce que le printemps nous donne aujourd'hui. Je classe, j'écris, lui cherche. La journée passe.

Un cri venant du jardin me fait lever la tête et

avant que j'aie eu le temps de répondre, Jacques, profitant que la porte du laboratoire est ouverte et que papa n'est pas là, entre en courant.

– Mamie, j'ai rencontré Pierrette, ma petite amie de Royan que j'aimais tant, tu sais celle qui est toujours habillée comme une rose ; elle voudrait m'emmener goûter chez elle, tu permets. Dis oui, tout de suite.

– Et si je refuse ?

Deux bras se mettent autour de mon cou et Jacques, grimpé sur mes genoux, câlin comme il sait l'être, ajoute en m'embrassant :

– Mamie, tu ne refuseras pas parce que ton petit garçon en aurait beaucoup de peine. Pierrette m'attend et Miss Mary sera contente aussi parce que la miss de Pierrette est une de ses amies. Tu permets ?

– Je permets.

Jacques n'attendait que la permission pour se sauver, il s'en va aussi vite qu'il est entré.

Au moment où je me retourne pour me mettre de nouveau au travail, je m'aperçois que Fronsac

a quitté son microscope et sa poudre et que, penché vers la fenêtre, il regarde Jacques s'en aller. Miracle, Fronsac sourit. Étrange sourire, si triste.

– Vous aimez les enfants, Monsieur Fronsac ?

Il me regarde un peu étonné comme s'il s'apercevait seulement de ma présence.

– Oui, Madame, quand on en a soi-même, on aime ceux des autres.

Fronsac, père de famille, c'est une révélation.

– Vous avez des enfants ?

– Deux petites filles, tombées du nid.

– Tombées du nid, je ne comprends pas ?

– Leur mère est morte en les mettant au monde. À la maison il n'y avait plus personne, alors une vieille tante est venue les chercher, elle les élève en Bretagne.

Des enfants qu'on est obligé de confier, d'éloigner du foyer, c'est très douloureux. Je voudrais n'être pas indiscrete et prouver ma sympathie.

– Vous allez quelquefois les voir ?

– Très rarement, nous poursuivons des expériences qui ne permettent guère aux assistants de s’absenter, et puis c’est si triste de les quitter. J’essaie de consoler.

– Quand elles seront plus grandes elles reviendront près de vous.

– C’est impossible, Madame, des petites filles sans maman, dans la maison d’un savant, ce sont toujours des petites filles malheureuses.

Je n’ose pas dire ce que je pense, c’est qu’il pourrait trouver quelque brave fille qui accepterait d’être la maman de celles qui l’ont perdue, mais je ne sais à quelle douleur je toucherais.

Regardant l’allée du jardin par laquelle Jacques a disparu, Fronsac reprend :

– Mes enfants, voyez-vous, Madame, n’auront jamais ni papa, ni maman ; les hommes comme nous ne devraient pas se marier.

– Pourquoi, les hommes comme vous peuvent être très heureux.

– C’est bien rare. Connaissez-vous beaucoup de femmes qui accepteraient la vie que nous menons. Travail, retour à la maison avec un cerveau qui rapporte du laboratoire tous les problèmes qu’on y cherche. Nous sommes des silencieux, des penseurs, tous ennuyeux. Les poupées actuelles, ivres de plaisir, ne sont pas des compagnes pour nous. La mère de mes pauvres petites était comme vous, Madame, une exception. Elle est morte d’avoir, trop jeune, travaillé pour vivre, elle n’a pu supporter la maternité venant sur un organisme épuisé. J’ai perdu tout en la perdant, mais il y avait deux hommes en moi, le savant, celui qui aime passionnément la science, et l’homme de sentiment qui souffre comme les autres. Le Maître a compris que pour sauver le premier il fallait lui donner beaucoup de travail, l’écraser de responsabilités. Je suis devenu son assistant, alors que je croyais n’être jamais qu’un élève, qu’un disciple, qui resterait toujours dans l’ombre.

– Un assistant dont le Maître ne pourrait plus se passer, un assistant qui sera un jour aussi célèbre que Philippe Mauriac.

Avec une expression grave, presque recueillie, Fronsac me répond :

– Peut-être Madame, on ne sait jamais dans le domaine de la science la découverte qu'on peut faire, mais si je vaux un jour quelque chose, je le devrai entièrement à M. Mauriac.

Il a été pour moi un exemple, si pitoyable à toutes les souffrances, si parfaitement simple qu'il ne se doute pas de la puissance de son génie. Je lui dois tout, le peu que je suis aujourd'hui et ce que, dans l'avenir, je puis être, et mon regret, absurde, direz-vous, est de n'avoir qu'un cœur à lui donner. Son travail est le mien, ses recherches les miennes, et je suis plus anxieux de la réussite de ses expériences qu'il ne l'est lui-même. Un échec ne l'atteint pas, moi il me bouleverse.

Avec un sourire presque gai, Fronsac ajoute :

– Je suis bavard quand je parle du Maître.

Je m'écrie :

– Je pense que vous vous doutez de la joie que j'éprouve à vous écouter.

Rêveur, Fronsac reprend :

– Je crois qu’il y a des mois que je n’ai tant parlé, ici, c’est le domaine du silence et j’habite seul un grenier où je poursuis mes travaux. Votre enfant est entré, avec lui l’insouciance, la jeunesse, le printemps. Nous ne nous remettons pas au travail aujourd’hui.

Je souris en pensant à ma promenade dans le jardin..

– L’école buissonnière, je l’ai déjà faite avant que vous arriviez.

Il me regarde attentivement, et j’ai l’impression que c’est la première fois depuis que je le connais.

– Vous êtes très jeune, dit-il.

– Peut-être, mais comme j’ai beaucoup souffert, je suis très vieille.

Immédiatement je regrette cette confiance, Fronsac est assez discret pour ne pas s’en étonner. Afin de la faire oublier, je reprends vivement :

– Dans votre grenier vous avez un

laboratoire ?

En regardant celui où nous sommes, si clair et si spacieux, il sourit :

– Un laboratoire, quel grand mot pour la petite pièce crépie à la chaux où je travaille. Pour me donner de la lumière, j’ai ravagé le toit, enlevé une ardoise par ici, une ardoise par là : maintenant, malgré le propriétaire, j’ai une trouée superbe qui donne sur le ciel. La lumière ne manque pas, mais l’été trop de chaleur et l’hiver trop froid. Quand je suis tenté de me plaindre, je me souviens que Pasteur a commencé ses admirables travaux dans une pièce semblable à la mienne, et que Curie a trouvé le radium dans un hangar.

– Et je suis certaine, Monsieur Fronsac, que vous trouverez quelque chose de très beau.

– Parfois je l’espère, Madame, mais souvent dans mon petit laboratoire j’ai de mauvaises heures : je doute, et personne n’est près de moi pour soutenir ma foi. La solitude, le calme sont nécessaires aux hommes de science, mais le cerveau humain a une limite dans l’effort, et

quand l'effort est terminé, il n'aime pas à ne trouver autour de lui que le vide. Depuis trois ans je suis seul, toujours seul. Seul, un mot ne suffit pas pour faire comprendre ce qu'on ressent quand, autour de vous, toujours, il n'y a que du silence.

Après une longue soirée de travail j'ai désiré, jusqu'à la souffrance, entendre le murmure d'une voix humaine, le bruit d'un pas, quelque chose qui créerait de la vie autour de moi. Mais dans mon grenier je suis seul, aucun voisin ne me donne l'illusion d'avoir près de moi un être qui pourrait s'intéresser à mon sort. Je n'ai que des souris, des cobayes, ils sont devenus mes amis ; alors, quelquefois, je leur parle, je me plains, je raconte mes misères, comme si ces petites bêtes que nous sacrifions pouvaient me comprendre. Les hommes ne sont que de faibles créatures qui supportent mal la souffrance. Je vous dis toutes ces choses, Madame, que je n'ai jamais dites à personne, mais il y a des jours où le cœur est sans pudeur et montre ses plaies... et puis vous avez souffert... alors, c'est malgré moi, j'ai parlé.

Les bras appuyés sur la table blanche, les yeux fixés sur le jardin que le soleil couchant fait flamboyer, Fronsac m'apparaît si différent de celui que je connaissais que je l'observe avec une curiosité presque indiscreète.

Et je sens que moi aussi je vais parler, l'heure est propice aux confidences. Cet homme est malheureux, il aime passionnément le Maître, nous nous comprendrons.

Dans la grande pièce blanche, ces deux silhouettes blanches qui n'osent bouger de peur de rompre le léger lien qui les unit, doivent ressembler à des fantômes. Fronsac vient de dire : il y a des jours où le cœur est sans pudeur, et ce jour pour moi est venu. Incohérente, d'une voix sourde, – celui qui est loin de moi doit à peine l'entendre, – je parle pour moi, pour lui, pour me plaindre, pour montrer mes plaies.

– Oui, j'ai souffert... terriblement, et tant que je vivrai, et ma vie peut être encore longue, je souffrirai.

– Monsieur Fronsac, je vais vous interroger, vous ne comprendrez pas la raison de mes

questions, mais répondez-moi, je vous en prie.

Le fantôme qui est à l'autre bout du laboratoire a entendu.

– Je répondrai.

– Voilà, je voudrais savoir, cela est très important... et je ne sais comment vous expliquer... Est-ce... enfin quand il s'agit d'une expérience... toutes les pièces d'un travail ont-elles la même valeur... quelques pages égarées, quelques pages qu'un étranger a le temps de voir, suffisent-elles pour que cet étranger devienne un voleur et soit à même de réussir l'expérience à laquelle un autre a travaillé des années ?

Fronsac n'a pas bougé, j'en suis certaine, bien que je ne l'aie pas regardé, mais je sens que quelque chose de mauvais vient d'entrer dans le laboratoire. Le soupçon est né, peut-être peu méchant, soupçon d'un homme de science pour une femme jeune qui ne comprend pas l'importance du travail qu'on lui confie. Fronsac, je le sens, sera sans pitié.

– Toutes les pages d'un travail, dit-il d'une

voix qui condamne, sont des pages sacrées ; la plus légère indiscretion peut mettre sur la voie l'homme qui cherche. Tout ce qui est dans le laboratoire ne doit jamais en sortir, et si, par hasard, une page d'un dossier avait été égarée, le Maître devrait le savoir immédiatement. Ses travaux, c'est son bien propre, le produit de son cerveau qui appartient à l'humanité tout entière, mais d'abord à son pays. Si quelque travail a été perdu, volé... c'est l'honneur du Maître qui serait en jeu.

Je ris pour cacher mon angoisse.

– Ah ! que nous sommes graves et que nous supposons des choses qui n'arriveront jamais. Personne n'entre ici pendant que M. Mauriac travaille, et lui-même, le soir, range les notes qu'il m'a dictées. Chaque dossier est en ordre et jamais je ne me suis aperçue qu'aucune page manquait. Je vous ai demandé simplement des renseignements, je voulais m'entendre dire que j'étais utile et que les écritures ne pouvaient être confiées à n'importe qui... Je suis un peu orgueilleuse, comme toutes les femmes, et me

voilà heureuse de savoir que j'ai un poste de confiance.

Je parle, je parlerai longtemps pour m'étourdir, pour ne plus entendre la voix grave qui m'a paru si sévère et voilà qu'elle ajoute :

– Vous aviez besoin que je vous dise, Madame, que le Maître, en vous confiant ses dossiers, vous avait confié tous ses espoirs ?

– Mais oui... cela me fait plaisir.

– Ah !...

Je ne sais que dire, la conversation vient de se terminer si brusquement que je suis toute désorientée, je ne regarde plus le jardin et je n'ose regarder Fronsac, j'ai peur de voir son visage. Le silence est terrible, le soleil a disparu tout à fait, l'ombre vient. Je voudrais m'en aller et je n'ose. Là-bas, le fantôme blanc ne bouge pas ; que pense-t-il, que croit-il, que soupçonne-t-il ? Pourquoi ai-je parlé, pourquoi ai-je interrogé, je sens bien que j'ai livré la moitié de mon secret et que ce savant, qui est le reflet de Philippe, maintenant se méfie. J'ai mal, et personne ne me

consolera jamais. Cet élève, ce disciple qui a pour Maître un homme si pitoyable à toutes les souffrances est, lui, sans pitié.

Je me lève, je ne veux plus rester dans ce laboratoire en face de Fronsac qui m'observe et qui cherche. Et puis l'ombre qui grandit et qui cache nos visages me fait peur, je ne sais ce qu'elle dissimule. Je ne peux partir sans dire au revoir à cet homme, depuis une heure nous avons causé comme des amis et lui aussi est malheureux.

Pour entendre du bruit, pour mettre de la vie autour de nous, je fais quelques pas.

– Monsieur Fronsac ?

Et voilà que les mots que je voulais dire s'arrêtent dans ma gorge, je ne peux pas m'en aller comme si, entre nous, rien ne s'était passé.

– Madame...

– Je voudrais vous expliquer et je ne peux pas... pourtant il y a quelque chose que je dois ajouter aujourd'hui, car peut-être ne pourrions-nous plus jamais nous parler librement comme

nous venons de le faire. Monsieur Fronsac, il faut que vous me fassiez une promesse. Je savais déjà quelle affection vous aviez pour votre Maître, mais, aujourd'hui, j'ai compris qu'à cette affection-là on pouvait tout demander. Promettez-moi que si un jour une grande douleur, une de ces douleurs qu'on peut à peine supporter, venait bouleverser l'existence de M. Mauriac, promettez-moi que vous ne le quitteriez pas et que vous feriez pour lui ce qu'il a fait pour vous quand vous avez perdu la maman des petites filles tombées du nid. La science, le travail pourraient le sauver. Il faudrait lui rappeler à chaque instant le bien qu'il peut encore faire, l'entourer, ne jamais le laisser seul, afin qu'il comprenne que si une affection lui manque, il y en a d'autres qui essaieront de la remplacer. Vous m'entendez, monsieur Fronsac ?

La forme blanche s'est levée toute droite, si grande dans l'ombre ! Une main s'est tendue vers moi, une main que je prends et qui serre la mienne très fortement.

– Madame, la voix n'est plus sévère, on dirait

même qu'elle tremble un peu, Madame, je promets, vous pouvez compter sur moi.

Et puis nos mains se disjoignent.

Lasse, mais apaisée, lentement, je m'en vais, et au moment où je ferme la porte du laboratoire, il me semble que derrière moi quelqu'un pleure.

XVI

Philippe est au Ministère appelé d'urgence. L'expérience est proche, dans quelques jours elle aura lieu, si elle réussit la France sera la plus puissante nation du monde puisqu'elle possédera une force qui ne permettra à personne de l'attaquer. Au laboratoire nous vivons dans la fièvre des derniers jours, les autres travaux s'en ressentent.

Ce matin tous les élèves sont là. Fronsac remplace le Maître, et pour la dixième fois, avec une patience digne d'éloges, il explique tout ce qu'on prépare pour l'expérience. Villages bâtis, montagnes de pierre, murailles de fer qu'un avion porteur d'une toute petite cartouche détruira en quelques secondes.

Fronsac est presque gai, il a dans la voix des vibrations singulières qui semblent annoncer la victoire.

– Messieurs, comprenez l'importance de cette découverte, les guerres ne sont plus possibles, tous les différends entre les peuples se régleront dorénavant devant les tribunaux. M. Mauriac pourra être appelé le créateur de la paix universelle.

Ses paroles résonnent dans le laboratoire et trouvent un écho dans tous les cœurs ; les élèves sont des admirateurs fervents et passionnés et la gloire du Maître est la leur.

Ce matin la grande pièce blanche, d'habitude si silencieuse, est une ruche où les abeilles s'agitent et ne travaillent guère, il y a dans l'air de l'indiscipline et les microscopes, les ballons, les pipettes sont délaissés. Les élèves bavardent, vont de l'un à l'autre, parlent bas, me regardent, puis se réunissent autour de Fronsac en un long conciliabule. J'ai l'impression que je les gêne et je ne sais comment m'en aller. J'ai tout le courrier à lire et à classer. Je vais travailler, bien que je sois aussi dissipée que les élèves ; six journaux scientifiques, dont je dois signaler les articles intéressants, voilà de quoi m'occuper en

attendant le retour du Maître. Je lis, je note, je classe.

– Madame, nous venons de décider que vous êtes aussi un disciple, alors nous allons vous mettre dans la confiance.

Je lève la tête : devant ma table, très intimidé, se tient le plus jeune élève un rouleau à la main. Je ne sais comment il s'appelle, mais son visage mince et futé l'a fait surnommer « le renard », je le connais à peine et je ne lui ai jamais parlé.

Je suis timide et pitoyable pour tous ceux qui éprouvent ce malaise, je souris aussi gentiment que je peux.

– De quelle confiance s'agit-il, je n'ai rien deviné.

– Madame, il y a dix ans aujourd'hui que M. Mauriac et les plus vieux d'entre nous ont pris possession de ce laboratoire, c'est un anniversaire qu'on ne peut laisser passer. Alors le préféré du Maître, le plus méritant, le plus calé, il regarde Fronsac, lui dira quelques mots, et moi, le plus jeune et le plus ignorant, je lui remettrai un

souvenir de notre part à tous ; seulement nous sommes très embarrassés. Ce souvenir, si j'ose dire, a été fait en double de peur que le premier soit raté, le second est peut-être meilleur que le premier ou le premier meilleur que le second, nous ne savons pas choisir ; voulez-vous le faire pour nous ?

– Je ne demande pas mieux.

Et je tends les mains vers le rouleau car je devine que c'est le souvenir fait en double.

Les élèves sont derrière Renard, anxieux de savoir si je vais approuver leur choix. Vivement je déroule et deux gravures m'apparaissent, elles me représentent toutes les deux dans le laboratoire. Sur l'une d'elles je suis assise devant ma table de travail, prise de profil, j'ai une expression grave, la mienne à présent ; l'autre me montre debout sur le seuil de la porte ouverte, souriant à Philippe qu'on aperçoit dans l'ombre : c'est très joli, et je retrouve là mon air d'autrefois, une poupée déguisée et rieuse. Je regarde attentivement les deux gravures, c'est un artiste qui les a faites, et un artiste d'une réelle

valeur.

Je me tourne vers les élèves et tous ces yeux qui m'interrogent m'intimident à mon tour. Je balbutie :

– Quelle gentille pensée, le Maître sera content, il n'a de moi aucune photographie ; je n'ai jamais voulu poser.

Renard veut des précisions.

– Laquelle nous conseillez-vous ?

Et je réponds sottement :

– Les deux sont charmantes, je crois qu'il aimerait les avoir toutes les deux.

Mon avis doit être celui de beaucoup d'entre eux, car le pauvre Renard semble être obligé de capituler.

– Tu vois que nous avons raison.

– Les deux sont épatantes.

– Des chefs-d'œuvre à exposer.

– L'artiste, c'est un as.

– Quel malheur qu'il abandonne son crayon.

- Il lui préfère le microscope.
 - Cela ne durera pas.
 - On revient toujours à ses premières amours.
- Intriguée, je m'adresse à Fronsac.
- Quel est l'artiste qui a fait ces gravures, elles sont, je crois, d'un Maître.

Fronsac me montre Renard dont le fin visage est couvert d'une rougeur qui dit sa confusion. Il s'excuse :

– J'ai été très indiscret, Madame. C'est une idée qui nous est venue un jour, on ne savait quoi faire, quoi trouver. Alors nous avons pensé qu'un souvenir « de vous » serait seul susceptible de plaire au Maître. Pour réussir j'ai dû prendre des croquis, vous regarder très souvent, saisir un geste, une attitude, ce n'était pas toujours facile, heureusement que quand M. Mauriac travaille, il n'entend et ne voit rien. Il y a des jours où j'ai pu dessiner tranquillement, c'est ce qui vous explique comment j'ai réussi à vous asseoir convenablement et à vous mettre debout solidement.

Et comme je souris, il continue.

– Il faut que je vous dise merci, Madame, merci pour moi et mes camarades, nous sommes si contents d’avoir trouvé quelque chose qui puisse plaire au Maître et si vous n’étiez pas venue travailler avec nous, jamais on n’aurait eu cette idée. Il faut que j’ajoute encore quelques paroles que les blouses blanches qui sont derrière moi ne m’ont pas prié de dire, mais je suis sûr qu’elles m’approuveront. Quand on vous a vue arriver ici Madame, on a tous fait une vilaine figure, une femme au milieu de chimistes décidés à travailler, à découvrir, à arriver, c’est de l’encombrement, du désordre, du temps perdu : politesses et bavardages ; voilà ce qu’on croyait. Eh bien, Madame, nous nous sommes trompés et je suis content de vous le dire, car si le Maître vous a donné un travail de confiance il vous a donné le plus ennuyeux et, pardonnez-moi de vous parler en camarade, vous n’avez jamais « rouspété » pour le faire. Au contraire, vous travaillez parfois presque trop, et moi qui étais un peu votre peintre et qui cherchais vos expressions j’ai bien souvent deviné l’effort. Maintenant nous

sommes tous contents que le Maître ait un élève de plus, et quelquefois, quand on est découragé et un peu lâche, on se tourne vers le coin du laboratoire où par les matins les plus gris d'hiver il y a toujours un rayon de soleil. Vous comprenez Madame, le rayon de soleil, ce sont vos cheveux au-dessus de la blouse blanche. C'est un apprenti chimiste qui parle, il faut lui pardonner de ne pas trouver les expressions justes.

– Bravo Renard.

– Bien parlé l'apprenti.

– Tu as dit tout ce que nous pensons.

– Graveur et orateur, deux talents.

Confuse, mais le cœur plein d'une joie très douce, je me lève.

– Messieurs, je ne peux vous dire que merci... C'est un mot bien petit pour ce que je ressens.

Gai, jeune, très gamin, Renard reprend :

– Et on a des fleurs, là, Madame, dans le jardin, des fleurs que le Maître aime, c'est Jacques qui les lui donnera. Une vraie fête de

famille, nous sommes tous un peu ses enfants.

Le bruit d'une auto qui s'arrête dans le jardin nous fait écouter, c'est lui, j'en suis sûre, je ne me trompe jamais.

Fronsac dit :

– Le Maître.

Et Renard attrapant son rouleau s'écrie :

– Mes gravures, à la place du compliment.

Nous sommes tous debout dans le laboratoire, tous inoccupés. Philippe s'apercevra bien vite que quelque chose d'inaccoutumé se prépare ; quand il est absent, nous redoublons d'efforts et jamais nous ne nous dérangeons de notre travail. C'est fête aujourd'hui, la gaieté de Renard est contagieuse, nous avons des âmes d'enfant et sur tous les visages, habituellement si sérieux, il y a le même sourire.

Philippe traverse le jardin, nous le voyons par la porte vitrée, il monte l'allée que les lilas en fleurs font toute mauve. Philippe est las, il paraît accablé, son visage est penché vers la terre, il ne se doute pas qu'on l'observe. Fronsac est près de

moi et sur sa physionomie je lis l'inquiétude. Je dis tout bas, pour lui seul :

– Comme M. Mauriac a l'air fatigué. Et sur le même ton, il me répond :

– La fin de l'effort de plusieurs années.

En haut de l'allée, face au laboratoire, Philippe se redresse, et nous pouvons voir son visage, un visage ravagé. Nous n'avons pas le temps de nous communiquer l'impression ressentie car Philippe ouvre la porte. En nous voyant tous debout, l'attendant, il s'arrête, et d'une voix qui nous bouleverse, une voix brisée, si douloureuse, il s'écrie :

– Comment, vous savez déjà !

De quoi s'agit-il ? J'ai peur, une sueur froide envahit tout mon corps. Fronsac qui semble avoir gardé son sang froid s'avance.

– Maître, nous ne savons rien.

Regardant tour à tour ses élèves comme s'il voulait scruter chaque visage, Philippe s'écrie avec violence :

– Alors, pourquoi m'attendez-vous devant

cette porte comme si vous guettiez ma défaillance. Vous n'avez donc rien à faire, on ne travaille plus ici. Maintenant que le mal est fait, on se repose.

Philippe incohérent, Philippe n'étant plus maître de sa colère, Philippe injuste, ce n'est plus lui, Fronsac s'effraie.

– Maître, que se passe-t-il, je vous jure que nous ne savons rien et que nous ne comprenons pas.

– Ah ! vous ne savez rien et vous ne comprenez pas, et bien vous allez savoir et comprendre. L'expérience ne sera pas tentée, tout ce qu'on a fait est inutile, parce qu'au Ministère on a la certitude, vous entendez, la certitude, qu'un pays voisin du nôtre, un pays qui a toujours été notre pire ennemi, a en mains notre découverte, cette découverte qui a coûté à un Français dix ans de travail. Messieurs, je ne sais comment cela s'est fait, mais ici même des documents ont été volés. J'ai vu, vous entendez, les photographies ont été prises à la frontière, des pages entières, des pages qui ont été écrites ici.

Rien n'était oublié, tous les chiffres exacts, un chimiste n'a plus qu'à tenter l'expérience pour réussir. Je n'accuse personne, je ne prononce pas de mot terrible parce qu'il n'y en aurait qu'un à dire, je veux croire, Messieurs, qu'il y a eu imprudence, inconséquence de votre part, mais je ne veux pas admettre, je ne l'admettrai jamais, qu'il y a eu trahison.

Fronsac se dresse et se mettant devant moi, s'écrie :

– Maître, n'accusez pas, Maître, faites attention à ce que vous dites, vos paroles peuvent faire un mal irréparable, aucun de nous n'est un coupable volontaire, cela je vous l'affirme sur mon honneur.

Philippe s'approche de ses élèves et les regardant l'un après l'autre, il dit :

– Fronsac, toi, c'est impossible, tu es la moitié de moi-même, depuis des années nous travaillons ensemble, je t'ai vu si malheureux et la douleur a fait de toi l'homme que tu es. Rousselle épris de gloire, mais si loyal et si discret. Martin, chercheur consciencieux, n'aimant que la science

et ne sachant même pas qu'un autre monde existe. Pernet, découvert à la Sorbonne, Pernet qui cherchait un Maître qu'il pourrait aimer. Falard, tu vis dans une mansarde avec une vieille maman qui supporte toutes les privations pour que son fils fasse un jour autant de bien que Pasteur. Marie, un débutant, qui a toutes les qualités qui font un Maître, Marie, un exemple pour mon fils. Renard, la gaieté du laboratoire, si bon Français qu'il a fait la guerre à l'âge où l'on est encore au collège. Daniel, Vincent, Daloy, non, c'est impossible, je suis sûr de vous comme de moi-même.

Tu as raison Fronsac, vous n'êtes même pas capables d'une imprudence, c'est autre part qu'il faut chercher.

Je ne sais plus si je vis, appuyée contre la table, cachée par Fronsac, j'entends tout ; c'est un cauchemar affreux. Las, d'une lassitude qui fait de lui presque un vieillard, Philippe s'assied lourdement, il met son coude sur la table et sa tête vient s'appuyer sur sa main.

– Mes enfants, mes amis, pardonnez-moi de

vous avoir accusés, mes paroles ont dépassé ma pensée, non, je n'ai jamais cru, je vous le jure, que vous m'aviez trahi. L'échec, la ruine d'une espérance, l'abandon de cette idée que j'avais faite mienne, la paix régnant sur le monde entier, tout cela m'a bouleversé et a fait de moi pendant quelques instants un autre homme. J'ai souffert ! Dix années de travail, d'études, ne sont pas détruites tout d'un coup sans que quelque chose se brise en vous : cela passera, un orage, un ouragan, le calme succédera à la tempête.

Mais, ce qui m'aurait enlevé tout courage, ce qui m'aurait fait au cœur une plaie inguérissable, c'est si j'avais découvert qu'un de vous, vous que j'aime comme si vous étiez tous les enfants de mon sang, m'avait trompé. Ah ! ce travail en commun, ce travail journalier avec un élève qui profite d'une absence pour copier quelque formule qu'il portera à un autre. Voyez-vous ce visage menteur, cette attention du traître, voyez-vous ce regard qui cherche à surprendre, ces oreilles qui écoutent, voyez-vous la trahison installée dans ce laboratoire où on a fait de si belles choses. C'eût été terrible, affreux, votre

maître n'y eut pas résisté.

Un cri, quelque chose qui se déchire dans la poitrine d'un homme, l'expression de la souffrance humaine, voilà ce que j'entends ; c'est Philippe qui sanglote et ces sanglots qui me tuent moralement me laissent vivante.

– Fronsac, c'est toi que je charge de faire l'enquête, il faut savoir à tout prix, je ne connaîtrai la paix que lorsque le coupable sera découvert. Fronsac, tu comprends, c'est mon honneur qui est en jeu. Au Ministère on prononce déjà le mot de trahison. Je veux arrêter le bruit qui va se faire autour de cette affaire, je veux que personne n'ait le droit de soupçonner l'un de vous.

Ces paroles sont pour moi un appel, je me dresse, j'en ai assez de mentir, je vais m'accuser, crier la vérité. Une main a saisi la mienne, une main qui est un étau puissant, je suis maintenue à ma place, rejetée en arrière, et Fronsac, toujours devant moi, répond :

– Maître, soyez tranquille, je trouverai.

Puis comprenant qu'il ne faut pas me laisser seule avec Philippe, que je suis prête à tout dire, il ajoute :

– Messieurs, je vous demande de quitter le laboratoire, j'ai des questions très précises à poser à M. Mauriac, je veux commencer l'enquête immédiatement. Madame, j'ose aussi vous prier de vous retirer, toutes ces émotions vous ont bouleversée, vous avez besoin de repos. Ayez confiance en moi, en nous, tout s'arrangera.

Je m'en vais, je ne sais plus si je vis ou si je suis déjà morte. L'agonie la plus terrible ne peut être aussi douloureuse.

XVII

Je me suis réfugiée dans ma chambre, la fenêtre donne sur le jardin, je puis voir ce qui se passe dans le laboratoire. Philippe n'a pas bougé, les bras étendus sur la table, courbé, vieilli, il est méconnaissable. C'est moi qui ai fait cela.

En face de lui, Fronsac parle, il a des gestes qui indiquent une volonté. Philippe l'écoute-t-il, je ne sais, car il ne fait pas un mouvement. Fronsac a tout deviné, j'en suis certaine, la main qui a serré la mienne, et qui m'a rejetée derrière lui, était une main complice, une main qui me commandait de me taire. Pourquoi ? A-t-il eu peur pour son Maître de cette nouvelle douleur ?

La trahison installée dans son laboratoire c'eût été affreux pour Philippe, la trahison de sa femme l'atteindra aux sources mêmes de la vie.

Je ne verrai pas sa souffrance, non, je ne la verrai pas.

C'est lâche de s'en aller, c'est lâche de tout abandonner, l'expiation, la véritable, c'eût été de voir souffrir Philippe.

Je vais partir, partir, Fronsac est là, il a promis de ne pas le quitter, je crois en sa promesse. Mon départ m'accuse, Fronsac n'aura pas grand-chose à lui apprendre.

La vie continue comme si rien ne s'était passé, le déjeuner est servi, je suis souffrante et je donne l'ordre, le dernier, qu'on porte un plateau dans le laboratoire comme les jours où les travaux en cours ne permettent pas une heure de répit. Je quitte ma blouse blanche, la chère blouse qui m'avait donné tant de courage, quelques affaires dans un petit sac, un peu d'argent, et je vais écrire à Philippe.

Je n'ose, et pourtant je voudrais lui dire, il souffrirait moins, que si je l'ai trahi, il faut écrire ce mot, j'ai des excuses. La nuit terrible, la vie de mon petit Jacques, l'odieux marché.

Non, décidément je ne peux pas ! Je ne réfléchis plus, le temps passe, c'est à Fronsac que je m'adresse.

« Ne cherchez pas, c'est moi qui ai donné les papiers du Maître, papiers qu'il m'avait confiés. Je les ai donnés, là-bas, à Talmont. Mon enfant allait mourir et celui que j'avais appelé près de lui les a exigés. J'ai trahi, oui, j'ai trahi. C'est tout ce que j'avais à vous dire, ne quittez pas votre Maître, vous me l'avez promis. Adieu.

« MONIQUE. »

Voilà, c'est fini. Ah ! que c'est peu de chose, un bonheur se termine et rien autour de vous ne s'agite. Les meubles, témoins de tant de jolies heures, les bibelots, des souvenirs, tout reste là.

J'ai mal partout, le cœur et la tête sont les plus atteints, le cœur on dirait que des pinces me le broient... C'est une sensation affreuse et je vis.

Pour la dernière fois je m'approche de la fenêtre, Philippe est toujours dans le laboratoire, il a la même attitude cassée, le plateau du déjeuner est posé sur la table de travail. Les deux hommes qui discutent ne songent pas à s'en

approcher.

Adieu Philippe, adieu, je ne te reverrai plus. Adieu, pardonne-moi, j'ai tant souffert, tu ne sauras jamais à quel point je t'ai aimé. Tu as été tout pour moi, tout, je ne vivais que pour toi, je n'avais pas d'autre but dans mon existence que ton bonheur. J'étais prête aux plus grands sacrifices, et pourtant je t'ai fait tant de mal... Vois-tu, je n'étais pas mûre pour de grandes épreuves, la première a eu raison de la poupée, une poupée qui ne savait qu'aimer. Philippe, avant de m'en aller, de te quitter pour toujours, car jamais je ne reviendrai, je voudrais revoir ton front, tes yeux que j'ai tant regardés. Je t'en prie, devine toute la tendresse qui descend vers toi, devine que celle qui te dit adieu derrière une fenêtre voudrait être à tes genoux pour te demander pardon. C'est mon cœur qui t'appelle, mon cœur où il n'y a que toi. Philippe, je t'en supplie, regarde-moi une dernière fois. Quelques minutes, une seconde, je veux revoir ton visage avant de m'en aller. Ah ! tu ne m'entends pas, maintenant, c'est toi qui parles, tu interrogues Fronsac et je vois bien, je devine qu'il se trouble

et que ses yeux se détournent des tiens. Te voilà debout, tu te redresses, tu as des gestes violents, tu veux la vérité et peut-être que de nouveau tu accuses. Philippe, attends quelques instants, n'exige pas ce que ton élève veut encore te cacher, Philippe je m'en vais, aie pitié, pitié.

Me voilà dans une gare, comment suis-je venue là, je ne sais. J'ai quitté la maison, pris un taxi, donné une adresse, est-ce moi ou une autre. J'ai un billet dans la main, un billet pour Saujon. Quelle force m'a poussée devant un guichet et pourquoi ai-je voulu revoir Talmont avant de m'en aller je ne sais où. Dieu nous ordonne de vivre, il faut vivre.

Je suis partie, partie sans avoir embrassé mon petit Jacques. J'ai fui si vite, j'avais peur, je croyais que Philippe sachant la vérité me cherchait. Je n'avais plus qu'une idée : m'en aller, n'importe où. J'ai descendu l'escalier, traversé l'antichambre comme si quelqu'un me poursuivait, et je n'avais qu'à ouvrir la porte de la salle à manger pour apercevoir une dernière fois

mon petit... J'ai bien fait de ne pas ouvrir la porte, aurais-je pu partir si je l'avais revu ?

Je suis des voyageurs qui ont le même billet que moi, le quai, le compartiment. Assise, je sens ma lassitude et cette douleur qui harcèle mon cœur ne s'apaise pas. J'ai mal et je suis seule avec ma peine, abandonnée, perdue... celui qui m'a tant aimée à présent me méprise et me hait peut-être, je l'ai déshonoré ! C'est le châtement, si terrible, que je m'étonne de vivre.

Le train part, il m'emporte, c'est fini, cette fois tout est fini. Il me semble qu'on m'arrache de bras qui me retenaient encore. Est-ce que j'espérais qu'on courrait après moi, qu'on me retrouverait, et que le pardon était possible. Folie ! Là-bas, dans le laboratoire, Philippe, Fronsac, deux savants, doivent chercher le moyen de prouver le vol, de réclamer pour la France l'invention, la découverte : la science avant tout !

Est-ce que cela compte une femme, elle aimait pourtant. Comprendre sa faiblesse, l'excuser, la plaindre, idées de petites filles ; la vie n'est pas une histoire qui se termine par un pardon.

Le châtement, l'expiation, des mots qui ont été inventés par des hommes, des mots cruels qui chassent la pitié.

Ah ! j'avais raison de haïr la science, c'est elle qui m'a pris mon mari, maîtresse redoutable et passionnément aimée avec laquelle je ne pouvais lutter, maîtresse qui ne permettra jamais qu'on m'absolve, maîtresse que j'ai trahie et qui se venge.

Le train m'emporte vite, si vite... je suis une morte vivante, une morte qui souffre encore. La vraie mort, c'est la séparation, c'est quitter ceux que l'on aime, l'autre, celle qui vous laisse sans pensée, insensible, ne compte pas.

Je vis, et il faut vivre puisque je crois en Dieu.

Des gens dans ce compartiment, des gens qui me regardent avec curiosité ; un autre jour j'en eus souffert, aujourd'hui tout m'est indifférent et la solitude me fait peur. Je m'efforce de regarder des visages inconnus pour oublier l'autre, celui que j'ai vu ce matin, celui que la souffrance avait si cruellement marqué.

Que se passe-t-il là-bas ? Ah, ne pas savoir, tout craindre et ne rien espérer. Jacques, que dira-t-il, comment lui expliquera-t-on mon départ ? Marraine le prendra, le consolera, les enfants oublient, dans peu de jours, il ne parlera plus de Mamie, mais Mamie, elle, n'oubliera jamais et personne ne la consolera.

Je ne veux plus penser, cela me fait mal, j'ai besoin d'énergie, demain, après mon pèlerinage, il me faudra prendre des décisions. J'irai à Bordeaux, le premier bateau qui partira dans un pays lointain m'emmènera ; un pays où nul ne me connaîtra et où nul ne me retrouvera. Maman, qui ne comprendra pas, Marraine, qui pardonnera, vont me chercher, à quoi bon, jamais je ne reviendrai, jamais !

Tous les voyageurs dorment, si je pouvais dormir aussi. La trépidation du train me fatigue, mon cœur apaisé semble avoir à peine la force de vivre, la tempête a été terrible et ce calme est pénible à supporter : sommeil, évanouissement, faiblesse...

Brutal, le jour me réveille. Où suis-je, quels

sont tous ces gens qui m'entourent ? D'où sort cette grosse femme qui est en face de moi, décoiffée, visage sale et luisant ? Elle dort la bouche ouverte, affreuse à voir. Et là, tout près, une fillette. De l'autre côté, deux messieurs, ils dorment tous et je ne les connais pas, quel affreux cauchemar !

Je me redresse et j'ouvre la fenêtre. L'air pur et froid me saisit et me réveille tout à fait. Hélas, je me souviens !

Le train s'arrête ; effarés, les voyageurs se lèvent et se précipitent sur leurs bagages, la grosse dame crie : « Nous sommes arrivés ! » Je descends aussi.

Une petite gare du midi, toute blanche, inondée de soleil, la lumière éclatante vous oblige presque à fermer les yeux. Je sors comme les autres, deux gamins du pays m'entourent et me demandent :

– C'est y pour la maison de santé ?

– Non, je vais à Talmont.

Talmont, c'est l'idée fixe. Avant de partir, je

veux revoir tous les endroits où, pendant d'heureux jours, nous avons promené notre amour : la petite place, le cimetière, la forêt, je veux me rappeler les mots tendres, les baisers, les travaux faits ensemble, les grands rêves d'avenir.

– Pour Talmont, faut prendre une voiture, vous en trouverez du côté de la foire.

Comme je ne suis pas « pour la maison de santé », je cesse d'être une voyageuse intéressante.

Des femmes passent avec des bestiaux, bêtes et gens sont calmes et marchent lentement, je les suis et j'arrive du côté de la foire. Elle se tient sur une grande place qu'une charmille encadre ; attachés aux troncs des arbres ou tenus par des gamins, des bœufs blancs et roux, superbes ; non loin des bêtes, des paysans vêtus de longues blouses bleues, discutent à voix basse, méfiants.

Aucune voiture, que vais-je devenir ?

Je me renseigne, une voiture pour Talmont un jour de foire, ce n'est pas une chose qu'on demande.

Désespérée, je reste là au milieu des bêtes et des gens, si ridicule, dans ma tenue de parisienne, que les gamins viennent me regarder, me trouvant plus curieuse que les animaux. Je ne sais que faire. Enfin une vieille femme me prend en pitié. Elle a une carriole et ne ramène qu'une bête, elle me posera à Talmont si on s'entend pour le prix. On s'entend, et la bête installée dans une espèce de cage en bois qui a des roues, je m'assieds sur une planche fermant la cage à côté de la vieille femme qui conduit un cheval aussi âgé que sa propriétaire. Nous partons.

Cahots, poussière, une longue route qui n'en finit plus ; celle qui me conduit grogne sans arrêt !

– C'est-y pas malheureux une foire pareille, rien que des vilaines gens, ça discute, ça crie, ça ne fait rien que de boire. Ah ! la jeunesse d'aujourd'hui, faut pas compter dessus, ça méprise les vieux, c'est tout ce que ça sait faire.

La jeunesse d'aujourd'hui, j'en suis, et la pauvre vieille n'en a nul souci.

La route est longue et les cahots terribles ; je

suis si fatiguée que je souhaite parfois que la voiture casse ou verse, afin qu'elle me dépose sur l'herbe verte qui borde la route et où je serais si bien pour dormir ou me reposer.

– Vous y voilà, ma petite demoiselle.

La voiture arrêtée, la petite demoiselle se lève, mes membres sont engourdis et douloureux quand je les bouge ; je descends difficilement, je suis raide, presque paralysée.

La vieille rit.

– C'est pas doux, la carriole, faut en avoir l'habitude. Ah ! la jeunesse d'aujourd'hui c'est bon à rien.

Et, sur cet aimable adieu, elle s'en va.

Je me redresse et je regarde ; au bout de la route, après le petit port que les Américains voulaient faire immense, Talmont, le village perdu sur un rocher.

Je m'assieds, il faut me reposer, me chauffer au soleil, retrouver de la force pour faire mon pèlerinage. J'ai faim, j'ai beau souffrir, la machine humaine ne peut se passer de nourriture.

En attendant la voiture, j'ai acheté du pain que je n'ai pas osé manger devant les gamins moqueurs. Je mangerai ici, seule... seule. Ce mot est affreux.

Assise sur une pierre, au bord de la route, je suis perdue, abandonnée, si loin de tout, de tous... et tant que je vivrai, mon Dieu faites que ma vie soit brève, je serai perdue et abandonnée...

J'ai pleuré, cela m'a fait du bien, c'est la première fois depuis hier que les larmes qui, par moments m'étouffaient, ont trouvé le chemin de mes yeux. Elles sont venues nombreuses ; j'ai cru que la source ne se tarirait pas. Maintenant je suis plus forte, plus calme, je vais aller récolter des souvenirs pour les emporter avec moi afin qu'ils m'aident à vivre. Ce seront mes seuls bagages, mais des bagages que nul ne pourra me prendre.

Je marche sur le chemin blanc, doré par le soleil ; nous sommes arrivés tous les trois par ce chemin-là. Ah ! qu'il y avait de joie, d'amour, de jeunesse, dans cette voiture qui nous amenait. J'aimais la vie, je croyais en elle, je m'imaginai que près de Philippe rien ne pouvait m'atteindre. J'étais heureuse, je possédais un bonheur si

parfait. Et maintenant, ce bonheur est perdu, tout est fini.

Je marche, recueillie, les mains jointes, comme les pèlerins. Voilà le vieil arbre sous lequel Philippe a arrêté la voiture. Jacques m'a dit :

– C'est le garage, Mamie ?

Et j'ai répondu :

– Oui, mais celui-là, c'est le bon Dieu qui l'a fait.

Et Philippe m'a pris le bras avec une hâte joyeuse. Il était pressé de me faire admirer ce petit village découvert au cours d'un voyage d'études.

Et nous sommes entrés tous les trois.

Voici la rue étroite aux maisons blanches, de grandes passeroses faisaient la haie et, curieuses, nous regardaient passer ; aujourd'hui, les passeroses ne sont pas fleuries et nul ne me regarde passer.

La place, avec les tilleuls et les vieux murs, que d'énormes figuiers font crouler ; voici le

banc où nous nous sommes assis face à l'océan ; tout était bleu, le ciel, la mer et la robe que je portais ce matin-là. Je me souviens des plus petits détails. Philippe s'est assis près de moi, nous bavardions gaiement, puis, subitement, le savant m'a oubliée, la science me l'avait encore une fois pris. C'est le dernier voyage qu'il a fait seul, après j'ai été la confidente de toutes ses pensées.

Je marche le long des remparts, ceux que la mer n'a pas encore détruits. C'est un jour de printemps capricieux et peu sûr, tout à l'heure le soleil était éclatant, voilà qu'il se cache et que tout devient gris. Devant moi, sur le rocher, défiant les éléments, l'église se dresse, suspendue au-dessus de l'eau. Elle est là, face à l'immensité, intacte, alors que tout autour d'elle la mer, continuant son œuvre méchante, détruit, ravage le petit village qui, dans quelques années, n'existera plus. Voici le cimetière fleuri comme autrefois, le mur écroulé qui me servait de banc, voici la pierre sur laquelle Philippe s'asseyait.

Je me repose au même endroit et je suis seule. J'appuie ma tête si lasse contre un vieux tronc

d'arbre et je ferme presque les yeux pour mieux me souvenir.

C'est par un beau soir de juin, doux et clair, alors que sur toutes les tombes il y avait des roses, que nous avons découvert ce petit cimetière où les morts dorment, bercés par la chanson de la mer. Nous y sommes revenus souvent,. nous trouvions à ce coin de terre abandonné par les vivants un charme fait de silence et de mystère. Un jour j'ai dit : « Quand nous ne nous aimerons plus, Philippe, et que je mourrai d'avoir perdu votre amour, je voudrais que vous veniez m'ensevelir près de ces morts qui, pendant quelques soirs, ont été nos amis. Et il m'a répondu, presque tristement :

– Si votre mort dépendait de mon amour, ma chérie, vous ne cesseriez jamais de vivre.

En riant, cette fois, afin de dissiper l'ombre qui menaçait notre bel avenir, je me suis écriée :

– Ne souhaitez pas cela, Philippe, j'ai peur de la vieillesse. Grand-mère, des cheveux blancs, des rides, ne plus pouvoir courir avec Jacques chaque fois que j'en ai envie, être toujours

sérieuse, devenir grosse, laide, ce sont des choses terribles et que je supporterais mal. Monique cesserait d'être votre poupée, monsieur, et vous n'aimeriez plus Monique changée en fée Carabosse.

– Enfant, je vous aimerai toujours et vous le savez bien, seulement, comme vous êtes une grande coquette, vous voulez que je vous le dise.

– Oui, je veux que vous me le disiez, et non par coquetterie ; lorsque je suis seule, et cela m'arrive souvent, je me répète tout ce que vous m'avez dit. Chaque mot s'inscrit en lettres ineffaçables dans ma mémoire, c'est comme un livre que j'emporte partout avec moi, que je feuillette, souvent, un cher livre d'amour.

Des bras m'ont emprisonnée et, à mon oreille, des lèvres chaudes et tendres ont murmuré :

– Je t'aime, petite Monique, ton cœur est aussi joli que ton visage, et je sais, entends-tu, je sais que ni l'un ni l'autre ne deviendront laids. Ils changeront peut-être, mais celui qui t'aime ne s'en apercevra pas. Tu seras toujours pour lui la plus belle, la seule aimée...

Je feuillette le cher livre d'amour, le livre sur lequel je n'inscrirai plus qu'un mot, le dernier, si terrible que j'hésite à le prononcer : fin.

C'est la mort qui me frôle, la mort, mes amis d'autrefois reviennent, ils sont tous là : Crussol, d'Uzès, Saint-Maur, les marins, les capitaines, les inconnus, les invisibles ; ils m'appellent.

À quoi bon rester sur la terre, à quoi bon souffrir encore, puisque là, à côté d'eux, dans ce petit cimetière, je ne souffrirai plus. La mer me bercera, pour moi aussi les roses fleuriront ; je ne serai plus seule, perdue, abandonnée. On pardonne aux morts, je dois mourir pour que Philippe n'ait plus contre moi ni haine, ni ressentiment. Je dois mourir.

Les heures passent, le soleil s'est couché, je suis faible et j'ai si froid que je m'imagine à chaque instant que mon cœur va s'arrêter de battre. Il ne veut pas mourir, c'est lui qui lutte, il tenait à la vie à cause de Philippe qu'il espérait revoir.

Sur mon mur écroulé je ne suis plus qu'une ombre qui tomberait si facilement à la mer. Je ne

ferai pas un geste, pas un effort, Dieu l'a défendu. J'attends la mort, certaine qu'elle va venir me prendre, mes amis me l'ont dit. Je souffre déjà moins, la mer commence à me bercer. Philippe pardonnera, puis, dans quelque temps, il ne se rappellera plus que les années heureuses. Jacques, mon petit, priera pour sa maman. Prier, c'est se souvenir.

J'ai froid ; comme la mort est lente à venir. Le ciel est sombre et ne promet rien ; la nuit vient si vite que tout à l'heure, autour de moi, il n'y aura que l'ombre. Le vent s'élève, est-ce lui qui pleure ainsi, la mer n'est plus tendre et berceuse, elle attaque le rempart et le mur sur lequel je suis assise paraît trembler ; est-ce la mer qui va venir me chercher ?

Si je pouvais encore me rendre compte de ce qui se passe, je m'imaginerais que mes amis ont pitié de ma détresse, et qu'un d'eux s'avance là-bas, entre les tombes. La demi-clarté que le soleil, en se couchant, a laissée sur la terre me permet de le distinguer. Est-ce Crussol ou d'Uzès ou Saint-Maur, ou un de ces capitaines qui ont

tant voyagé ? Quel est celui qui vient me chercher ?

Je ne me suis pas trompée, l'ombre s'avance, grandit, elle vient pour moi, qui donc autre que mes amis pourrait me découvrir sur ce mur en ruines, au-dessus de la mer qui est de plus en plus méchante.

Deux bras me saisissent, m'emportent, et une voix cassée, qui tremble, s'écrie :

– Je savais bien que c'était une malheureuse.

XVIII

J'ai dormi des heures et des heures, et je me suis réveillée, confortablement installée, dans un lit qui occupe une partie de la salle à manger de la maison du retraité de la marine.

C'est Marie, la vieille servante que nous avons eue l'an passé, qui m'a arrachée du mur sur lequel j'attendais la mort. Elle venait de prier à l'église, en sortant, elle a regardé le cimetière pour dire bonsoir à ses morts, son mari et ses deux fils, et c'est alors qu'elle a aperçu une forme noire qui semblait se pencher vers le gouffre. Elle a couru, la pauvre vieille, car l'an passé, à pareille époque, une petite de Bordeaux, souffrant d'un grand mal d'amour, est venue se noyer un soir où le bon Dieu avait illuminé tout le ciel.

Dans l'ombre, elle m'a saisie, emportée, sans savoir qui j'étais, elle voulait sauver une femme qui allait commettre, croyait-elle, un grand péché.

Elle m'a amenée dans la maison, notre chère petite maison d'autrefois ; elle en est la gardienne, le maître étant absent, et c'est après m'avoir étendue sur son lit, à la lueur d'une lampe qui éclaire tant bien que mal, qu'elle m'a reconnue.

– Madame Mauriac, ma pauvre dame, c'est-y possible, je ne me trompe pas !

En l'entendant, j'ai compris que mes amis, les morts, m'avaient, eux aussi, abandonnée.

Marie m'a réchauffée, nourrie, et je me suis endormie d'un sommeil lourd, la bête humaine n'en pouvait plus.

Depuis deux jours je suis là, si faible, que je ne pourrais pas me lever, la servante qui me soigne comme si j'étais sa propre fille ne m'a rien demandé. Son cœur a toutes les délicatesses. Elle a dû deviner qu'une grande misère m'avait amenée dans ce cimetière ; elle doit croire que j'y cherchais la mort, mais elle ne m'a posé aucune question indiscrete, de ces questions qui renouvellent votre peine. Elle a compris que je suis malheureuse et cela lui suffit pour être

bonne. Elle m'a donné son lit, elle partage avec moi sa nourriture de chaque jour, elle partage son argent, car je n'ai plus rien. La voilà qui entre, elle a un bon sourire si tendre que ce sourire réchauffe un peu mon cœur.

– Ma bonne dame, il y a du soleil plein la rue, je vais avancer votre lit près de la fenêtre, cela vous donnera des forces. C'est le médicament du bon Dieu, rudement meilleur que tous ceux que les hommes ont inventé.

Aussitôt dit, aussitôt fait, me voilà installée près de la fenêtre. C'est vrai, le soleil inonde la rue ; les passeroles sont toutes petites, elles ne fleuriront pas avant des semaines. L'an passé, épanouies, merveilleuses, elles montaient le long des murs, elles envahissaient les fenêtres de cette salle à manger où j'ai vécu près de Philippe des heures inoubliables.

Marie s'approche, elle n'aime pas me laisser à mes pensées.

– Ma petite dame, il va falloir faire toilette. Je vous annonce une visite d'importance, monsieur le Curé.

Surprise, je regarde la servante.

– Monsieur le Curé, mais je ne le connais pas.

– Il vous connaît, je lui ai tant parlé de vous. Et puis, je vais vous dire, vous êtes fatiguée, quasi malade, et lui qui n'est pas médecin, vous donnera des conseils toujours bons. Les médecins, faut pas y croire, ma chère dame, ce sont de braves gens, mais ils ont le tort d'avoir pour amis les pharmaciens : ceux-là vous prennent tout votre argent et vous empoisonnent. Alors, comme vous êtes malade et que je veux vous guérir, j'ai dit à M. le Curé que pas un médecin n'entrerait ici, mais que lui pouvait venir, et il vient parce que c'est un homme qui a de la bonté à revendre.

Faire toilette, c'est impossible, je n'ai rien. Marie m'a prêté une camisole, sa plus belle, et comme j'ai froid elle m'a enveloppée dans un châle rouge, trouvé dans le buffet de la salle à manger et qui appartient au propriétaire de la maison, car ce châle aux dessins bizarres vient d'un pays lointain.

M. le Curé me verra avec ma camisole et mon

châle, cela n'a aucune importance. Je redoute tous les mouvements, le plus petit geste me donne d'affreuses douleurs au cœur, douleurs que je cache car je ne veux pas que Marie sache, tout de suite, que je vais mourir. Elle en aurait de la peine, elle croit m'avoir sauvée. Je lui dirai, plus tard, au dernier moment, que je vais aller au cimetière retrouver ses chers morts. Quand tout sera fini, il faudra me mettre près d'eux et puis prévenir Philippe. Je veux lui éviter les dernières cérémonies si pénibles, il me retrouvera sous une pierre que Marie aura fleurie.

– El la visite ne tardera pas, quand le soleil aura tourné derrière la maison, elle sera là, et vous verrez qu'elle vous fera du bien. C'est pas bon à votre âge de s'enfoncer dans ses peines ; depuis deux jours, sauf le respect que je vous dois, ma chère petite dame, vous n'avez pas fait autre chose, alors vous êtes toute pâle et presque aussi faible que le jour où je vous ai apportée ici. Ah ! ce jour-là, je ne l'oublierai jamais. J'avais dans mes bras un pauvre petit oiseau glacé, un petit oiseau qui avait fait un grand voyage, un petit oiseau tout meurtri, que j'aimais déjà parce

qu'il était malheureux. Quand je vous ai reconnue, mon sang n'a fait qu'un tour, j'étais embarrassée, je n'avais qu'un pauvre lit à vous offrir. Alors, dès que vous avez été endormie, j'ai couru voir M. le Curé. M^{me} Mauriac chez moi, la femme du grand savant, il n'en revenait pas le cher homme ! Je lui ai dit que vous étiez malade, que mon lit n'était guère bon et que le propriétaire qui fait réparer sa maison avait tout enlevé. Alors il m'a dit comme ça : faut emporter le mien, Marie. Et avec lui et le petit Pierre, l'enfant de chœur, on l'a apporté ici. Vous dormiez si bien que j'ai pu vous changer de lit sans que vous vous réveilliez, mais maintenant que M. le Curé va venir, j'ai tenu à vous prévenir pour que vous lui en touchiez deux mots.

Marie a raison, M. le Curé a de la bonté à revendre.

– Je suis confuse, vous n'auriez pas dû accepter.

– Ça me regardait, ma chère dame, et puis vous ne devez pas être confuse... M. le Curé était tout content de rendre service à M^{me} Mauriac ;

paraît que votre mari en a tant fait pour tout le monde qu'on n'en fera jamais assez pour vous.

Philippe !... dans ce coin de terre perdu, on connaît son nom, on l'admire, on l'aime, c'est justice. Il a toujours pensé aux autres, il a cherché à soulager toutes les misères. Cet amour des humbles, s'il le connaissait, serait pour lui la plus douce des récompenses.

– Marie, un jour, plus tard, vous raconterez cette histoire à M. Mauriac, je suis sûre que cela lui fera plaisir. Il ne faudra rien oublier de mon passage ici, vous qui avez si bonne mémoire, vous vous souviendrez de ces jours, de ces heures, de toute la bonté dont vous m'entourez. Vous direz à celui qui viendra... après...

La vieille servante, qui regarde par la fenêtre, se retourne brusquement et, d'une voix inquiète, me demande :

– Après... quoi ?

J'hésite, je crois que le moment n'est pas encore venu de lui dire la vérité ; elle ne soupçonne guère que cette faiblesse qu'elle

attribue à un froid pris au cimetière est le prélude de ma mort. Je sais que je vais mourir, je vis mes derniers jours. Je les vis seule, pour que Philippe me pardonne.

Mourir loin de ceux qu'on aime, c'est le châtement, l'expiation : ces mots que je croyais inventés par les hommes, je les comprends aujourd'hui.

Toujours inquiète, Marie répète :

– Après quoi ?...

Et pour la rassurer et ne pas lui faire de peine, je réponds :

– Après... ma guérison.

Marie n'écoute pas ma réponse, elle entend marcher dans la rue, et comme elle est curieuse du moindre bruit qui trouble le silence de la petite ville, elle se penche par la fenêtre autant qu'elle peut.

– Ah ! cette fois, je crois que voilà notre visite, mais M. le Curé n'est pas seul ; il a dû rencontrer des touristes qui se font raconter l'histoire de Talmont. C'est qu'il en sait, M. le Curé, et que

personne, sur cette question-là, ne peut lui en remontrer. Il aime son église, il l'a déjà défendue contre des gens qui voulaient l'abîmer, et il la défendra encore. Une église, c'est pas un joujou avec lequel des messieurs qu'on appelle des architectes doivent s'amuser.

Marie est toujours penchée vers la rue et l'attente de cette visite m'oppressant un peu, très lâche, je demande :

– Est-ce qu'il vient, M. le Curé ?

La servante quitte brusquement la fenêtre et je remarque que son visage ridé, cuit par le soleil et le vent de la mer, est plus rouge que d'habitude.

– Il est quasi là, faut pas vous ennuyer ma chère dame, c'est un homme simple et si bon !

Je demande, je ne sais pourquoi !

– Les touristes l'ont quitté ?

Et Marie, intimidée, gênée comme je ne l'ai jamais vue, répond :

– Je crois, je ne sais rien, le soleil était là, je ne pouvais pas bien voir.

Lasse, je ferme les yeux.

– Dites à M. le Curé qu’il entre, mais qu’il ne reste pas longtemps, je suis bien fatiguée, il comprendra.

Dans le petit couloir j’entends des pas, puis des voix ; M. le Curé doit prendre congé des touristes avant d’entrer.

Marie ouvre la porte doucement, elle croit que je m’endors. Ma faiblesse est telle qu’il me faudra beaucoup de volonté pour secouer cette torpeur qui, par moments, m’envahit.

Je sens qu’on s’approche de mon lit, qu’on me regarde, une chaleur envahit tout mon corps, une chaleur bienfaisante : j’ai chaud comme si le soleil m’avait pénétrée toute. J’ouvre les yeux, je pousse un cri, puis je referme bien vite les paupières : est-ce un rêve ou une hallucination ? Je ne veux pas que cela dure, c’est trop douloureux. Mais deux bras m’ont saisie, deux bras m’étreignent, et la voix grave que j’aimais tant, la voix si pleine de tendresse, me dit :

– Monique, ma chérie, je vous retrouve,
enfin !

XIX

Ils sont là, tous les deux, Philippe, Fronsac ; ils ne me quittent pas, ils me soignent comme les plus dévouées des infirmières.

Hier, j'ai cru pendant quelques heures que je guérirais ; apaisé, heureux, mon cœur semblait calmé. Mais cette nuit, les douleurs ont repris plus violentes que jamais, et j'ai compris que Dieu m'avait seulement accordé une trêve. Qu'il soit fait selon sa volonté. À l'appel de Philippe, les médecins sont venus de Bordeaux, de Paris. Ils ont affirmé que je guérirais. Mensonge ! La vérité est que la maladie que j'ai faite l'an passé m'a laissé une lésion au cœur ; les émotions, les fatigues de ces derniers jours l'ont aggravée.

C'est fini, je le sens bien, je ne vivrai plus que quelques jours ; une semaine peut-être, c'est le dernier délai.

Philippe, que sait-il ? mon départ, ma lettre

sont les preuves de ma faute, et pourtant il est aussi bon avec moi, aussi tendre que l'an dernier.

J'ai voulu plusieurs fois lui parler du mal que je lui ai fait, il ne l'a jamais permis.

– Plus tard, ma chérie, plus tard, aucune émotion, aucune fatigue, il faut obéir aux prescriptions de vos médecins.

Et je me suis tue, lâche, et affolée par un cœur qui, à la moindre émotion, se contracte et semble vouloir s'arrêter. Je partirai sans que Philippe m'ait pardonné et j'ignorerai si la faute que j'ai commise est une de celles qui peuvent se réparer.

Je veux savoir et, comme le temps m'est compté, tout à l'heure, quand je serai seule avec Fronsac, je l'interrogerai.

Tous les jours j'exige que Philippe se promène ; il va à Royan envoyer des nouvelles à Mairaine qui doit m'amener Jacques très prochainement ; c'est ce moment-là que je choisirai pour savoir la vérité.

Marie me soigne avec un dévouement qui ne se lasse pas, je n'ai plus sa camisole et le châle

rouge ; Philippe m'a fait venir de Bordeaux des merveilles roses qui ne me rendent pas mon teint d'autrefois. Mais, pour lui, jusqu'à la fin, je veux essayer d'être jolie et, tous les matins, malgré ma faiblesse, je passe un long moment à ma toilette. Âme de poupée, penseront peut-être ceux qui me regardent mourir, mais cette poupée ne veut laisser à celui qu'elle aime que de doux souvenirs.

Voilà Philippe, il a sur les lèvres un sourire commandé, mais ses yeux clairs qui ne savent pas mentir disent son chagrin.

– Ma chérie, je crois que c'est l'heure où vous me renvoyez. Fronsac va prendre le service d'honneur, petite princesse, pendant que j'irai m'entendre avec Marraine pour le voyage de Jacques.

– C'est demain qu'ils arriveront ?

– Oui, très probablement.

Hier, Philippe et Fronsac hésitaient à faire venir Jacques ; ils avaient peur qu'il me fatiguât ; aujourd'hui, ils n'hésitent plus. Je comprends, ma

maladie fait des progrès rapides, ce n'est plus avec des jours qu'il me faut compter.

– Ma chérie, avez-vous envie de quelque chose à Royan ?

– Non, que voulez-vous que je souhaite ? Vous devinez mes désirs avant que j'aie eu le temps de les avoir.

– Voulez-vous que je vous rapporte des roses ?

Je regarde la petite salle à manger qui me sert de chambre et que je n'ai pas voulu quitter ; sur la cheminée, sur la table, tout près de moi, des bouquets, tout ce que Mai fait fleurir, tout ce que le printemps apporte, est réuni autour de moi. Je montre les fleurs plus jolies les unes que les autres.

– Où les mettrait-on, Philippe ? il n'y a plus de place, et, regardant la fenêtre ouverte sur la petite rue étroite, j'ajoute : seules les passeroles boudent. Vous rappelez-vous que lorsque nous travaillions ensemble, l'an passé, elles étaient toutes fleuries et faisaient entre la rue et nous un

rideau rose que le moindre vent agitait ?

Philippe, je ne verrai pas les passeroles.

Le sourire de commande disparaît des lèvres de Philippe, et son beau visage est contracté par une douleur terrible.

Je souffre de sa souffrance. Il balbutie, il veut mentir.

– Mais, pourquoi ne les verrez-vous pas ?

Et pour apaiser, pour consoler, c'est le rôle de la femme, je reprends bien vite :

– Dès que je serai mieux... nous partirons.

Et il répète :

– Oui, nous partirons.

Un silence pénible, nous nous regardons et nos yeux, hélas, ne mentent pas. C'est affreux, je sens que je vais tendre les bras, l'appeler, le supplier de me garder et d'empêcher la mort de venir me prendre. Je sais que je vais le faire souffrir, mais j'ai peur de ne pas pouvoir résister. Je suis si faible que toute force morale m'abandonne.

Fronsac entre au moment où j'allais être lâche.

– Maître, Marie vous prévient que M. le Curé vous attend.

Nous échangeons un dernier regard, et comme aucune parole ne peut faire comprendre ce qui se passe dans nos cœurs Philippe s'en va, respectant le silence que tous les deux nous nous sommes imposé.

Fronsac me regarde attentivement, et s'assied près de mon lit.

– Encore une émotion, dit-il, et vous savez, petite Madame, qu'elles vous sont défendues. Si vous n'êtes pas plus raisonnable, je refuse de vous soigner et je fais revenir la faculté de Bordeaux ou de Paris, celle-là interdira les visites de M. Mauriac.

Très calme, je réponds :

– Croyez-vous qu'elle les interdira ?

– J'en suis sûre.

– Vous vous trompez, je suis de celles auxquelles on ne refuse plus rien.

Et Fronsac voulant ne pas comprendre rit d'un rire qui sonne bien faux.

– Quelle présomption, et, croyez-vous, que nous devons tous nous incliner devant vos volontés ?

Je regarde Fronsac et je lui dis lentement :

– Oui, car vous savez bien que je vais mourir. Ah ! n’essayez pas de mentir, et dites-vous que c’est un soulagement pour moi de pouvoir parler à quelqu’un de cet avenir si proche et un peu effrayant... Au Maître, je n’ose, il a déjà tant de peine que, jusqu’à la fin, je ne voudrais pas lui en faire. Vous, vous avez perdu celle que vous aimiez, alors, vous comprendrez quel déchirement j’éprouve à la pensée que je vais quitter la terre où reste mon compagnon... Et puis, bien que je sois une croyante convaincue, j’ai peur... J’ai commis une faute, vous savez laquelle, il faut m’en parler, il faut me dire tout, afin que je sache si je peux être pardonnée. Le Maître, que sait-il, que lui avez-vous dit ?

Fronsac me prend la main et, tout près de moi, en me regardant avec un respect tendre, il dit :

– Je lui ai raconté le calvaire que j’avais deviné et que votre lettre a confirmé.

– Alors...

– Vous étiez partie, nous vous avons cherchée partout, deux pauvres fous qui couraient les hôpitaux, les commissariats, toutes les maisons amies où vous aviez pu vous réfugier.

– Après...

– Ces courses folles ont duré trois jours, et puis la lettre de M. le Curé est arrivée, l’auto était là, cent à l’heure, et voilà.

– Mais la découverte, l’expérience, qu’avez-vous fait ?

– Nous avons signalé le vol au Ministère, à l’Ambassade ; on trouvera le voleur ou on ne le trouvera pas, cela n’a aucune importance.

– Je ne comprends pas.

– Vous allez comprendre. Hier, j’ai reçu des nouvelles d’un pays qui n’aime guère le nôtre. Depuis quelques mois les chefs de ce pays prétendaient préparer une nouvelle guerre, chimique, celle-là. Ils étaient certains de pouvoir détruire les principales villes de France en moins d’une semaine.

Se servant des papiers volés ils ont préparé une tonne de poudre et, pour impressionner les peuples environnants qui ne veulent plus être leurs alliés, ils ont fait bâtir, en pleine campagne, une ville immense : montagnes de pierre, charpentes de fer, rien n'a été épargné : c'était colossal !

Cette ville devait être détruite en cinq minutes par deux avions. Campagne de presse, invitations. Les avions sont lancés, à quelques kilomètres les invités, les mains sur leurs oreilles, attendent l'affreux vacarme. Une heure se passe, le silence n'est pas troublé. L'état major s'inquiète et envoie un autre avion qui revient, ramenant les deux autres. Les aviateurs n'y comprennent rien, ils ont lancé leurs bombes et fui bien vite ; au retour, aucune fumée, et le village toujours intact.

Nouveau départ, les avions repartent avec des bombes ; même silence, même retour. Désappointement général... joie pour les autres peuples.

À la formule volée il manquait deux pages,

deux calculs qu'ils n'ont pas su faire, tous les pays n'ont pas un Mauriac, c'est le triomphe du Maître !

Il me semble que Fronsac vient de m'arracher le mal qui était en moi, qui m'étouffait, qui pesait sur mon âme depuis près d'un an.

– Alors, si j'ai trahi, mon pays n'en a pas souffert ?

– Voulez-vous, chère Madame, ne plus prononcer ce mot-là. Trahi... mais qui donc a trahi ? Vous vouliez sauver votre enfant, vous deviez faire ce que vous avez fait, une vie humaine est plus précieuse que n'importe quel papier. Un bandit s'est servi de vous pour arriver à ses fins, c'est lui le coupable, le seul coupable. Vous, pauvre petite maman, vous n'avez fait que souffrir, d'une souffrance telle que...

Fronsac s'arrête, ses paroles allaient dire toute sa pensée, et c'est moi qui, presque vaillante, termine :

– Que j'en meure.

Et pour qu'il ne proteste pas, j'ajoute bien

vite :

– Ne dites rien, restez là près de moi, silencieux, plus tard vous vous souviendrez et nos pensées se rejoindront près du Maître. Il faudra l’aimer encore plus que vous ne l’aimez, vivre tout près de lui, quitter votre grenier qui s’ouvre sur le ciel, venir dans la maison que j’aurai abandonnée. Les petite filles tombées du nid deviendront les sœurs de Jacques, ensemble, tous réunis, vous pourrez vous refaire un peu de bonheur. Les enfants doivent connaître les rires, la joie, la tendresse, il ne faut pas qu’ils voient les larmes.

Fronsac m’obéit, il se tait, ses mains ont quitté la mienne et, comme un enfant qui a de la peine, ses grandes mains rugueuses, abîmées par les expériences, frottent ses yeux. Je devine qu’il veut me cacher son chagrin qu’il considère comme une faiblesse. Un médecin près d’un malade doit toujours sourire. Alors, pour ne pas l’humilier et parce que je suis lasse, je m’appuie sur mes oreillers, mes paupières si lourdes se ferment et je feins de me reposer.

XX

Marraine est arrivée hier soir avec Jacques. Son beau visage de madone, de princesse ennuyée comme dirait maman qui est en Amérique, était bouleversé. Elle m'a embrassée comme un objet précieux qu'on ose à peine toucher, le moindre choc pouvant le briser, et sa voix, qui m'a toujours si profondément émue, m'a paru plus tendre que jamais.

– Ma chérie, ma petite Monique, je devrais te gronder pour n'avoir pas eu confiance en moi. Et j'ai protesté, comme une gamine :

– Marraine, un jour je t'ai dit mon angoisse, mon tourment.

– Que je n'ai pas compris.

– Pourtant tu m'as donné le courage de vivre, c'est grâce à toi que j'ai pris le chemin du laboratoire et que j'y ai vécu, malgré tout, de

bons jours. Sans toi, ces derniers temps je les aurais passés loin de Philippe et aujourd'hui je ne m'en consolerais pas.

Porté par son père qui avait peur d'effusions trop grandes, Jacques est entré. Son petit visage tout triste m'a fait de la peine, il a pleuré, c'est certain.

– Mamie, Mamie, tu m'avais laissé tout seul, pourquoi ? Je suis bien sage, Miss est contente, et je n'ai taquiné personne. Mamie, tu ne me laisseras plus ?

Pauvre chéri ! hélas je le laisserai encore. Après un baiser rapide qui ne nous a contentés ni l'un ni l'autre, Philippe l'a emmené.

Et pour obéir aux prescriptions médicales, pour ne pas me fatiguer, à quoi bon, j'ai dû prendre une potion calmante qui m'a endormie.

Ce matin je me réveille dans une chambre presque obscure. Marie n'a pas ouvert comme d'habitude les rideaux, la fenêtre ; c'est triste. Elle est assise dans un fauteuil, tout près de mon lit, elle dit son chapelet.

– Marie, voulez-vous ouvrir les persiennes, j’ai hâte de voir le soleil.

Embarrassée, elle me répond :

– Je ne sais pas si je peux, je vais aller voir.

Marie ne doit pas être bien réveillée ou elle n’a pas compris. Son chapelet à la main elle se lève, ouvre la porte, je l’entends qui marche dans le vestibule et qui va dans la rue. Elle revient souriante.

– Je peux ouvrir.

Mystère auquel je ne comprends rien.

Marie tire les rideaux, ouvre fenêtre et volets, et comme je suis ses gestes, je pousse un cri.

Devant ma fenêtre, venu en une nuit, un rideau rose, comme autrefois.

– Marie, ce sont des fleurs, et si belles ! mais qui donc les a mises là ?

– Ma chère dame, si vous ne vous en doutez pas, cela m’étonne.

Et je murmure, certaine que c’est lui :

– Philippe.

– Naturellement, il est tout chaviré le pauvre homme de vous voir malade, alors il ne sait qu’inventer pour vous faire sourire. Il a couru toute la contrée pour trouver des passeroles, ça n’a pas été possible, les fleurs ne fleurissent qu’aux époques choisies par le bon Dieu. Il s’est contenté de rosiers, dame il fallait que ce soient des roses roses, il n’en voulait pas d’autres, et ce matin, au petit jour, deux jardiniers ont apporté de Bordeaux, ces merveilles. Tout le pays défile depuis ce matin pour voir votre fenêtre, dame, il n’y a jamais eu si beau reposoir.

– Marie, mettez-moi ma plus jolie matinée, vous savez celle qui est rose, arrangez bien mes cheveux, puis approchez mon lit près de la fenêtre, c’est là que je resterai.

Je regarde de plus près les merveilles que les jardiniers ont apportées de Bordeaux ; ce sont des rosiers hauts de tige, portant innombrables des milliers de petites roses groupées par bouquets ; derrière ces roses, un éclatant soleil. C’est une journée superbe qui doit consoler les plus

malheureux.

– Marie, appelez M. Mauriac, je veux le remercier.

Philippe est là avant que Marie ait eu le temps d'aller le chercher, comme dit la servante, il épie tous mes désirs.

– Merci, c'est encore plus joli qu'autrefois, et si nous pouvions travailler ensemble, je croirais que tout recommence.

– Ma chérie.

– Je suis mieux aujourd'hui, Philippe, et je ne souffre plus.

– J'en suis très heureux.

– Cela ne vous inquiète pas ?

– Mais non.

– Alors, aujourd'hui... je resterai encore avec vous toute la journée ?

– Monique...

– Je sais que je vous fais de la peine, mais je préfère savoir, vous comprenez, mon Philippe, c'est si dur de vous quitter. J'essaie de sourire et

j'ajoute :

– Je me réjouis des heures que Dieu me laisse.

– Monique...

– Ah ! je sais bien que vous avez beaucoup de peine et que la séparation est aussi dure pour vous que pour moi, mais, Philippe, il ne faudra pas que la douleur arrête vos travaux. Je ne suis peut-être qu'une enfant, à vingt-trois ans on ne connaît guère les choses de la vie, mais je m'imagine que votre cerveau ne vous appartient pas. Tous les dons magnifiques que vous avez... je ne sais comment vous expliquer ma pensée, mais, je crois,... il me semble, que ces dons sont un dépôt, une fortune qu'il faut faire valoir et dont Dieu un jour vous demandera compte. Pensez, mon Philippe, à toutes les misères humaines que vous avez déjà soulagées, pensez à toutes les souffrances qu'il y a encore sur la terre, aux maladies qu'on ne connaît pas et dont on meurt, pensez à tout ce que l'humanité attend de vous, et ne pleurez pas trop la petite poupée. Elle sera votre compagne invisible, là-bas, dans le laboratoire, et lorsque vous aurez fait quelque

belle découverte dont le monde entier se réjouira, vous la sentirez heureuse, non de votre gloire, mais du bien que vous continuez à faire.

Philippe a pris mes mains qui reposaient sur le drap et voilà qu'elles sont prisonnières.

– Monique, ma toute petite, si tendre et si bonne.

Et comme la voix est tremblante et que je me rends compte que nous n'aurons plus la force ni l'un ni l'autre de reprendre cette conversation, j'ajoute vite :

– Philippe, j'ai encore quelque chose à vous demander, et puis ce sera fini, et jusqu'à la fin nous ne parlerons plus de choses tristes, je tâcherai de sourire et vous, vous ne pleurerez pas.

– Demandez, Monique.

J'hésite, je sais que je vais évoquer un avenir si douloureux.

– Voilà, c'est une précaution que je prends. On n'ose jamais dire ses désirs tant on a peur de faire de la peine, mais comme nous devons tous mourir, je peux, je dois même vous expliquer ce

que je souhaite que vous fassiez... après... Philippe, je voudrais reposer, dormir pour toujours, dans le petit cimetière de Talmont, là où je vous ai dit le secret de mon cœur. Je n'y serai jamais seule, tous mes amis de l'an passé m'entoureront, et puis le grand murmure de la mer deviendra une chanson qui me bercera, une chanson qui me donnera de beaux rêves, une chanson qui m'apaisera. Philippe, mon Philippe, c'est convenu, dans un coin une pierre blanche où seul mon petit nom sera gravé. Et puis, chaque année, à l'époque de notre voyage, vous viendrez ici passer quelques jours et vous souvenir. Vous m'apporterez des roses et des passeroles semblables à celles qui faisaient la haie sur notre passage, vous vous souvenez, et, si Dieu le permet, je serai près de vous, Philippe, car mon amour, je le sens, j'en suis certaine, ne se terminera pas avec ma vie.

Sur mes mains que Philippe tient contre son visage des larmes coulent.

– Vous pleurez, non, il ne faut pas, toutes les tristesses ont été remuées, ne nous en souvenons

plus, jouissons du temps qui nous reste. Appelez Fronsac, Mairaine, mon petit Jacques, car cette force qui est en moi s'épuise et je sens que le soleil qui emplit de lumière et de joie tout Talmont va pour moi se cacher. Je suis faible.

Philippe qui semble reprendre conscience saisit mon pouls, il doit battre à peine. Il balbutie :

– Je vais vous faire une piqûre.

Je réponds :

– C'est inutile.

Et pour tenir ma promesse j'essaie de sourire. Quel pauvre sourire ce doit être, un sourire si proche des larmes.

Appuyée sur mes oreillers, soutenue par Philippe, je respire avec peine, Fronsac entre le premier, il comprend tout de suite que ma vie se termine, je dis encore d'une voix nette :

– Le Maître, vous m'avez promis.

Et comme il n'a peut-être pas le courage de me répondre, il s'approche de Philippe, et sa main se pose sur son épaule en un geste

protecteur et respectueux. Il le prend, il l'adopte, il le gardera : avec cette affection Philippe vivra.

Marraine tient mon petit Jacques qui est pâle et ne comprend pas. Mamie a du mal et papa ne fait rien pour la soulager.

– Marraine, je te le donne ; qu'il soit un homme comme son père.

Tout près de mon lit, des sanglots, un cœur qui crève, c'est Marie, la pauvre servante qui avait cru, au cimetière, me sauver de la mort et qui ne peut s'imaginer qu'à mon âge on s'en va.

J'étouffe, maman n'arrivera pas à temps. L'Amérique, c'est très loin. Monique, encore une fois, sera insupportable, et mon mari un être odieux. Pauvre maman !

Je ne vois presque plus clair, j'ai à peine la force de parler.

– Jacques, Philippe, mon Philippe. Les cloches sonnent, mariage ou baptême, c'est de la joie qu'elles annoncent, et non de la douleur, les cloches vont-elles emporter mon âme là où elle doit aller ?

C'est fini, tout se brouille, je suis dans les bras de Philippe presque une petite morte.

– Adieu, aimez-vous bien, Monique, la poupée... cassée...

Dans un coin du petit cimetière de Talmont, face à la mer, près du rempart, on voit une longue pierre blanche sur laquelle on lit un simple nom : Monique. Pendant la saison des roses et des passeroles, cette tombe disparaît sous les fleurs.

Cet ouvrage est le 357^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.